LE SPECTRE DE CHATILLON

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LE SPECTRE

DE

CHATILLON

PAR

ÉLIE BERTHET

1

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

—

1856

PROLOGUE

LA

LÉGENDE DE BERNARD LE GAUCHER

I

Comment Bernard le Gaucher partit pour la Palestine.

Au temps du bon roi saint Louis, vivait dans le Bas-Berry un chevalier appelé Bernard, et surnommé le *gauchier* ou le gaucher, parce qu'il ne se servait pas volontiers de sa main droite. Bernard était

un noble homme, honnête et craignant Dieu, mais fort pauvre. Tout son bien consistait en une vieille petite tour, où sa famille et lui avaient peine à se loger avec peut-être un ou deux serviteurs dévoués. Cependant, comme la tour était munie d'un fossé et d'un pont-levis, située au sommet d'un rocher, entre un grand chemin et une rivière, Bernard le Gaucher aurait pu *aller à la proie*, comme faisaient alors beaucoup de nobles, à la faveur des guerres, et rançonner les passants et voyageurs, d'où l'aisance serait enfin venue au petit manoir; mais il n'y fallait pas penser. Le chevalier était trop prud'homme pour accomplir pareilles félonies, et il eût mieux aimé mourir de faim avec la bonne dame Iseult, sa femme,

et ses deux enfants, que de violenter les gens paisibles. Cependant la pénurie était parfois très grande à la tour; dame Iseult filait plus souvent du chanvre ou de la laine qu'elle n'ourdissait belles tapisseries ou fines broderies d'or. Les enfants, deux garçons de la plus belle espérance, grandissaient de jour en jour; mais le chevalier songeait tristement que, lui mort, il n'aurait rien à leur laisser, sinon cette pauvre masure, et que l'un devrait se faire moine, tandis que l'autre vivrait misérablement comme son père.

Cependant Bernard le Gaucher ne manquait pas d'ambition pour sa famille; il eût voulu voir sa femme aise et contente dans un bon manoir, avec foison de valets et de servantes; il eût voulu surtout savoir

ses fils, qu'il aimait beaucoup, pourvus de fiefs et capables de figurer avec honneur parmi les nobles de la province. Il y pensait sans cesse, et il eût acheté volontiers, au prix de sa vie, le bien-être des siens et l'élévation de sa race ; mais il était si peu chanceux que, quoi qu'il fît, les choses ne tournaient jamais à bien pour lui. Fort et vaillant autant que sage, il s'était souvent déjà mis à la solde de princes et de rois qui avaient guerre ; mais ses prouesses avaient été à néant ; il n'avait pu sortir de la foule ni gagner honneurs et profits.

En ce temps-là, le roi de France, pour accomplir un vœu, se préparait à descendre en terre sainte avec grande compagnie de gens d'armes et de chevaliers.

Bernard le Gaucher, qui était pieux, n'hésita pas à prendre la croix et à s'engager sous la bannière de monseigneur le comte de Poitiers, frère du roi. Il mit donc sa femme et ses enfants en dépôt dans un couvent du voisinage, laissa la petite tour à la garde de deux serviteurs fidèles; pour lui, il ne conserva rien autre que son armure et son cheval, et il se disposa à gagner les indulgences du ciel en combattant les Sarrasins et en délivrant les saints-lieux du joug des infidèles.

Quand vint le moment de prendre congé, dame Iseult était tout en larmes; les enfants poussaient de grands cris en voyant leur père près de partir dans son harnais de guerre. Le chevalier lui-même paraissait durement ému; cependant il

embrassa sa femme et dit avec courage :

— Ne pleurez point, dame; avec l'aide de Dieu je reviendrai. Jusqu'ici, soit pour m'éprouver, soit que j'aie commis à mon insu quelque gros péché mortel, le ciel n'a pas écouté nos prières et nous a laissés dans notre humble condition et pauvreté. Mais, maintenant que je vais, au péril de mon corps, délivrer le saint sépulcre, peut-être la Sainte-Vierge se souviendra-t-elle de nous. Ayez donc confiance en elle, et priez-la sans cesse, afin qu'elle m'accorde un heureux et prompt retour.

— Ainsi ferai-je, mon cher seigneur, répliqua dame Iseult.

Le bon chevalier l'embrassa encore une fois, ainsi que ses enfants, puis il monta sur son cheval et partit pour la croisade.

Saint Louis et son armée éprouvèrent des maux cruels, tant sur mer, où ils pensèrent périr par naufrage, que sur la terre d'Égypte, où ils débarquèrent d'abord. Les Sarrasins d'Égypte les assaillirent rudement, et, la peste taidan, bientôt les croisés furent tout en désarroi. Le roi fut pris dans une bataille, et aussi le comte de Poitiers, son frère, avec beaucoup de gentilshommes, parmi lesquels se trouvait Bernard le Gaucher. Le pauvre chevalier, échappé enfin à la captivité, rejoignit le roi et les princes ses frères, qui lors étaient en Palestine et s'occupaient de fortifier les places fortes de la Syrie. Bernard était très empêché en ce temps-là; il avait perdu son cheval et son armure; il n'avait pour se vêtir qu'une méchante robe

de cameline toute déchirée; de plus il souffrait d'une blessure qui, par défaut de soin et par l'effet de la chaleur du pays, s'était fort envenimée. Jamais il n'avait été plus loin des honneurs et des richesses qu'il avait espéré rapporter des contrées d'outre-mer.

Cependant sa confiance en Dieu ne fut point ébranlée. Sa blessure finit par se guérir; on lui donna un nouveau cheval et une nouvelle armure avec lesquels il besogna de son mieux contre les païens. Le roi saint Louis remarqua plus d'une fois le vaillant Bernard quand il courait sus aux infidèles; d'ailleurs, voyant que Bernard était plein de prudence, expérimenté dans la guerre et attentif à remplir ses devoirs religieux, il le tint en amitié et

l'appela plusieurs fois en ses conseils parmi les riches hommes de la croisade. Aussi, quand le comte de Poitiers retourna en France, laissant le roi Louis en Palestine, le chevalier passa-t-il au service dudit roi, qui continuait à l'aimer fort et à mettre en lui grande créance.

En ce temps-là on eut trève avec les Sarrasins de Syrie, et le soudan de Damas permit à ceux qui voudraient aller à Jérusalem en simples pèlerins de le faire avec sûreté. Le saint roi Louis eût fort souhaité d'y aller, mais on l'en détourna, ce dont il fut bien marri. En revanche, plusieurs gentilshommes et chevaliers qui n'avaient pas les mêmes motifs de s'abstenir, sollicitèrent la faveur d'entreprendre ce voyage, après avoir obtenu

des passe-ports ou *firmans* du soudan de Damas.

Bernard le Gaucher se trouvait au nombre des pèlerins, et il en éprouvait une grande joie. Cependant ce voyage présentait bien des dangers ; le pays compris entre Iaffa, où se trouvait le roi, et la sainte ville de Jérusalem était alors ravagé par des Arabes bédouins qui pillaient et assassinaient les voyageurs, en dépit des firmans du soudan de Damas. D'ailleurs, les pèlerins n'étaient pas plus de douze, et on ne leur avait pas permis de revêtir leur armure ; ils avaient seulement leurs chapeaux de fer, et par-dessous leurs robes, ils portaient des cottes de mailles ; mais ils n'avaient d'autres armes offensives que leurs épées. Ainsi équipés, ils montèrent

sur leurs chevaux et se mirent en marche, escortés d'un certain nombre de Sarrasins qu'on leur avait donnés soi-disant pour leur défense, et qui étaient bien les plus méchantes gens qu'on vit jamais.

Néanmoins le voyage pour aller s'accomplit sans malencontre, et les chevaliers chrétiens arrivèrent dans la ville de Jérusalem. Bernard fit ses dévotions avec ferveur, tant au jardin des Oliviers, où Notre-Seigneur eut une sueur de sang, qu'à la crèche de Bethléem, où le Christ naquit et où les mages, conduits par une étoile, vinrent d'Orient pour lui offrir des présents. Mais quand Bernard se trouva sur la montagne du Calvaire, où Jésus était mort en croix, et devant le saint sépulcre, où l'on avait déposé le corps avant

la résurrection, tant fut ému le bon chevalier qu'il pleurait à chaudes larmes et se frappait la poitrine en demandant la rémission de ses péchés. Pendant une nuit entière, il demeura agenouillé au pied du saint tombeau, et il ne voulut se relever qu'épuisé par son affliction, par le jeûne et les prières.

Les pèlerins, leurs dévotions accomplies, songèrent au retour ; aussi bien on disait que les trèves étaient rompues entre le roi et le soudan, et ils pouvaient se trouver fort en péril parmi ces païens féroces qui ne les regardaient pas de bon œil. Ils s'empressèrent donc de quitter Jérusalem avec leur escorte de mécréants sarrasins, dont ils n'attendaient que tout mal et toute trahison. Cependant le premier jour de

voyage se passa encore sans méchief; mais le second jour il leur arriva une aventure où se montra hautement la prud'homie et grande piété du bon chevalier, ainsi que nous l'allons raconter.

II

De ce qui arriva à Bernard le Gaucher en Palestine.

Donc les douze pèlerins, y compris Bernard le Gaucher, chevauchaient tristement dans des montagnes nues et stériles, où semble encore peser la malédiction divine. On ne voyait de tous côtés que des

roches escarpées, sans un arbre, sans un pied d'herbe, sans un brin de mousse. Le sable du chemin était comme de la cendre, et le soleil d'Orient, pénétrant dans le creux des vallées, les rendait semblables à des fournaises chauffées sept fois. C'étaient les lieux arides dont parle l'Écriture ; là, erre sans cesse l'esprit du mal, et le démon de midi prépare ses embûches contre le voyageur égaré.

Comme ils traversaient ces mornes solitudes, les pèlerins atteignirent une place où avait eu lieu récemment un affreux massacre. Cinq ou six corps gisaient inanimés sur le sol, et le sable à l'entour était humecté de sang. Tremblant d'éprouver le même sort, les voyageurs allaient pas-

ser outre en se signant, quand Bernard le Gaucher leur dit avec compassion :

— Pour l'amour de Dieu, seigneurs mes compagnons, retenez un peu la bride de vos chevaux et tournez les yeux vers ces pauvres morts qui sont là sur le bord du chemin. Remarquez, je vous prie, que ce ne sont pas corps de mécréants Sarrasins, mais de religieux chrétiens occis sans doute par les infidèles. Voyons donc si nous ne pourrions porter quelque réconfort à ces vénérables martyrs, car il ne serait pas bon que nous, qui venons de visiter les lieux saints, nous restassions indifférents aux souffrances de nos frères en Jésus-Christ.

Ainsi parlant, le bon chevalier descen-

dit de cheval ; il pensait que les autres allaient l'imiter, mais rien n'en firent.

— Seigneur Gaucher, dit l'un d'eux avec impatience, ces gens sont bien morts comme vous pouvez le reconnaître, car ils ne bougent plus et ils ont perdu tout leur sang. Les mauvaises gens qui les ont mis en cet état se cachent peut-être dans ces roches, et nous guettent pour se jeter sur nous. A la male heure donc vous voulez nous retenir ici. Hâtez-vous de remonter sur votre palefroi, car je vous le dis, chaque instant que nous perdons peut nous coûter un membre... Sus donc, ou par la Croix-Dieu ! nous vous laisserons au péril de votre vie.

Les autres pèlerins, par la grande frayeur qu'ils avaient des Arabes bédouins,

approuvèrent celui qui venait de parler, et pressèrent Bernard de se remettre en selle. Lui, au contraire, les conjurait de descendre. Comme ni lui ni eux ne voulaient céder, les chrétiens jouèrent de l'éperon, et partirent incontinent sans vouloir l'attendre, ni même répondre à ses appels.

— A la garde de Dieu, dit le bon chevalier; je ferai selon ma conscience et ma religion.

Eu même temps, il se mit à examiner l'un après l'autre ces corps étendus sur le sable, pensant y trouver un reste de vie. Mais son espoir fut trompé : tous ceux qu'il touchait avaient quitté ce monde pour un monde meilleur. Bernard allait donc essayer de rejoindre ses compagnons,

quand il avisa un corps qu'il n'avait pas remarqué d'abord. C'était celui d'un vieillard si vieux, qu'il paraissait avoir cent ans ou peu s'en fallait. Il portait une robe de bure grossière, et il avait au col une petite croix de bois; sa longue barbe blanche descendait sur sa poitrine; son visage était si majestueux, qu'on ne pouvait le voir sans être frappé de respect. Bernard s'aperçut bientôt que ce vieillard respirait encore. Mettant donc un genou en terre, il tira de son sein un peu de charpie et un petit flacon de baume; puis il pansa la plaie que le pauvre moine avait au front. Ranimé par ces soins, le vieillard ouvrit les yeux et ne tarda guère à se lever sur son séant.

— A Dieu soyez, mon fils, vous qui m'a-

vez secouru, dit-il avec bonté, et que sa bénédiction descende sur vous et sur votre postérité... Maintenant, hâtez-vous de partir, car il n'y a pas de sûreté pour vous en ce lieu de désolation.

— Point ne ferai, bon père, répondit le chevalier, que vous ne m'ayez dit qui vous a si malmené, et comment je pourrais vous servir encore.

Le vieux moine lui apprit en peu de mots qu'en revenant des lieux saints avec ces religieux, dont les corps étaient étendus par terre, ils avaient été assaillis par les Bédouins.

— Ils ne sauraient être loin, poursuivit-il, et s'ils vous voyaient, ils vous tueraient sans pitié... Croyez-moi donc, abandonnez-moi à mon sort, et puisse Dieu vous

récompenser du service que vous m'avez rendu!

— Penser que je vous abandonnerais dans l'état où vous êtes, ce serait avoir trop méchante opinion de moi, répliqua le vaillant Gaucher. Je vous prie, bon père, que vous veuillez monter sur mon cheval; je le conduirai par la bride, et peut-être ainsi viendrons-nous en sauveté.

Un sourire passa sur les lèvres du moine; cependant il reprit :

— Comment y parviendrais-je, mon fils? Je suis si faible... Je ne saurais me soutenir à cheval sans aide.

— Je vous porterai dans mes bras, bon père, et je monterai derrière vous pour vous empêcher de choir.

— Pensez, mon fils, que votre coursier

est déjà bien las, et qu'il succombera sous cette double charge. D'ailleurs, si les méchants Sarrasins nous poursuivaient, ils n'auraient pas de peine à nous atteindre, et je me reprocherais d'avoir causé votre mort.

— Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; mais en cas de malheur, la sainte Vierge, je l'espère, daignerait intercéder auprès de son divin Fils pour qu'il prît en pitié madame Iseult et mes enfants, qui m'attendent au pays de France.

Le moine sourit encore et dit au chevalier :

— Soit fait comme vous le voulez, mon fils; mais avant que nous montions sur votre coursier, regardez derrière cette roche; vous y trouverez une cassette que

j'avais cachée là, en voyant venir les Sarrasins, de peur qu'ils ne s'en emparassent. Apportez-moi cette cassette, mais n'y touchez qu'avec respect, car elle est sainte.

Bernard le Gaucher obéit, et découvrit en effet derrière le rocher un coffret en bois de sethim, sorte de bois incorruptible avec lequel était faite l'Arche d'Alliance au temps de Moïse. A peine le bon chevalier eut-il posé la main sur elle, qu'il se sentit subitement récréé; sa fatigue cessa, et il éprouva un merveilleux bien être. Il reconnut alors, comme l'avait dit le moine, que cette cassette était sainte, et la soulevant avec précaution, il vint l'apporter au vieillard.

Celui-ci s'agenouilla devant elle, puis

la baisa; et lui qui tout à l'heure paraissait près de rendre l'âme, se leva seul sur ses pieds; sa blessure s'était guérie miraculeusement, et la cicatrice était déjà formée. Comme Bernard restait stupéfait à la vue de ces merveilles, le moine lui dit :

— Montez, mon fils, sur votre cheval, afin que je monte après vous.

Bernard obéit. Aussitôt des mains invisibles semblèrent soulever doucement le vieillard, et le posèrent sur la selle derrière le Gaucher.

Le cheval, tout à l'heure épuisé par une longue course à travers les déserts brûlants de la Syrie, parut de même ressentir une force et une ardeur nouvelles. Il redressa la tête, ouvrit les naseaux, et

poussa un hennissement de joie. Puis, sans attendre qu'on l'excitât du frein ou de l'éperon, il partit avec rapidité. Le bon chevalier, craignant qu'il ne se fatiguât bientôt par trop de fougue, voulut le contenir un peu, mais il n'y put parvenir. La bête allait toujours comme le vent; et pourtant son poil n'avait pas une goutte de sueur, son mors pas un brin d'écume; son haleine était calme et égale comme le souffle d'un enfant qui dort.

Bernard le Gaucher ne disait plus rien depuis qu'il avait reconnu que tout ceci n'arrivait que par miracle, et il souhaitait dans son cœur que cette aventure voulût tourner à bien pour lui. Cependant, on gagnait du chemin, et il s'étonnait de n'avoir pas encore rejoint ses compa-

gnons; mais point ne les voyait. Enfin, comme on traversait une grande plaine de sable, il avisa au milieu de cette plaine les onze pèlerins gisant à terre et tous morts, car ils ne bougeaient. Il se signa, et rompant le silence, il dit d'un ton dolent :

— Ah! saint père, qui a fait ce grand dommage ?

— Mon fils, répondit le religieux, vos compagnons étaient mauvais chrétiens et n'avaient pas profité des grâces du saint tombeau. Dieu, pour les punir de leur dureté de cœur, les a livrés aux trahisons de leurs méchants guides arabes, qui les ont occis pour avoir leurs dépouilles; et si vous eussiez agi comme eux, comme eux vous eussiez été traité... Allez donc

en paix, car votre foi et votre miséricorde vous ont sauvé !

Bernard adressa des actions de grâce à la Vierge et à son patron, qui l'avaient préservé de cette triste fin, et il eût bien voulu mettre pied à terre pour voir si aucun de ses compagnons ne pouvait être secouru ; mais il lui fut impossible d'arrêter son cheval, bien qu'il tirât la bride de toutes ses forces. Au contraire, le vaillant coursier redoubla de vitesse; quand il se trouva près des corps morts, il les franchit d'un bond et ne tarda pas à les laisser derrière lui.

Enfin on atteignit les portes de Iaffa vers l'heure de l'Angélus. Le bon chevalier ne pouvait assez s'émerveiller du peu

de temps qu'ils avaient mis à faire ce grand trajet. Quand on fut entré dans la ville, le cheval s'arrêta de lui-même, et s'accroupit pour permettre au vieux moine de descendre. Celui-ci descendit donc, tenant toujours entre ses mains la précieuse cassette; puis il dit à Bernard :

— Rentrez chez vous, mon fils, et préparez-vous à recevoir la récompense de votre piété et de votre grande compassion. Demain vous me connaîtrez, et vous saurez quel trésor inestimable vous avez sauvé des profanations des infidèles.

Incontinent il disparut, et le Gaucher retourna au logis qu'il avait à Iaffa ; mais, malgré sa longue traite, il ne ressentait aucune fatigue, non plus que son cheval,

qui n'avait jamais été plus dispos; et passa le bon chevalier une grande partie de la nuit en prières pour les âmes de ses compagnons défunts.

III

De ce qui fut promis à Bernard au nom de Dieu et de la mort du bon chevalier.

Le lendemain matin, comme Bernard le Gaucher allait sortir par la ville, il entendit les cloches sonner à branle dans tous les clochers de Iaffa. Les trompettes et les instruments de musique retentis-

saient en signe de réjouissance. Le peuple parcourait les rues en poussant des cris de joie. Il semblait qu'il fût arrivé grande nouvelle comme eût été celle d'une victoire sur les Sarrasins. Bernard s'informa auprès de son hôtesse, bonne et pieuse femme, quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

— Ah! seigneur Gaucher, dit-elle, tout la ville est en liesse et à bon escient. Sachez qu'hier est arrivé à Iaffa le patriarche de Jérusalem, un vieux moine qui est en odeur de sainteté et fait des miracles de son vivant. Il apporte au roi la plus précieuse relique qui fut jamais, c'est à savoir la sainte couronne d'épines, la même que les méchants juifs posèrent sur la tête de Notre-Seigneur quand il était en

croix. Rien qu'à toucher cette couronne les aveugles voient, les boiteux marchent, les paralytiques se lèvent de leur lit; aussi le roi est-il en grande jubilation, et il a ordonné des processions et des fêtes pour célébrer cet heureux jour.

En écoutant ces nouvelles, le chevalier pensa tomber à la renverse, car il devinait bien qui était le vieux religieux qu'il avait sauvé la veille, et ce que contenait la cassette. Comme il était hors d'état de prononcer une parole, un messager vint le chercher de la part du roi. Bernard suivit ce messager, et peut-on croire que pendant le chemin la tête lui tournait un peu et qu'il avait l'esprit en désarroi; cependant il se fortifia par la

pensée qu'il n'avait rien fait que de bien.

Quand il entra dans la chambre où était Louis, il vit le pieux roi prosterné devant la cassette qui contenait la Sainte Couronne, et pleurant d'attendrissement. A côté de lui se tenait le vieux moine que Bernard avait conduit à Iaffa, et qui était bien le patriarche de Jérusalem. Dès le seuil de la porte, le chevalier mit le genou en terre avec profonde humilité; mais le roi courut à lui, le releva et l'embrassa en lui disant :

— Ah! Gaucher, Gaucher, comme vous avez bien agi! Comme Dieu vous a favorisé en vous donnant l'occasion de sauver la vie de ce saint prélat et d'arracher la couronne qu'il a mouillée de

son précieux sang aux profanations des Sarrasins! Que j'envie votre sort!... Mais vous avez mérité cette grâce par votre prud'homie, votre haute piété... aussi veux-je, comme votre seigneur lige, vous guerdonner autant qu'il est en moi, car plus vous aurez et plus vous serez, plus vous pourrez faire le bien et donner le bon exemple aux pécheurs... Gaucher, j'entends que votre domaine de Châtillon soit érigé en baronnie, et que vous mettiez les armes de France en votre écu, et je vous donne autant de bonnes terres qu'il en faudra pour que la susdite baronnie ne le cède à aucune autre du royaume.

En entendant ces paroles, le chevalier se réjouit dans son cœur, car il songea

que dame Iseult et ses fils allaient être bien pourvus; mais il modéra aussitôt sa joie et répondit modestement :

— Sire, point n'ai mérité ces grands éloges et faveurs signalées; mais puisque votre bonté veut bien descendre sur un pauvre homme et petit bachelier tel que je suis, je fais vœu dans cette mienne baronnie d'élever une église en l'honneur de la Sainte Couronne d'épines, et cette église sera desservie par six chapelains qui prieront Dieu pour la vraie foi et l'extermination des infidèles.

— Gaucher, vous avez bien dit! reprit le roi.

Et il l'embrassa de nouveau.

Alors le patriarche de Jérusalem, qui

s'était tenu tout coi, se levant à son tour, s'approcha du chevalier.

— Mon fils, dit-il, le roi puissant a payé sa dette; comment Dieu qui est infiniment plus puissant et plus généreux que les rois de la terre, ne payerait-il pas aussi la sienne? Souventes fois ce grand Dieu a daigner exaucer mes prières et changer à ma voix l'ordre ordinaire des choses. Réfléchissez donc, mon fils, au vœu que vous pouvez former. Demain, je partirai pour les déserts de la Thébaïde, et jamais les hommes ne me reverront maintenant que j'ai accompli ma tâche de remettre la Sainte Couronne entre les mains du roi très chrétien. Venez me trouver la nuit prochaine dans l'église Saint-Paul de Iaffa, vous me direz alors quel souhait

vous aurez formé, et je prierai pour vous. Allez donc, et puisse le Saint-Esprit vous éclairer.

Le bon chevalier se retira en marchant à reculons, et le cœur pénétré de respect, de crainte et de reconnaissance.

Tout le reste du jour, il pensa quel miracle il pourrait demander à Dieu. Quand la nuit fut venue et quand l'heure fixée par le saint homme fut arrivée, il se rendit auprès du patriarche. Il le trouva dans l'église Saint-Paul de Iaffa, ayant déjà ses sandales aux pieds et à la main un bâton blanc, comme pour se mettre incontinent en voyage.

— Révérend père, lui dit Bernard le Gaucher, par la grande magnanimité du roi, je suis devenu riche homme; moi et

les miens nous sommes assurés de toutes les prospérités temporelles dont le seigneur veuille bien nous rendre dignes! Mais je crains que dans la suite des âges mes descendants, par ignorance, mauvaise passion ou félonie, ne viennent à démériter de Dieu comme du roi de France et ainsi n'attirent sur eux toutes sortes de maux. Aussi veux-je vous prier que vous demandiez au Tout-Puissant de me permettre après ma mort de revenir aucunes fois sur la terre pour secourir mes descendants en péril ou les remettre dans la bonne voie. Si trop je demande, révérend père, pardonnez-moi mon extrême ambition, mais ce qui est trop pour l'homme est si peu pour Dieu!

Alors le patriarche se prosterna devant

l'autel où se trouvait la relique; il demeura plus d'une heure étendu sur les dalles, et il ne bougeait non plus que s'il eût été mort. Enfin, il se releva lentement :

— Mon fils, dit-il au Gaucher, votre vœu est exaucé par les mérites de la Couronne d'épines que vous avez sauvée de la profanation des infidèles. Soyez toujours pieux et loyal, et Dieu vous concède, par ma voix, que vous puissiez, par trois fois différentes, revenir, après votre mort, parmi les vivants comme vous l'avez demandé. Seulement, dans vos apparitions sur la terre, vous n'aurez pas de pouvoir plus grand que le pouvoir d'un homme pour secourir votre descendance, et chacune de vos visites ne devra pas se pro-

longer au-delà de trois jours. Prenez donc ceci et écoutez ce que vous aurez à faire pour que les promesses d'en haut reçoivent leur effet.

En même temps, il remit au bon chevalier un petit reliquaire d'or, contenant une épine de la Sainte Couronne, et lui commanda de porter toujours ce reliquaire suspendu à son col. De plus, il lui donna des instructions secrètes, auxquelles Bernard devait se conformer exactement s'il voulait voir l'accomplissement des faveurs divines. Après quoi le vieux moine sortit de l'église et personne ne sut ce qu'il était devenu ; d'aucuns pensent qu'il fut enlevé au ciel tout vivant comme le prophète Élie.

De ce moment, Bernard le Gaucher

vécut plus privément que jamais avec le roi, lequel envoya la sainte Couronne à Paris. On construisit pour la loger l'église appelée la Sainte-Chapelle, qui existe encore aujourd'hui, et on l'enferma dans une châsse d'or enrichie de pierres précieuses. De sa part, le bon chevalier ne tarda pas à retourner en France, où il devint un puissant baron. Sa dame Iseult eut des pages et des servantes, elle ne fila plus de chanvre grossier; ses deux fils, quand ils furent grands, furent des chevaliers pleins de courage et toujours soumis aux rois de France, successeurs de saint Louis. Bernard fit bâtir un grand et fort château, où il réunit force gens d'armes et vassaux. Il n'eut garde non plus de manquer à son vœu de fonder un

couvent en mémoire de ses belles actions en Palestine. Pour ce faire, il éleva, non loin de son nouveau manoir de Chastillon, une belle église avec un cloître où de saints religieux prient Dieu pour le salut des hommes, et il les dota richement comme il convient à des serviteurs du Christ, amis des pauvres et des voyageurs.

Sur la fin de sa vie, le bon chevalier s'adonna particulièrement à l'exercice de ses devoirs religieux et à la pratique des bonnes œuvres; il ne quittait presque plus le prieuré de Sainte-Épine, dont il était le fondateur. Quand il fut près de mourir, il se fit revêtir d'une robe de moine, puis il manda son fils aîné, Archambaud, qui devait être baron après lui, et il lui tint ce propos :

— C'est maintenant et non plus tard, Archambaud, que je vais aller de vie à trépas. Je vous prie donc de vous bien rappeler mes conseils et de répéter à vos enfants pour qu'ils le répètent plus tard à leurs héritiers « que prud'homie et piété font toute noblesse. »

Archambaud le promit humblement, et le Gaucher continua :

— Mon fils, écoutez les recommandations que j'ai encore à vous faire et sur le salut de votre âme, donnez-vous garde d'en oublier aucune. Dès que je serai mort, vous vous chargerez vous-même de m'ensevelir sans permettre qu'on vous aide. Prenez bien soin aussi que l'on ne m'ôte pas ce petit reliquaire d'or que vous voyez suspendu à mon col, et qui doit me

suivre au tombeau. Si vous y manquiez, les plus grands malheurs tomberaient sur vous et sur notre famille. Ensuite, quand l'Eglise aura prononcé pour moi les prières d'usage, vous prendrez mon cercueil et vous le transporterez de nuit, et avec le plus grand secret, dans un lieu que j'ai fait préparer tout exprès depuis long-temps.

Et il lui désigna un endroit caché du château.

— Surtout, poursuivit le Gaucher, ne révélez jamais à personne la place où vous m'aurez mis, mais recommandez à ceux qui sortiront de vous d'être braves, fidèles à leur roi et bons chrétiens.

Archambaud jura de se conformer aux instructions de son père, comme en effet

il s'y conforma, si bien qu'on ne sut jamais où avaient été déposés les restes mortels de Bernard le Gaucher, premier baron de Chastillon. Mais d'aucuns croient que le bon chevalier, par grâce spéciale et protection divine, doit reparaître parmi les vivants par trois fois différentes, afin de protéger sa descendance, ainsi que le lui a promis le saint patriarche de Jérusalem. Les canons de l'Église ne s'opposent pas à cette croyance; et comme le dit le texte sacré : « Qui pourrait mettre des bornes à la puissance divine? *Quis queat potentiæ divinæ imponere metas?* » Inclinons-nous donc devant les volontés mystérieuses de la Providence, et sachons l'admirer dans tous ses décrets. AINSI SOIT-IL.

(*Ici finit la légende du bon chevalier Bernard le Gaucher, composée avec soin sur les manuscrits conservés dans le chartrier du monastère de Sainte-Épine-en-Chastillon*

PRIEZ DIEU POUR CELUI QUI L'ÉCRIVIT !)

PREMIÈRE PARTIE

LA FÉLONIE

I

La veillée du baron

Dans une vaste chambre du château de Châtillon, un vieux moine, à crâne chauve, portant le costume de l'ordre de Saint-Benoît, achevait de lire, d'une voix traînante et monotone, la légende naïve

qui sert de prologue à cette histoire. Il était nuit, et quatre torches de cire jaune, dont la flamme oscillait sans cesse aux courants d'air qui se formaient dans cette immense pièce, répandaient une lumière insuffisante ; on distinguait à peine les poutres peintes et sculptées du plafond, les trophées de chasse et les panoplies qui décoraient les murailles. Au fond de la chambre s'élevait un grand lit dont le ciel, en chêne sculpté, était soutenu par des colonnes. Les autres meubles consistaient en dressoirs garnis de vaisselle d'argent, en bahuts, en tables massives, en fauteuils armoriés, luxe grandiose et sombre du moyen-âge. Au pied du lit, un prie-Dieu d'ébène, sur lequel était posé un crucifix d'or, attestait la piété pro-

fonde de ces temps reculés. Au dehors on entendait par intervalles les cris de veille des sentinelles postées sur les remparts, et de rares coups de canon qui semblaient dirigés contre le château lui-même.

Le vieux moine, qui faisait la lecture à haute voix, avait pris place devant une lourde table carrée, sur laquelle était le manuscrit de parchemin aux feuilles jaunies. Il tressaillait quand les cris des gardes éclataient au milieu du silence, et il se taisait tout à coup, fléchissant les épaules, quand le canon retentissait dans la campagne voisine. Mais bientôt il reprenait sa tâche sur le signe impatient d'un personnage qui, assis de l'autre côté de la table, dans une espèce de

cathédra à dossier élevé, l'écoutait attentivement.

Ce personnage, si brusque et si impérieux de manières, avait passé depuis longtemps déjà l'âge moyen de la vie. Son visage mâle, au teint bistre, était sillonné de rides. Une expression d'inquiétude et de réflexion ajoutait en ce moment au caractère altier de cette rude physionomie. Sa moustache et ses cheveux étaient entièrement blancs; néanmoins sa taille haute et droite, ses membres musculeux, témoignaient qu'il ne ressentait pas encore les atteintes de la vieillesse. Un chaperon de velours couvrait sa tête, et il portait une longue robe fourrée de menu-vair. Ses armoiries étaient brodées sur sa poitrine, selon

l'usage de la noblesse d'alors, et à cet écu, écartelé de fleurs de lis d'or, on reconnaissait facilement dans ce vieux chevalier, le baron de Châtillon, seigneur du manoir.

Comme nous l'avons dit, il avait écouté avec une extrême attention la légende de son aieul Bernard le Gaucher, malgré les fréquentes interruptions du lecteur. De temps en temps il prenait sur la table un flacon d'argent qui contenait de l'hypocras, et il en remplissait jusqu'au bord deux gobelets de même métal. Chaque fois le moine mouillait à peine ses lèvres; mais le sire de Châtillon ne manquait jamais de vider sa coupe, soit qu'il cherchât dans ce vin fortement épicé des consolations contre une peine secrète, soit

que ces libations fréquentes dussent stimuler le travail de sa pensée. Il avait absorbé une quantité notable de cette capiteuse boisson sans en paraître troublé, quand enfin la légende finit, à la vive satisfaction du religieux, dont la voix chevrotante était peu à peu devenue inintelligible.

Tandis que le pauvre moine essuyait son front baigné de sueur et reprenait haleine, le châtelain, demeura pensif. Enfin, il demanda brusquement :

— Par la Croix-Dieu ! révérend père Bénédict, croyez-vous que cette histoire soit bien vraie ?

— Pouvez-vous en douter, monseigneur ? N'a-t-elle pas été écrite, comme il est dit dans le texte, par un moine du

couvent de Sainte-Épine, la maison religieuse dont je suis un humble profès?

— Je savais bien, répliqua le baron avec quelque ironie, que l'auteur de la légende était un moine; je l'avais reconnu à l'éloge qu'il fait de la générosité du sire Gaucher, mon honorable trisaïeul et fondateur de votre maison... Donnez aux gens d'église et vous êtes sûr qu'ils vous glorifieront dans leurs parchemins; ils vous sanctifieront même au besoin, et c'est ce qui me met en défiance... Mais voyons, père Bénédict, croyez-vous sur votre foi et votre part du paradis, que l'âme de Bernard le Gaucher puisse revenir jamais pour protéger ses descendants?

La solennité du serment exigé parut

déconcerter un peu le père Bénédict; néanmoins il répondit :

— Je ne sais, monseigneur, si le ciel voudra faire ce miracle en faveur de la noble famille de Châtillon; mais je sais bien qu'il a le pouvoir de le faire et d'en faire de mille fois plus étonnants encore. Ensuite, considérez, je vous prie, que votre aïeul, d'illustre mémoire, avait grandement mérité du ciel et que Dieu n'a pu laisser un tel service sans récompense; considérez que la parole du vénérable patriarche, qui de son vivant avait déjà le don des miracles, ne saurait être vaine; considérez enfin que le sage Bernard est mort en odeur de sainteté, et voyez si toutes ces circonstances ne suffisent pas pour donner confiance dans les promesses

du patriarche. Ayez donc bon courage, mon fils, et peut-être votre aïeul obtiendra-t-il de la puissance divine de venir à votre secours dans vos dangers. »

Mais le chevalier ne parut partager que médiocrement l'espoir du bon religieux; il s'agita sur son siége et passa plusieurs fois la main sur son front d'un air d'angoisse.

— Dieu y ait part! révérend père, dit-il enfin; mais je ne puis compter sur un pareil miracle!

— Et pourquoi cela, mon fils?

— Pourquoi!... parce que la famille de Châtillon ne fut jamais en si grand péril, ét que, si mon aïeul devait me venir en aide, il serait venu déjà.

— Monseigneur, répliqua le père Bé-

nédict timidement, il ne vous appartient, non plus qu'à aucune créature mortelle, d'assigner à Dieu le jour et l'heure de sa miséricorde.

— Non, il ne viendra pas! reprit le baron dont la voix rude s'altéra et dont les traits se crispèrent; sinon qu'attendrait-il encore? Les miens et moi, ne sommes-nous pas assez abaissés? Ne sommes-nous pas menacés de la ruine, du déshonneur, d'une mort horrible et flétrissante? Si demain ceux qui assiégent ce château venaient à le prendre, mes biens seraient confisqués, mon manoir serait rasé, mon écu brisé par la main du bourreau; mon fils et moi nous serions dégradés de la chevalerie et nous aurions la tête tranchée... Dites, père Bénédict,

n'y a-t-il pas là de quoi faire sortir les morts du tombeau, s'ils en peuvent sortir? Morbleu! convenez donc que toutes vos histoires couchées en écriture sur le parchemin sont des contes pour amuser les enfants, et ne venez pas en fatiguer les oreilles des chevaliers!

En même temps il frappa la table de son poing fermé, tandis qu'il détournait la tête pour cacher deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues bronzées. Le père Bénédict ne songeait plus à défendre la véracité des rédacteurs de la légende; son maître venait de laisser échapper des paroles qui éveillaient en lui de lugubres pensées. Chapelain du château depuis un grand nombre d'années, il avait vécu dans l'intimité la plus étroite avec la famille de

Châtillon; il en connaissait tous les secrets; les malheurs qui menaçaient cette noble maison le touchaient comme les siens propres. En voyant les larmes du baron, il ne put retenir les siennes, et tous les deux gardèrent un moment le silence.

— Ah! monseigneur, dit enfin le religieux avec un grand soupir, vous avez écouté de bien méchants conseils le jour où vous avez quitté le service du roi Charles de France, pour venir en l'obéissance du roi d'Angleterre, qui vous abandonne dans cette nécessité!

— Vous avez raison, père Bénédict; et pourtant, plus j'y songe, plus il me semble que je ne pouvais agir différemment. Écoutez, révérend père, vous êtes un ser-

viteur fidèle, vous êtes mon confesseur et je puis parler avec vous à cœur ouvert... Quand le roi Charles septième vint en Berry, en 1429, il était pauvre et abandonné de tous les siens ; on l'appelait par dérision le *roi de Bourges*, et sa cause semblait perdue. Cependant lorsqu'il se présenta devant mon manoir, accompagné seulement d'une dizaine de lances, je l'accueillis comme mon seigneur lige et mon souverain ; ma personne, mes proches et mon avoir furent mis à ses pieds. Je l'hébergeai lui et ses gens pendant plusieurs jours ; il coucha dans ce mien lit que vous voyez là, et je lui fis hommage pour mon fief en présence de tous mes parents, mes soudoyers et mes vassaux. Pendant quinze ans j'ai tenu mon

serment avec religion; pendant quinze ans j'ai guerroyé presque nuit et jour pour Charles septième. J'ai assisté à la prise de plus de quarante villes et forteresses ; j'ai soutenu pour lui cinq siéges, dont deux dans ce château que j'ai su conserver à son obéissance malgré des nuées d'ennemis. A ce dur service, mon corps a été criblé de blessures, mes cheveux ont blanchi. Comment ai-je été récompensé de tant de fatigues et de dangers? Quand j'ai voulu réclamer les grosses sommes qui m'étaient dues, tant pour la solde des soudoyers que pour mes avances personnelles, on m'a toujours répondu que le trésor était vide. Tandis que certains capitaine favoris étaient comblés de biens et d'honneurs, on me refusait tout, à moi

qui avais tant contribué de ma fortune et de mon bras aux succès de Charles. Indigné de cette ingratitude, je fis écrire au roi les lettres les plus pressantes, elles restèrent sans réponses ; je voulus le voir pour lui remontrer son injustice, je n'obtins de lui que des promesses vagues qui ne se sont jamais réalisées... Par Notre-Dame ! bon père Bénédict, n'y avait-il pas là de quoi perdre patience ?

— Monseigneur, j'ai entendu dire que les griefs dont vous vous plaignez ne devaient pas être imputés au roi lui-même, mais bien à des mauvaises gens dont il est entouré.

— Cela est vrai, mon révérend père ; l'indolent Charles se laisse dominer par ses favoris ou ses maîtresses, et il ne sait

ni reconnaître ni défendre ses amis véritables. L'auteur de tous mes maux est sans aucun doute le comte de Chabannes, dans lequel le roi met une aveugle confiance. Nous eûmes jadis, Chabannes et moi, une querelle assez frivole lorsque Charles fut sacré à Reims, en présence de la Pucelle, et depuis ce temps le comte m'a voué une haine sans bornes. C'est lui qui a toujours empêché son maître de faire droit à mes doléances et qui l'a excité contre moi... Mais laissez-moi poursuivre mon propos. Pendant que j'étais exaspéré des injustices du roi, mon fils bien-aimé, Gauthier de Châtillon, s'enamoura de Marguerite Talbot, qu'il avait vue à la passe d'armes de Bordeaux, où Gauthier fut vainqueur du tournoi. C'était

une alliance aussi belle et aussi haute que je pusse la souhaiter. Marguerite Talbot, nièce de lord Talbot, le plus grand capitaine de l'armée anglaise, est alliée à plusieurs maisons royales ; de plus elle est belle, sage et hardie comme il convient à la femme d'un chevalier. Gauthier l'idolâtrait et Marguerite ne le repoussait pas ; toutefois lord Talbot ne voulut jamais entendre à ce que sa nièce épousât un Français. Il consentait au mariage, à la condition seulement que le fort de Châtillon recevrait une garnison anglaise et que nous viendrions, mon fils et moi, en l'obéissance du roi d'Angleterre. Nous refusâmes d'abord ; mais je voyais Gauthier languir et se dessécher ; dans les combats, dans les chevauchées, dans les joûtes, il

cherchait la mort et c'est miracle qu'il ait échappé aux dangers qu'il bravait à plaisir. Cet état de choses me désolait. Gauthier est mon fils unique et jamais père n'eut fils plus beau, plus noble et plus vaillant. D'un autre côté, je fis réflexion que l'ingratitude du roi de France à mon égard me dégageait de mes serments; que je ne pouvais être tenu par un contrat que l'on violait ouvertement envers moi. Enfin, j'étais presque ruiné par la guerre que je soutenais depuis tant d'années avec mes seules ressources, et cette alliance allait relever ma fortune... Que vous dirai-je, bon père? Mon fils épousa solennellement Marguerite à Bordeaux, en présence de lord Talbot et de toute la chevalerie anglaise.

En cet endroit de son récit, il sembla que le baron ne pût plus tenir en place. Il se mit à se promener dans la chambre d'un pas rapide et irrégulier. Après un moment de silence, il revint se jeter sur son siége.

— Je vous le dis, moine, reprit-il d'une voix rauque, avec toute votre science de clerc et toute votre subtilité de langue, vous ne me prouverez jamais que j'aie pu, que j'aie dû agir autrement... Vous savez père Bénédict, continua-t-il d'un ton plus calme, après une courte pause, ce qui s'est ensuivi de ce mariage. Le roi de France, en apprenant ce qu'il appelle ma félonie, est entré dans une violente colère, que mes ennemis et notamment ce double traître de Chabannes, n'ont

pas manqué d'attiser. D'ailleurs la possession de mon château, situé sur les marches du Berri et du Poitou, est de la plus haute importance. Aussi Charles est-il venu en personne pour m'assiéger avec nombreuse compagnie, avec des engins de guerre et des canons, et il s'est logé là-bas à Sainte-Épine, où vos religieux, qui doivent tout aux bienfaits de ma famille, lui font fête et prient sans doute pour le succès de ses armes. Il a chargé Chabannes de la conduite du siége et Chabannes s'en acquitte à merveille, comme vous pouvez voir, car il ne nous laisse de repos ni le jour ni la nuit... Heureusement mon brave Gauthier, qui me sert de lieutenant, me supplée d'une manière merveilleuse pour prolonger la résistance,

tandis que sa gentille et courageuse femme excite nos gens à bien faire par ses paroles et par son exemple. Marguerite est pour nos blessés comme une providence, et vous ne trouveriez pas un archer au château qui n'affrontât dix fois la mort pour lui plaire. Aussi tenons-nous en échec depuis plus de deux semaines le roi de France et toute son armée.

— Il est vrai, monseigneur, vous vous êtes héroïquement défendu, reprit le chapelain en hochant la tête; cependant le château ne saurait encore tenir longtemps, faute de provisions.

— Et ce n'est pas encore là, révérend père, le plus grand de mes soucis, dit le baron d'un ton sombre; ce qui me désespère surtout, c'est que probablement je

n'ai plus à compter sur des secours du dehors. Un messager a bien été dépêché à lord Talbot, en Guyenne; mais comme nous n'en recevons aucune nouvelle, nous avons lieu de croire que ce messager a péri en chemin et que le capitaine anglais ignore encore nos dangers. D'ailleurs, les connût-il, il se trouve en ce moment si loin de nous, qu'il ne pourrait arriver à temps pour nous dégager.

Ces nouvelles, dont on avait fait mystère, comme on peut croire, à la garnison du fort, consternèrent le chapelain.

Il reprit d'une voix un peu tremblante :

— Eh bien alors, monseigneur, pourquoi n'essayez-vous pas encore une fois de vous accorder avec le roi? Je sais que

vous lui avez déjà envoyé un hérault et que vous n'avez pas reçu de réponse satisfaisante; mais peut-être qu'une nouvelle tentative réussirait mieux.

Le baron de Châtillon devint plus sombre encore.

— Père Bénédict, reprit-il, personne ici, excepté mon fils et moi, n'a su toute la vérité sur ce message... On ne voulait pas d'abord laisser pénétrer Saint-Épine, mon hérault, auprès du roi, mais Saint-Épine fut si fidèle et si sage serviteur, qu'il parvint enfin jusqu'à Charles. Celui-ci le reçut avec une grande hauteur et une extrême dureté de paroles. Il lui dit que ni mon fils ni moi ne devions rien attendre de sa clémence; que nous étions traîtres et félons; qu'il entrerait dans le

fort par la brèche et qu'il nous ferait couper la tête après nous avoir dégradés de la noblesse et de la chevalerie. Après ces terribles menaces, il congédia mon hérault en l'avertissant que si j'étais assez hardi pour lui envoyer un second messager, il le ferait pendre haut et court sans vouloir l'entendre. Vous voyez donc, père Bénédict, que je ne peux suivre votre conseil. Le serviteur dévoué qui se chargerait de cette mission y laisserait certainement la vie ; d'ailleurs Chabannes, qui a le commandement de l'armée, ne permettrait à personne d'approcher du roi.

Le père Bénédict ne trouvait pas un mot à répondre ; il n'avait su qu'imparfaitement jusqu'à ce moment la gravité de la

situation, et les aveux complets du baron le frappaient de terreur. Il laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura comme anéanti. Bientôt le chevalier se leva.

— Vous ne douterez plus maintenant, reprit-il, que toute cette histoire de mon aïeul Bernard le Gaucher ne soit une invention de quelque clerc oisif, car jamais le nom de Châtillon n'a été si près de périr. Mais si, dans l'embarras où je suis, je ne dois pas compter sur une intervention divine, je m'accommoderais volontiers d'une intervention diabolique, pourvu qu'elle fût favorable.... Je vous prie donc, père Bénédict, de monter avec moi sur la plate-forme de la tour. La nuit est belle et vous pourrez consulter les astres, dont les influences m'ont été bien

contraires depuis quelque temps! Peut-être serons-nous plus heureux cette nuit.

Le moine, en effet, s'occupait d'astrologie judiciaire à laquelle on croyait généralement à cette époque. Le baron avait eu souvent recours aux connaissances de son chapelain dans cette science problématique ; il avait même fait disposer sur la plate-forme du donjon une sorte d'observatoire où Bénédict pouvait suivre avec facilité le cours silencieux des étoiles. Sa demande n'avait donc rien qui pût surprendre ou offenser le père ; cependant Bénédict rougit légèrement et répondit avec une impatience à peine contenue :

— Je vous ai déjà dit bien des fois, monseigneur, que l'astrologie était science divine et non pas diabolique. Ce n'est pas le

malin esprit, mais Dieu, qui gouverne les mondes et les univers. Si donc la situation des astres me permet de tirer des pronostics sur les événements futurs, c'est par la volonté de Dieu, qui a mis une corrélation précise entre les corps célestes et la destinée des mortels. Ainsi vous avez mal pensé en attribuant à l'ennemi du genre humain....

— Eh! révérend père, interrompit le baron avec un farouche désespoir, qu'importe tout cela? Que cette science vienne de Dieu ou du diable, qui s'en inquiète, si elle dit vrai? Tenez, ajouta-t-il d'un air d'égarement, si Satan lui-même se présentait tout à coup devant moi, et me proposait de sauver mon nom et ma race,

j'accepterais son secours, fût-ce au prix de mon âme !

A peine achevait-il ce blasphème que le ciel sembla vouloir l'en punir. Un bruit formidable retentit au dehors, et une fenêtre qui donnait sur la campagne vola en éclats. Un boulet de grosse dimension passa entre le seigneur de Châtillon et le chapelain, et alla se loger dans la muraille, à l'autre extrémité de la chambre, en faisant rejaillir des débris de pierre et de bois dans toutes les directions. Les torches s'éteignirent ; le faucon favori du baron, qui dormait sur son billot, fit entendre un glapissement sauvage en battant des ailes ; les armes, suspendues en trophées, croulèrent avec un sinistre fracas.

Au milieu de ce désordre, le sire de Châtillon restait silencieux; mais le chapelain poussa des cris déchirants qui jetèrent l'alarme dans le château.

II

Les présages.

Aux cris du père Bénédict, des pages, varlets et hommes d'armes accoururent avec des flambeaux. Le bris de la fenêtre, ces appels de détresse firent supposer que le châtelain venait d'être tué ou tout au

moins gravement blessé. En un instant la chambre fut pleine de gens et de lumières. On trouva le moine étendu par terre. Quant au baron de Châtillon, il était debout et immobile, fort interdit en apparence, mais sain et sauf.

Ce vieux et robuste guerrier, en effet, avait trop l'habitude de voir la mort de près, ses nerfs étaient trop endurcis contre les émotions de la surprise pour que le passage d'un boulet de canon à quelques pas de lui pût lui causer un grand saisissement. Mais il était superstitieux, et la coïncidence de cet événement avec le vœu sacrilége que lui avait arraché le désespoir le frappait de stupeur.

Parmi ceux qui accouraient de toutes les parties du château se trouvait un jeune

chevalier de haute mine, à l'air noble et mâle. C'était messire Gauthier, le fils unique du baron. Il était couvert de son heaume et de sa cotte de mailles; ses éperons d'or résonnaient sur les dalles dans sa course précipitée. Pendant qu'il faisait sa ronde pour s'assurer de la vigilance des sentinelles, il avait entendu dire qu'un accident venait d'arriver dans la chambre d'honneur, et il s'était empressé de s'y rendre.

D'abord il n'aperçut pas le baron au milieu des gens qui l'entouraient, et il demanda d'une voix altérée :

— Où est monseigneur? mon père est-il blessé?

Le son de sa voix parut rappeler à lui-

même le sire de Châtillon, qui s'avança vers Gauthier en souriant :

— Non, non, grâce à Notre-Dame, beau fils, dit-il d'un ton affectueux ; mais ce pauvre père Bénédict....

— Je..... je crois que je n'ai pas été touché, balbutia le chapelain, qui s'était relevé et se tâtait d'un air d'inquiétude ; mais je craignais pour la vie de notre cher et bien aimé seigneur.

Quoi qu'en dît le bon religieux, ses terreurs pour lui-même n'avaient pas été complétement étrangères à ses cris de détresse. On eut l'air de le croire ; mais quelques sourires sceptiques effleurèrent des bouches moqueuses.

— Beau cher père, dit Gauthier en pressant contre ses lèvres la main du baron, je

remercie Notre-Dame qui vous a sauvé, et si nous parvenons à faire lever ce maudit siége, j'enverrai à Sainte-Epine une lampe d'argent aussi lourde que le boulet dont vous avez été préservé.... Mais comment les gens du roi ont-ils pu diriger une bombarde précisément contre cette fenêtre?

— Rien n'est habile comme la haine, mon fils Gauthier, pour lancer un carreau, un boulet ou une sagette. Je gagerais que c'est Chabannes lui-même qui a pointé ce canon... Mais que faites-vous là, fainéants? poursuivit-il en se tournant vers ceux qui l'entouraient; ne devriez-vous pas être à vos postes sur les remparts? Aussi bien il peut être dangereux de rester ici, car les ennemis doivent voir

toutes ces torches par la fenêtre brisée, et s'il leur plaisait de rajuster la bombarde, ils pourraient jouer aux quilles avec les moules de vos bonnets.

Des pages s'élancèrent aussitôt pour étendre d'épaisses draperies devant la fenêtre, et priver ainsi l'ennemi de son but. Il était douteux que les lourds et incommodes canons sans affût dont on se servait alors pussent être pointés une seconde fois avec autant de précision que la première. Nous n'affirmerions pas cependant que la menace du baron n'eut été pour quelque chose dans l'empressement des écuyers et des varlets à quitter la chambre d'honneur. Comme ils sortaient en désordre, on entendit crier dans une galerie voisine :

— Voici madame!... Place à madame!

La foule bariolée s'empressa de se ranger; Marguerite Talbot, épouse de Gauthier, accourut si vite que les deux femmes qui l'accompagnaient, des flambeaux à la main, avaient peine à la suivre.

Cette jeune dame, qui pouvait être considérée comme la cause première des malheurs dont la famille de Châtillon était menacée, méritait bien, par sa beauté et ses mérites extraordinaires, qu'on bravât pour elles les plus terribles dangers. C'était une blonde et mignonne Anglaise, dont les traits fins, le front blanc et pur, l'œil caressant et langoureux, contrastaient avec sa force d'âme toute virile. Au moment où l'alarme avait retenti dans le château, elle se préparait sans doute à se livrer au repos. Les cheveux en désordre,

à demi vêtue, elle s'enveloppait d'une mante qu'une de ses femmes avait jeté rapidement sur elle; ses pieds délicats étaient nus dans ses mules de velours. Elle était si belle ainsi qu'un murmure d'admiration, à peine tempéré par le respect, s'éleva sur son passage.

Pour elle, indifférente à ces hommages, elle s'arrêta haletante sur le seuil de la chambre. A la vue du baron et de Gauthier, un vif incarnat reparut sur son visage :

— Intacts tous les deux! s'écria-t-elle avec un élan de l'âme; merci, ma sainte patronne!... Ah! cher père! et vous, mon Gauthier, que je suis aise de vous retrouver!

Elle baisa la main du baron, puis elle

jeta autour du cou de son mari ses beaux bras nus que meurtrissait le corselet de fer du chevalier. Gauthier lui rendit avec passion ses caresses.

— Personne n'a péri, belle-fille, répliqua le baron avec une gaîté affectée; personne n'a péri, je vous assure, sauf peut-être ce pauvre vieux Balthasar, mon faucon favori... Mais, Mort-Dieu! ajouta-t-il aussitôt, je crois que Balthasar, comme nous tous, a eu plus de peur que de mal. Le voilà remonté tranquillement sur son billot; seulement son chaperon et son plumet rouge me semblent un peu posés de travers... Sur ma foi de chrétien! je suis ravi que Balthasar se soit tiré d'affaire; c'est le dernier oiseau qui me

reste de feu Geoffroi, mon bon et fidèle fauconnier.

Il s'approcha de Balthasar et se mit à siffloter comme on faisait pour exciter les faucons en chasse. L'oiseau poussa de petits cris de plaisirs en agitant les grésillons d'argent suspendus à ses pieds. Complétement rassuré sur le compte de son favori, le baron revint vers son fils et sa fille. Marguerite, toute tremblante, se soutenait à peine; il l'obligea de s'asseoir.

— Or, ça! dame, dit-il d'un ton un peu grondeur, vous, si hardie et vaillante jusqu'ici, allez-vous devenir couarde et poltronne comme une bourgeoise? Faire tant de bruit pour un boulet de bombarde!.....
J'aurais cru que vous ne le cédiez en cou-

rage à aucune femme, pas même à cette fameuse pucelle Jeanne, dont il est si grand renom!

Marguerite s'assura d'un regard que tous les écuyers et les pages étaient sortis; il ne restait plus dans la chambre que les deux suivantes qui se tenaient près de la porte, et le père Bénédict, qui essayait de se remettre de son émotion en vidant un gobelet d'hypocras.

— Ah! cher sire et excellent père, dit-elle en donnant un libre cours à ses larmes, comment pourrais-je conserver mon courage quand je vous vois, vous et mon bien-aimé Gauthier, en si grand péril à cause de moi? il me faut sans cesse, à chaque heure de jour et de nuit, trembler pour lui et pour vous... Oh! malheureuse,

malheureuse que je suis, de causer de tels méchefs à ceux que tant j'aime et je révère! Pardonnez-moi, cher sire... Ne cessez pas de m'aimer, mon Gauthier... Oh! si je pouvais prendre tous les maux pour moi!... Mais j'ai beau prier, faire des vœux aux saints les plus puissants, je ne vois aucun moyen, aucun espoir de sortir de ces mortels embarras! »

Gauthier la regardait avec tendresse.

« Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, gentille Marguerite, reprit-il; j'ai eu tant de bonheur et tant de joie auprès de vous, ma douce mie, que je ne saurais les payer assez cher. Mais quand je songe que vous si douce et si charmante... »

Il n'acheva pas et se détourna brusquement. Le baron frappa du pied :

« Maugrebleu! beau-fils, dit-il avec une dureté exagérée, peut-être à dessein, que signifient toutes ces lamentations? Et vous, dame, n'êtes-vous pas fille, sœur et femme de chevalier? Au pis, que risquons-nous, Gauthier et moi? D'être tués dans notre armure en combattant avec vaillance? La belle affaire, ma foi! Depuis quarante ans je m'expose chaque jour à de pareils dangers, et à la garde de Dieu! Vous êtes jeune, fille Marguerite; vous n'êtes pas encore habituée à ces idées comme était ma défunte dame, Isabeau de Rochefort, la mère de Gauthier. Quand je partais avec ma compagnie pour chevaucher en terre ennemie, ou pour écheler une forteresse, elle était aussi tranquille que s'il se fût agi de voler un

héron sur la rivière ou d'aller entendre la messe au moutier de Sainte-Épine ; et quand je revenais, après avoir donné et reçu force horions, elle me disait tant seulement : « Bonjour, cher sire; m'ap- » portez-vous du butin? » Voilà comme doit être la femme d'un chevalier... Mais, par le chef de saint Martial! laissons ces bagatelles. Les Français, et ce maudit Chabannes qui les commande, ne nous tiennent pas encore; le château est fort, nous avons bonne garnison; nous résisterons bien jnsqu'à ce que nous soyons secourus par lord Talbot, votre honoré oncle, qui doit savoir maintenant combien nous sommes empêchés... »

Marguerite regarda tour à tour Gauthier et le baron comme pour s'assurer si

elle devait croire à ces paroles d'espérance. Mais Gauthier avait les yeux baissés, et elle ne vit dans ceux du baron qu'une expression d'indulgence et de bonté pour ses faiblesses.

—Cela est-il bien vrai ? dit-elle avec un air de doute ; ne me trompez-vous pas ? Oh! si je pouvais croire que d'un moment à l'autre nous allons voir paraître mon bel oncle avec sa vaillante armée, pour nous délivrer et pour chasser devant lui ces impitoyables Français ?... Mais pourquoi cet espoir ne se réaliserait-il pas ? ajouta la jeune femme qui, suivant l'usage des personnes passionnées, passait d'un sentiment à l'autre avec une extrême facilité ; cet événement ne serait-il pas tout simple et tout naturel ? Tenez, cher père,

je veux vous conter un rêve que j'ai eu la nuit dernière, et qui me paraît une manifestation d'en haut.

— Il me semblait que je me promenais, sur ma petite haquenée blanche, dans les vertes prairies du Derbyshire où je suis née. Un beau soleil éclairait la campagne, et j'étais bien joyeuse, et mes grands levriers bondissaient autour de moi, faisant entendre des jappements de plaisir. Voilà que tout à coup je vis venir à moi de tous les points de l'horizon des hommes à figures sauvages, poussant des cris barbares ; ils avaient le kilt et le plaid des gens des hautes terres ; comme les higlanders, ils étaient armés du dirk et de la claymore. Je voulais fuir, mais de quelque côté que mon cheval tournât ses

pas, j'apercevais les figures sauvages, j'entendais les cris féroces, et le cercle se rétrécissait continuellement autour de moi. Folle de terreur, je joignis les mains et je levai les yeux au ciel pour l'implorer. Alors je vis descendre de la voûte azurée un ange vêtu de blanc, avec de grandes ailes d'or, tel qu'on nous représente l'archange Michel; il tenait à la main une lance de feu et glissait dans l'espace avec la rapidité d'une étoile filante. En un instant il fut près de moi; et comme les higlanders allaient m'atteindre, il dirigea contre eux sa lance enflammée. Aussitôt tous ces personnages farouches furent dispersés, et je me réveillai frémissante et baignée de sueur... Dites-moi, cher sire, et vous, Gauthier, ce rêve ne prouve-t-il

pas que Dieu, au moment où nous y compterons le moins, va nous envoyer un protecteur qui nous délivrera de nos ennemis?

A cette époque, on croyait généralement que les songes avaient une signification prophétique; il n'était donc pas étonnant que le récit de Marguerite eût rendu pensifs Gauthier et son père, d'autant moins qu'ils se trouvaient dans ces situations cruelles où l'on se rattache au plus frivole espoir. Cependant le baron ne tarda pas à relever la tête, et il dit de ce ton d'affectueuse indulgence qu'il prenait avec sa belle-fille.

— Oui, sans doute, dame Marguerite, nous serons secourus; votre songe le prouve clairement. Toutefois ce bel ar-

change à la lance de feu ne ressemble-t-il pas à quelque muguet chevalier de France ou d'Angleterre que vous auriez vu dans un tournoi ? Hein ! vous rougissez ?... Il ne faut pas vous offenser des plaisanteries d'un vieil homme de guerre tel que moi, ma fille... Mais allons ! Gauthier, ramenez cette jolie songeuse dans sa chambre, et tâchez de chasser les mauvaises pensées dont elle est obsédée. Vous n'avez pas besoin de faire de nouvelles rondes pour cette nuit ; je n'ai pas sommeil et je visiterai les postes en personne.

Gauthier voulait refuser et épargner au sire de Châtillon cette pénible surveillance ; mais le baron ne souffrait pas la contradiction.

— Si je suis votre père, dit-il, je suis

aussi votre seigneur et le commandant de cette forteresse; retirez-vous donc dans votre appartement, je vous l'ordonne, et laissez-moi le soin du service pour cette nuit. Aussi bien, le père Bénédict et moi, nous avions fait le projet d'aller consulter les astres là-haut sur la grande tour, et si notre révérend chapelain est remis de sa frayeur...

— Je suis à vos ordres, monseigneur, dit le moine en s'approchant humblement; il est près de minuit, et c'est l'heure où l'influence des astres est surtout puissante.

— A merveille donc!... Bonsoir, Gauthier; bonne nuit, mignonne! et surtout ne rêvez pas trop des galants chevaliers de la terre ou du ciel; sinon, morbleu!

nous nous fâcherons, je vous en avertis !

Le chevalier se mit à rire le premier de sa plaisanterie; puis il tendit la main à son fils, baisa Marguerite sur le front, et les jeunes époux, précédés des femmes qui portaient les torches, s'éloignèrent avec une évidente satisfaction d'être un moment réunis.

Quand le baron se retrouva seul avec le chapelain, ses traits changèrent subitement d'expression.

— Pauvre chère enfant! dit-il avec tristesse, il faut bien la tromper puisque la vérité la tuerait... Gauthier l'idolâtre et elle est bien digne de cette tendresse ; jamais plus gracieuse dame n'a été l'ornement d'un manoir.

— Monseigneur, dit le chapelain en hochant la tête, Hélène la Troyenne était aussi, à ce qu'assurent les anciens poètes, une fort belle créature ; et cependant pour elle on a fait la guerre de Troie ; pour elle une grande ville a été détruite, après dix ans de siége, et un peuple a été exterminé.

Le baron de Châtillon ne connaissait ni Hélène, ni la guerre de Troie, ni les poètes classiques dont parlait le révérend père ; aussi ne répondit-il pas à cette observation pédantesque, et, prenant un flambeau sur la table, il invita le moine à le suivre.

Ils sortirent de la chambre et s'engagèrent dans un de ces interminables escaliers tournants, étroits, humides, percés

de meurtrières, qui étaient alors en usage. Après avoir gravi une centaine de marches au moins, ils atteignirent la plate-forme de la maîtresse tour du château, appelée tour du donjon.

De là on dominait non-seulement les vastes constructions de la forteresse, mais encore tout le pays d'alentour. La nuit était tiède et claire ; la lune dans son plein répandait sur les objets une lumière douce qui permettait de distinguer leurs formes et leurs couleurs. Aussi le baron et son astrologue, avant d'examiner le ciel, promenèrent-ils un moment leurs regards sur la terre.

Comme nous l'avons dit, le château était construit au sommet d'une colline escarpée ; à droite et à gauche, quelques

collines moins hautes étaient couvertes de bois, de vignobles et de vergers. Cependant, en face de Châtillon, l'œil s'égarait sur une plaine verte et plantureuse que traversait, comme un ruban d'argent, une belle rivière aux capricieux détours. Non loin de la rivière apparaissait un grand bâtiment gothique, avec un clocher élancé ; c'était le prieuré de Saint-Épine, où Charles VII logeait en ce moment. L'armée assiégeante était cantonnée en partie dans le bourg de Châtillon, situé au pied de la colline, en partie sur les côteaux voisins, où l'on entrevoyait vaguement des pavillons de toile et des huttes de branchages. Sans doute bien des yeux étaient encore ouverts dans ce vaste espace et bien des hommes erraient

invisibles en méditant des projets homicides; mais tout paraissait calme; sauf quatre ou cinq feux de bivouac qui s'éteignaient derrière les arbres, on ne voyait aucune trace de l'activité humaine. Les bombardiers qui avaient, à grands renforts de bras, traîné un canon sur la hauteur en face du manoir, las d'exercer leur adresse sur des murailles de douze pieds d'épaisseur, ou satisfaits d'avoir dirigé contre la fenêtre du baron le coup qui avait failli être si fatal au châtelain, laissaient maintenant reposer leur instrument de mort. Le silence de la nuit n'était plus troublé, à longs intervalles, que par les cris des sentinelles qui se répétaient de distance en distance sur les remparts.

Le château lui-même avait une appa-

rence de grandeur et de solidité qui devait rassurer ses défenseurs. Il formait un assemblage de bâtiments massifs, protégé par de grosses tours que reliaient entre elles des murs crénelés. Au centre s'élevait le donjon où le baron et Bénédict se trouvaient en ce moment; le clocher de la chapelle atteignait à peine la moitié de cette construction colossale, flanquée de tourelles et de poivrières. L'escarpement de la colline rendait la forteresse inaccessible sur trois côtés; du côté opposé au village seulement la pente paraissait d'un facile accès. Aussi toutes les ressources de l'art militaire à cette époque avaient-elles été mises en usage pour fortifier cet endroit. Une double muraille, un double fossé, une barbacane ou corps de garde

extérieur, des palissades, des chausse-trappes, rien n'avait été omis pour tenir en échec les assaillants. Les fossés manquaient d'eau, mais ils étaient creusés dans un roc trop dur pour qu'on pût miner les remparts. D'ailleurs la garnison, se sentant inexpugnable sur les autres points, se portait tout entière sur celui-ci, et, comme elle était nombreuse, elle n'avait pas eu de peine jusqu'à ce jour à repousser les troupes royales.

Le chapelain ne donna qu'une attention distraite à ces détails; mais le baron de Châtillon parut contempler avec satisfaction ce spectacle de sa puissance. Après avoir scruté lentement toutes les parties du château, il murmura en soupirant:

— Ah ! si j'avais pour trois mois de vivres !

Enfin il s'avança vers un créneau où le père Bénédict avait établi son observatoire. Une lunette à pivot et deux ou trois instruments assez grossiers, destinés à prendre la hauteur des astres, formaient tout l'appareil de l'astrologue. Celui-ci s'était déjà mis à l'œuvre, et dirigeait son télescope vers la portion de la voûte céleste qu'il désirait explorer.

— Eh bien ! père Bénédict, demanda le baron avec impatience, que dites-vous de l'aspect du ciel cette nuit ?

— En vérité, monseigneur, je m'y perds, répondit le moine après un moment d'observation. L'astre dominant m'est inconnu, et je ne me souviens pas de l'avoir vu sur

les planisphères célestes ; il appartient sans doute à cette classe d'étoiles que nous nommons *informes*, parce qu'elles ne font partie d'aucune constellation ; mais, par la manière dont il est placé, sa prépondérance sur votre étoile est décisive au moment où je vous parle.

— Et vous ne pouvez vous assurer, mon révérend père, si cette influence est favorable ou défavorable ?

— Elle est favorable ; cependant....

— Par la mordieu ! interrompit le baron avec étonnement en se penchant à l'échancrure d'un créneau, que se passe-t-il donc dans la chapelle ?

Le père Bénédict regarda distraitement de ce côté et demeura frappé de surprise. Une grande lumière apparaissait dans l'in-

térieur de l'église, et les verrières coloriées resplendissaient de mille feux. En même temps un chant mélodieux, des sons d'orgues, des voix suaves montèrent vaguement vers les deux observateurs, au milieu du calme profond de la nuit.

— Père Bénédict, demanda le baron, qui donc avez-vous chargé de chanter l'office à pareille heure ?

— En vérité, monseigneur, balbutia le chapelain, j'ignore.... Ce soir, après l'*Angelus*, j'ai fermé moi-même l'église, et j'en ai encore la clef dans ma poche.

— Il y a pourtant du monde là-bas et... écoutez !

Ils prêtèrent de nouveau l'oreille. Les sons s'affaiblissaient de manière à se confondre avec le frémissement de la brise

dans les giroflées et les pariétaires qui croissaient sur la vieille tour ; mais la grande lumière ne diminuait pas. On eût dit d'un embrasement intérieur ; les figures de saints, peintes sur les vitraux, semblaient s'agiter sous leurs auréoles d'or, dans leurs robes de pourpre et de lapis.

— Ceci est merveilleux ! dit le baron. Dieu voudrait-il réellement punir mes blasphèmes de cette nuit ?

— C'est moi plutôt, dit le père Bénédict d'une voix tremblante, qui aurai excité la colère des puissances célestes en me livrant aux pratiques de l'astrologie judiciaire. Ces pratiques, s'il faut l'avouer, ont été réprouvées par plusieurs conciles, bien que notre saint-père le pape ne les ait pas défendues. J'ai péché par orgueil et par

présomption en voulant pénétrer les impénétrables décrets de la Providence.... Mon Dieu, pardonnez-moi, *Confiteor.... mea culpâ*.... Je me soumettrai à toutes les pénitences que mon supérieur ecclésiastique voudra m'infliger.

Le vieux moine se frappait la poitrine en versant d'abondantes larmes. Le baron de Châtillon se rapprocha de lui :

— Père Bénédict, reprit-il d'une voix ferme, que ce soit miracle ou magie, œuvre de Dieu, des hommes ou de Satan, je veux savoir ce qui se passe dans la chapelle.... Venez avec moi.

— Monseigneur, je vous prie de réfléchir. Ni vous ni moi, peut-être nous ne sommes en état de grâce ; ne serait-ce pas tenter Dieu ? Si encore j'avais mon étole...

— Allons! dit le sire de Châtillon d'un ton impérieux, relevez-vous et descendons.... je le veux.

Il saisit le chapelain par le bras et l'entraîna précipitamment vers l'escalier où il avait laissé son flambeau; puis ils se mirent à descendre les marches d'un pas rapide, et ils ne tardèrent pas à se trouver dans une vaste cour à l'extrémité de laquelle s'élevait l'église. Pendant le trajet, ils ne rencontrèrent personne, cette partie centrale du château n'étant l'objet d'aucune surveillance. Les jambes du père Bénédict fléchissaient sous lui. Le baron, au contraire, accélérait sa marche avec une vivacité fébrile. Au moment d'atteindre la porte de l'église, il tira la dague

qu'il portait à sa ceinture et dit laconiquement au père :

— Ouvrez.

Bénédict prit la clé, mais il essaya vainement de l'introduire dans la serrure ; il fallut que son maître se chargeât de ce soin. Enfin, la porte céda, et, tournant sur ses gonds, laissa voir l'intérieur de la chapelle.

Tous les cierges étaient allumés ; de là provenait la brillante clarté qui se répandait au dehors ; mais l'église était vide et il y régnait un morne silence, bien qu'on y respirât une odeur d'encens fraîchement brûlé. Le père Bénédict tomba sur ses genoux, sans franchir le seuil ; le baron, sa barette d'une main, par respect pour ce lieu consacré, et sa dague de l'autre, pé-

nétra seul dans la chapelle et s'avança vers le chœur, où il venait d'apercevoir un homme agenouillé, le front appuyé contre terre.

III

Le Fauconnier.

Le baron, comme on peut le croire, était fort troublé; mais il vivait à une époque où le courage était réputé la première des vertus, et dès sa plus tendre enfance il avait appris à réprimer tout

sentiment indigne d'un noble chevalier. Aussi, quoique sa poitrine fût oppressée, s'avança-t-il sans hésitation vers le sanctuaire, dont, comme nous l'avons dit, tous les cierges étaient allumés.

Au bruit de ses pas, le personnage agenouillé devant l'hôtel se souleva lentement et se tint au bas des degrés comme pour l'attendre.

L'inconnu paraissait avoir à peu près l'âge du baron, bien qu'il n'en eût pas la vigueur mâle, l'imposante fierté. Son corps, au contraire, était maigre et osseux, son visage pâle et austère. En revanche, son regard brillait d'un éclat extraordinaire; le fluide puissant que dardait cette prunelle ardente brûlait comme le feu; on eût dit de l'esprit divin rayon-

nant à travers une enveloppe mortelle. Son costume consistait en une robe et en une pèlerine de bure parsemée de coquilles; un long chapelet était attaché à sa ceinture. Par contraste avec ces vêtements, qui annonçaient qu'il avait accompli quelque voyage de dévotion, sa main gauche était couverte d'un de ces gants de daim gris à larges revers, comme en portaient alors les fauconniers de profession, et une fauconnière de velours était suspendue sur son dos par un baudrier brodé aux armes de Châtillon.

A peine le baron eut-il envisagé ce personnage mystérieux, que tous les autres sentiments firent place dans son esprit à une grande surprise.

—Geoffroi! mon fidèle Geoffroi, s'écria-t-il, te voilà donc revenu?

Celui qu'il appelait Geoffroi ne répondit pas, mais lui montra l'autel d'une main, tandis que de l'autre il lui faisait signe de s'agenouiller. Le sire de Châtillon obéit machinalement. Après avoir balbutié une courte prière, il se releva et voulut parler; mais l'homme de la chapelle parut croire que le lieu n'était pas propre à une conversation profane, et il s'achemina d'un pas grave vers la porte de l'église. Le baron le suivit, subjugué par une autorité dont il ne pouvait se rendre compte. Quand ils furent dans la cour, l'inconnu dit d'une voix vibrante :

— Sire de Châtillon, mon seigneur et mon maître, je vous salue.

— Geoffroi! le fauconnier Geoffroi! s'écria le père Bénédict à son tour, en examinant le nouveau venu à la clarté de la lune. Grand Dieu! les morts sortent-ils du tombeau?

— Que mon pauvre Geoffroi soit encore vivant, dit le baron d'un ton cordial, cela ne peut être l'objet d'un doute, puisque le voilà... Mais comment se trouve-t-il au château? Comment a-t-il pu y pénétrer quand nous sommes si soigneusement bloqués? Comment n'ai-je pas été prévenu de son retour? C'est là ce qui bouleverse ma raison.

Le fauconnier ne répondait pas, et un sourire de dédain mélancolique effleurait ses lèvres.

— Parlez, Geoffroi, reprit le chapelain,

qui ne pouvait encore bannir toute pensée d'une intervention surnaturelle. Est-ce bien vous qui nous revenez après plus de dix années d'absence? Cependant Archibald, l'écuyer de monseigneur, qui avait fait en votre compagnie le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice, nous a cent fois assuré que vous vous étiez noyé sous ses yeux, au passage d'une rivière en Espagne, et j'ai dû dire un grand nombre de messes pour le repos de votre âme.

— En effet, continua le baron, Archibald affirmait t'avoir vu mourir, mon gentil fauconnier; et chaque fois qu'il parlait de toi, ses yeux se remplissaient de larmes... Par quel miracle donc es-tu réchappé?

— Celui qui tient le sort des hommes

dans sa main, répliqua Geoffroi de sa voix pénétrante, peut aussi facilement sauver que perdre. Il sait préserver ceux qu'il lui plaît de l'eau, du feu, des armes meurtrières... Un souffle de sa bouche suffit pour éteindre ou rallumer le flambeau d'une vie humaine.

Le chapelain ne disait rien; mais il conservait des doutes que l'œil scrutateur du fauconnier sut découvrir au fond de sa pensée.

— Père Bénédict, reprit Geoffroi, voulez-vous savoir les dernières paroles que je prononçai en vous quittant, il y a dix ans? Vous veniez de m'annoncer que vous consulteriez les astres pour savoir de mes nouvelles, et je vous répondis : « Mon

père, laissez les astres en repos et priez pour moi !

— Cela est vrai, cela est vrai ! s'écria le moine, et pourtant...

— Eh ! mordieu ! interrompit le baron, il n'est pas besoin de tous ces signes pour reconnaître mon fauconnier Geoffroi, il ne faut que le regarder : sa personne n'a pas subi le moindre changement ; ses traits n'ont pas vieilli pendant ces dix années qui cependant doivent avoir été rudes pour lui... Tu auras été prisonnier des Espagnols ou des Anglais, fauconnier, et tu viens seulement de recouvrer ta liberté : n'est-ce pas cela ? Mais, encore une fois, comment as-tu pénétré dans le château ? Une souris ne pourrait entrer à Châtillon sans la permission de ces maudits Fran-

çais... Et puis, comment te trouves-tu dans la chapelle? Qu'y faisais-tu? D'où viennent ces chants que nous avons entendus tout à l'heure, le père Bénédict et moi, et qui nous ont si fort étonnés?

Geoffroi restait impassible.

— Sire de Châtillon, dit-il enfin, ce n'est pas pour parler de moi que je suis ici, mais pour accomplir l'œuvre de votre salut... Ma mission peut être longue et difficile; j'ai hâte de la commencer.

— Ta mission! mon salut! répéta le baron au comble de l'étonnement. Tu ne peux ignorer, bon fauconnier, dans quels dangers je me trouve en ce moment, et tu parles de me sauver, toi?

— Je l'essayerai du moins, et le Tout-

Puissant m'accordera peut-être la grâce d'y réussir.

— C'est là, messire, une singulière prétention... Mais, j'y songe, pour que tu parles ainsi, tu dois être chargé de quelque message important pour moi... Oui, c'est cela... tu viens de Guyenne, sans doute, et tu m'apportes des nouvelles de lord Talbot, le grand capitaine anglais. Lord Talbot marche-t-il à mon secours? As-tu quelque lettre à me remettre de sa part?... Père Bénédict, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux moine, voilà sans doute l'évenement heureux qui nous était annoncée par les étoiles.

Geoffroi répondit lentement, après une nouvelle pause :

— Je n'arrive pas de Guyenne et je

n'apporte pas de lettre de lord Talbot. Mais vous ne devez attendre aucun secours de ce côté. L'armée anglaise a été défaite, il y a cinq jours, dans une grande bataille devant Toulouse ; lord Talbot y a péri avec ses deux fils, et les Anglais sont pour toujours chassés du sol de France.

Le sire de Châiillon, en entendant ces nouvelles, fut sur le point de tomber à la renverse.

— Es-tu sûr de ce désastre ? balbutia-t-il ; et comment le sais-tu ?

— Qu'importe ? pourvu que le fait soit certain. Mais ne perdons pas de temps : le jour et l'heure sont venus où il faut agir, si nous ne voulons pas que le nom de Châtillon périsse.

— Et quand tout me manque à la fois, dit le baron avec une sorte de désespoir, quand je suis menacé d'une ruine complète, tu parles de me sauver..... Que signifie cette sotte plaisanterie?... Fauconnier, crois-tu que l'autorité me manque pour châtier un railleur audacieux ? Crois-tu donc que nous n'ayons plus ici de fouets, de chaînes et de prisons? Sang-Dieu !..... malgré tes vêtements de pèlerin et tes chapelets bénis...

Il n'acheva pas et fut ébloui par la flamme qui sortait de l'œil du fauconnier. Il demeurait interdit et confus, pendant que Geoffroi répondait d'un ton grave :

— Rendons-nous dans votre chambre, et vous ferez appeler auprès de vous les

personnes de votre famille et de votre alliance... Alors je dirai ce que Dieu m'inspirera.

Et il se mit en marche vers la porte de la grande tour.

Ni le baron de Châtillon ni le père Bénédict ne purent jamais se rendre compte, plus tard, de leur facilité à se soumettre aux ordres de cet étrange personnage, la condescendance surtout du fier seigneur fut tenue à miracle. Quoi qu'il en fût, l'un et l'autre se mirent à suivre Geoffroi sans hésitation, machinalement, comme s'ils eussent obéi à quelque irrésistible influence.

On trouva sur les premières marches de l'escalier le flambeau que le sire de Châtillon y avait laissé; mais le fauconnier ne

semblait pas en avoir besoin. Tous les détours du château lui étaient familiers, et il marchait d'un pas assuré.

Le trajet jusqu'à la chambre d'honneur se fit dans le plus grand silence. En traversant le vestibule, le baron ordonna brièvement aux pages qui dormaient à moitié sur des bancs de bois, d'aller chercher son fils.

— Et si dame Marguerite, continua-t-il, pouvait l'accompagner, les choses n'en iraient pas plus mal ; car elle est femme de tête et de résolution. Qu'en dis-tu, fauconnier?

Geoffroi inclina la tête en signe d'approbation, et l'on entra dans la chambre. Les torches avaient été rallumées; les traces du boulet de canon avaient été

en parties effacées. Le baron s'approcha de la table, prit un gobelet d'hypocras qu'il vida, et invita Geoffroi et le chapelain à l'imiter. Mais le fauconnier ne parut pas l'avoir entendu et demeura immobile, la tête penchée, les bras croisés sur sa poitrine. Quant au père Bénédict, il était tombé sur un siége, dans l'embrasure d'une fenêtre, ses dents claquaient, et son regard effaré trahissait le désordre de ses pensées.

Le chevalier se promenait à grands pas. Tout à coup il s'arrêta devant le faucon, qui paraissait endormi sur son billot.

— Ami Geoffroi, reprit-il, n'aurais-tu pas une caresse pour mon cher Balthasar, ton élève, le dernier présent que tu me fis, à ton départ pour l'Espagne? C'est le plus

vaillant et le plus noble oiseau que tu aies *affaité*, bien que, comme nous, il ne soit pas de la première jeunesse, ce pauvre Balthasar.

Et il passa doucement la main sur le pennage de l'oiseau de proie. Geoffroi ne bougea pas, mais il tourna son regard fixe et brillant vers le faucon. Aussitôt celui-ci parut pris d'un tremblement convulsif; ses plumes se hérissèrent, ses ailes frémirent, et il s'agita d'un air d'angoisse sur son perchoir.

Le sire de Châtillon se contenta de murmurer :

— Que Dieu nous assiste !

Et il reprit sa promenade.

Bientôt Gauthier et dame Marguerite

parurent, précédés par leurs gens qui tenaient des flambeaux, selon l'usage. Gauthier était encore couvert d'une partie de son armure, Marguerite avait réparé le désordre de sa toilette et portait le riche costume des dames de sa condition. Cependant les deux époux avaient les yeux rouges, comme s'ils eussent récemment versé des larmes, circonstance que les malheurs présents expliquaient suffisamment.

— Beau cher père, demanda Gauthier avec agitation, on m'annonce qu'un messager est arrivé... Mais comment aurait-il pu traverser les lignes ennemies? Ce serait un véritable prodige.

— Vous ne savez pas dire si vrai, beau fils, répliqua le baron ; mais approchez, il s'agit de choses sérieuses..... Approchez

aussi, dame, et préparez-vous à entendre de tristes nouvelles.

Marguerite pâlit, mais elle n'osa faire aucune question. Gauthier chercha le messager du regard avec avidité.

— Geoffroi! s'écria-t-il au comble de l'étonnement en le reconnaissant; est-il possible? Nous avons cru si longtemps... Mais sois le bien-venu, fauconnier, je n'oublierai pas que c'est toi qui m'as donné les premières leçons dans l'art de l'équitation et dans le noble déduit de la chasse à l'oiseau... Un heureux temps, Geoffroi, quand nous chevauchions dans les prairies voisines de la rivière, à la poursuite du héron et du butor !

— Les temps sont bien changés, sire

Gauthier, dit le fauconnier d'un ton sombre.

Le jeune chevalier demeura glacé de cet accueil ; Marguerite se rapprocha de lui, toute tremblante.

— Gauthier, murmura-t-elle d'une voix étouffée, vous connaissez donc cet homme ? il m'épouvante !

Cependant Geoffroi, d'un air d'autorité qui contrastait avec son humble condition, avait fait signe à Gauthier de Châtillon et à Marguerite de s'asseoir. Pour lui, il se tourna vers les pages et les suivantes groupés devant la porte :

— Que tout le monde s'éloigne, commanda-t-il, et que nul ne soit assez hardi pour essayer d'entendre ce qui va se dire ici!

A peine avait-il parlé, que les gens de service s'enfuyaient comme une volée d'oiseaux effarouchés. Le père Bénédict se leva pour sortir aussi :

— Restez, mon révérend père, dit le fauconnier; bien qu'on puisse vous reprocher votre goût pour une science profane, vous êtes un homme juste, craignant Dieu, et un ami sûr de la famille de Châtillon. Votre place est donc ici, parmi ceux qui doivent le plus désirer que son honneur soit sans tache.

Le chapelain vint s'asseoir modestement, un peu rassuré par ces paroles bienveillantes. Après un moment de silence, le fauconnier reprit :

— Sire baron, veuillez apprendre à

votre fils et à votre fille les nouvelles que je viens de vous apporter.

Le chevalier obéit et raconta comment la mort de lord Talbot et la défaite de l'armée anglaise leur enlevaient l'espoir d'être secourus désormais. Marguerite poussa des cris déchirants.

— Lord Talbot, mon parent, mon second père ! s'écria-t-elle ; le plus loyal et le plus brave chevalier de la chrétienté ! Oh ! maudit soit le jour où cette gloire de ma famille et de mon pays s'est éteinte... honte et malheur sur celui qui a répandu ce généreux sang !

Les sanglots la suffoquèrent. Le baron et Gauthier eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes. Le capitaine Talbot, que l'on surnommait alors l'*Achille de l'Angleterre*,

avait mérité l'admiration et le respect de tous les partis; seul, depuis vingt ans, il tenait sérieusement en échec la fortune de Charles VII. Les deux chevaliers, qui avaient vécu dans l'intimité du noble capitaine anglais, devaient naturellement sympathiser avec la douleur de leur femme et de leur fille.

Cependant le fauconnier Geoffroi les observait en fronçant le sourcil.

— Qui donc pleurez-vous, mes seigneurs de Châtillon? demanda-t-il avec une amère ironie; pourquoi cette douleur, quand le plus redoutable ennemi de la France vient de succomber dans le combat? Que cette jeune dame étrangère pleure et se lamente, soit! qu'importent les pleurs et les gémissements d'une

femme? Mais vous, pourquoi ce deuil et cette consternation? N'êtes-vous pas les descendants de Bernard le Gaucher, le serviteur et l'ami du roi saint Louis? N'êtes-vous pas les fils de ce valeureux Guillaume de Châtillon, qui mourut à la bataille de Crécy en défendant la bannière de Philippe de Valois? N'êtes-vous pas les fils d'Archambaud de Châtillon, qui périt d'un coup de hache destiné au roi Jean devant Poitiers? N'était-ce pas votre père, baron de Châtillon, qui tomba mort dans les champs d'Azincourt? Où suis-je donc? Pour qui tient ce fort du loyal Gaucher? Quels sont ces ennemis qui vous assiégent, quel est ce roi dont vous craignez tant la colère?... Honte et malheur sur vous, sires de Châtillon! ces

ennemis sont des Français; ce roi, c'est votre souverain, le roi de France! vous vous êtes vendus pour une femme... et Dieu va vous punir par une mort ignominieuse d'avoir trahi votre prince, votre patrie et votre serment.

— Insolent varlet! s'écria le baron en se redressant furieux.

Gauthier porta la main à sa dague.

— Si vous osez proférer de telles vilénies, s'écria-t-il en rugissant, je vous clouerai la langue dans la bouche avec mon poignard.

Le fauconnier ne répondit à ces menaces que par un sourire de dédain. Le vieux Châtillon reprit impérieusement :

— Qui donc êtes-vous à votre tour pour nous parler ainsi? Devons-nous voir en

vous, comme on l'assure, l'esprit de notre aïeul Bernard, ou bien un démon évoqué par un blasphème inconsidéré, ou tout simplement un serviteur mal avisé qui prétend faire la leçon à ses maîtres?

— Ce que je suis en effet, sire baron, je vais vous le dire : Je suis l'*honneur de la famille!* Je viens défendre ce nom que vous avez reçu illustre et pur de vos ancêtres, et que vous deviez transmettre illustre et pur à vos descendants. Un grand nom est un précieux dépôt que chaque génération doit soigneusement garder. Votre fils et vous, vous avez failli à ce devoir ; je viens protéger le trésor que le ciel, dans sa colère, a laissé tomber dans vos coupables mains.

Un nouveau silence régna dans la

chambre. Enfin le baron dit d'un ton farouche :

— S'il est des sortiléges et des enchantements capables de désarmer un roi irrité et de nous tirer des inextricables difficultés où nous sommes engagés, il serait temps de les employer... un pouvoir surnaturel semblerait à peine suffire à cette tâche !

— Je n'ai que le pouvoir d'un homme, reprit Geoffroi, avec un profond soupir ; mais si vous êtes tous pénétrés du sentiment de vos fautes et disposés aux plus pénibles sacrifices, peut-être parviendrons-nous à sauver dans ce désastre ce qu'il importe le plus de sauver, l'honneur des Châtillon !

— Eh! sans tant de paroles, que faut-il faire pour cela?

— Il n'y a pas deux droits chemins, sire baron; la guerre que vous soutenez contre votre souverain est injuste et sacrilége; il faut donc, avant tout, que vous mettiez bas les armes; puis nous tenterons de fléchir la colère du roi.

Le baron poussa un éclat de rire.

— Par saint Georges! s'écria-t-il, voilà un plan bien imaginé... Ah! beau fauconnier, je te prenais jusqu'ici pour quelque chose de plus qu'un homme, mais tu n'as pas même la vulgaire prudence d'un vassal! Ignores-tu que mon fils et moi, après nous être rendus et nous être lâchement humiliés, comme tu le demandes, nous n'en

serions pas moins dégradés et mis à mort aussitôt par ton magnanime Charles ?

— Faites votre devoir, mes seigneurs, et laissez le reste entre les mains de Dieu, dit le fauconnier d'un ton rigide; si cependant vous ne pouvez comprendre le langage du devoir, je vous parlerai celui de la politique humaine... Le roi est impatient de quitter le siége de ce château, car de grands intérêts l'appellent en Guyenne, où sa présence doit achever la conquête du royaume de ses pères; mais il ne veut pas se départir d'ici avant d'avoir soumis cette forteresse rebelle. Si donc vous pouviez lui envoyer un homme sûr avec vos pleins pouvoirs, j'ai la certitude qu'on obtiendrait de lui des concessions importantes.

— Ah! ah! très sage et très expérimenté fauconnier, en es-tu là? je te croyais mieux instruit des difficultés et des dangers de ma position... Ne sais-tu pas que cet odieux capitaine d'écorcheurs, le comte de Chabannes, ne laisserait pas mon messager arriver jusqu'au roi?

— Cependant, monseigneur, je me ferais fort, moi, de sortir du château par une issue secrète, ignorée de tous, même de vous, et de pénétrer dans le couvent de Sainte-Épine, sans que personne songeât à m'arrêter.

— Une issue secrète, connue de toi! dit le baron avec un sourire railleur; je commence à voir clair dans certaines jongleries qui m'avaient trompé d'abord...

mais allons jusqu'au bout... quelles conditions me conseillerais-tu de proposer ?

— Votre langage doit être humble et vos prétentions doivent être modestes, comme il convient à des rebelles et à des vaincus... Le château et tout ce qu'il contient seraient rendus incontinent; en revanche, on supplierait le roi d'accorder la vie sauve à la garnison et d'épargner aux sires de Châtillon la peine de la dégradation qu'ils ont encourues par leur félonie.

— Parlez avec plus de mesure fauconnier, ou, par le ciel! fussiez-vous l'archange Michel en personne... Ainsi donc, poursuivit le châtelain en se calmant avec effort, je devrais d'abord me résigner à la perte de mes domaines que Charles dis-

tribuerait à ses favoris, de mon beau et solide château qu'il ferait jeter bas, et j'obtiendrais pour toute compensation que l'écu de ma famille ne fut pas traîné à la queue d'un cheval et brisé par la main du bourreau... C'est fort bien; mais tu ne me dis pas, ami fauconnier, ce que nous deviendrions, Gauthier et moi, dans cette affaire, et si notre vie serait garantie ?

— Votre vie appartient au roi; mais vous mourriez avec votre chaîne d'or et vos éperons... si toutefois on ne parvenait pas à vous épargner ce sort affreux en vous donnant les moyens de fuir.

— Et ces moyens, nous les donnerais-tu ?

— Peut-être, avec la permission de Dieu.

— Toutefois, tu ne peux rien affirmer; grand merci... mais en voilà bien assez... Que pensez-vous, mon fils Gauthier, des propositions de notre bien-aimé et féal conseiller?

— Par mon saint patron! s'écria le jeune et fougueux chevalier, j'admire votre patience! ce vassal a-t-il perdu la raison, et nous croit-il tombés si bas que nous puissions nous soumettre à de telles indignités? Pour ma part, mon père, sauf le respect que je vous dois, je préférerais mille fois ouvrir la poterne et charger l'ennemi, jusqu'à ce qu'enfin, je fusse écrasé par le nombre.

Marguerite lui jeta les bras autour du cou.

— Ne dites pas cela, mon cher seigneur ! s'écria-t-elle ; que deviendrais-je si je vous perdais, maintenant que je suis seule au monde ? Je vous en conjure, ne repoussez pas légèrement les conseils de cet homme, bien qu'il y ait en lui je ne sais quoi d'incompréhensible. La vérité de plusieurs de ses paroles m'a frappée. Il n'a que trop raison... je suis la cause première des effroyables maux qui vont fondre sur vous !

Gauthier essaya de la calmer par de douces paroles, tandis que le baron disait avec ironie :

— Paix ! paix ! jeune dame... ce Geoffroi n'est décidément pas sorcier, ni prophète,

et je sais maintenant quel cas nous devons faire de ses paroles... Mais vous, père Bénédict, continua-t-il en s'adressant au chapelain, que pensez-vous des belles propositions de ce fauconnier ?

— Monseigneur, répondit le moine timidement, j'ai toujours désapprouvé, vous vous en souvenez, cette mauvaise rebellion, et je vous ai toujours conseillé d'implorer la clémence...

— Taisez-vous, moine imbécille, interrompit le sir de Châtillon, qui ne se contint plus et se leva impétueusement ; je ne souffrirai pas plus longtemps qu'on me brave dans cette bonne forteresse dont je suis le seigneur et maître. Me croit-on devenu fou pour que je prête l'oreille à de pareils discours?... Par les cornes de Bel-

zébut! tant qu'il y aura une tour debout dans ce château et un homme d'armes pour la défendre, je ne saurai me résigner à des bassesses. Qu'on ne m'en parle plus, ou, mort-Dieu! on verra de quoi je suis capable!

Il frappait du pied avec violence. Les éclats de cette voix irritée intimidèrent Gauthier lui-même; seul, Geoffroi conserva son calme intrépide.

— Sire baron, dit-il, votre aveuglement et votre colère font pitié... vous êtes comme un homme qui se dirige à grands pas vers un abîme sans fond, et qui nie le danger parce qu'une touffe d'herbes sauvages lui cache encore le précipice... Oh! je vous en conjure, ouvrez les yeux et n'avancez pas plus avant dans cette

voie de perdition ; reconnaissez vos fautes, pendant qu'il en est temps encore. Je vous en supplie au nom de vos ancêtres, au nom de Dieu qui vous voit, au nom de votre salut éternel, ne vous obstinez pas dans votre péché et dans votre orgueil !

Le vieux chevalier fit un geste menaçant.

— Mais de grâce, cher père, demanda Gauthier à son tour en se levant, quel est donc ce ridicule prêcheur ? Ce ne peut être Geoffroi, notre bon serviteur, si humble et si soumis à nos volontés ; Geoffroi est mort depuis longtemps, nous en avons la preuve... sans doute une ressemblance nous abuse ; d'ailleurs, comment se trouve-t-il ici ? d'où vient-il ? de quel droit ose-t-il élever la voix en votre présence ?

Le baron se prit à rire avec une sorte de colère.

— Gauthier, beau fils, répondit-il, votre seigneur et père commence à radoter sans doute, car ce soir il s'est laissé berner comme un vieil oison... Imaginez que des sornettes découvertes par mon chapelain dans un vieux parchemin, puis je ne sais quel fatras d'astrologie, d'étoiles favorables et de constellations, m'avaient troublé la cervelle ; certaines jongleries de ce soi-disant Geoffroi, jongleries dont le père Bénédict est complice, peut-être, ont achevé de me faire perdre la raison. Je croyais bonnement que ce coquin était envoyé d'en haut pour nous tirer du danger, et ceci explique ma singulière condescendance envers lui. Mais je vois clair

dans son fait maintenant; il s'est glissé ici par un passage secret qu'il aura découvert au temps où il habitait le château, et il nous a frappés d'effroi avec de sinistres nouvelles, qui sont fausses, peut-être. Il y a là-dessous, je le gage, une intrigue de mes ennemis, une trahison de mes serviteurs. Mais si j'ai été dupe d'abord, je ne le serai pas longtemps!

Il porta un sifflet d'argent à sa bouche et en tira des sons aigus; un écuyer parut.

— Appelez Archibald, dit le baron, et qu'il vienne ici avec deux hommes d'armes.

L'écuyer sortit aussitôt.

— Par tous les saints du paradis! cher seigneur, dit dame Marguerite, songez à

ce que vous allez faire... ce vassal nous a fort affligés, et cependant je me porterais garant qu'il n'est pas un imposteur.

— Et moi, s'écria le père Bénédict avec plus de fermeté qu'on n'en devait attendre de son caractère timoré, j'affirme qu'il a parlé en honnête homme et en bon chrétien. Quant aux soupçons dont je suis personnellement l'objet...

— Paix! moine, interrompit la vieux Châtillon en fureur, et n'augmentez pas ces soupçons par de maladroites dénégations... Vous, dame Marguerite, ne vous mêlez pas de ceci, je vous en prie. Triple démon! ni femme, ni prêtre ne m'empêchera de faire ce que j'ai résolu.

En ce moment un vieil écuyer entra

suivi de deux hommes couverts de jaques de mailles, le casque en tête.

— Prenez ce vassal, dit le baron durement, et conduisez-le à la tour de l'Hermite.

Archibald et les deux archers s'approchèrent pour obéir. Mais à peine Archibald eut-il envisagé le fauconnier, qu'il devint blanc comme un suaire, et qu'il recula d'un pas en s'écriant d'une voix éclatante :

— Geoffroi ! mon pauvre Geoffroi que j'ai vu mourir.... Mon Dieu ! protégez-moi !

Et il tomba sans mouvement, la face contre terre.

— Et lui aussi ! dit le baron avec dépit ; l'imbécille se laisse abuser par cette étrange ressemblance.... Eh bien, vous, continua-

t-il en s'adressant aux hommes d'armes, qu'attendez-vous donc pour exécuter mes ordres ?

Le sort d'Archibald paraissait avoir intimidé les deux autres, et d'ailleurs ils subissaient l'influence quasi surnaturelle du fauconnier. Comme ils hésitaient, Geoffroi leur dit avec un sourire mélancolique :

— Ne craignez rien de moi, et obéissez à votre maître, car votre présence ne tardera pas à être nécessaire ailleurs.

Au même instant de grands cris s'élevèrent du dehors ; les trompettes sonnèrent, et la voix formidable du canon troubla le silence de la nuit.

— Alarme ! alarme ! criait-on dans les cours et les corridors du manoir, l'ennemi attaque les barrières.

— Aux murailles! tout le monde aux murailles! s'écria le baron d'une voix tonnante ; Gauthier, reconduisez votre dame chez elle, puis vous viendrez me joindre sur les remparts.... Par la barbe de Satan! les ennemis vont être bien reçus!

Le jeune chevalier de Châtillon entraîna sa femme, sans écouter ses réclamations, tandis que le baron jetait sur ses épaules un léger haubert, et faisait agrafer son heaume par un page. Tous les autres écuyers et varlets étaient sortis en désordre pour aller repousser l'attaque ; seuls les deux hommes d'armes chargés de conduire Geoffroi à la tour restaient immobiles, ne sachant s'ils devaient courir aux remparts ou accomplir la mission dont ils étaient chargés.

— Quoi! manants, êtes-vous encore là? dit le châtelain avec impatience; emmenez votre prisonnier, et gardez qu'il ne s'échappe.

Les deux archers saisirent Geoffroi chacun par un bras et allaient l'entraîner; mais le fauconnier leur fit entendre qu'il voulait dire encore quelques paroles :

— Insensé, reprit-il en se tournant vers le baron, tu laisses passer le temps que Dieu t'accorde pour te repentir.... mais souviens-toi qui si, d'ici à trois jours, en comptant de l'heure où je me suis montré à toi, tu n'as pas effacé ton péché, tu seras irrévocablement condamné.

En même temps il suivit les gardes sans résistance.

Le baron demeura interdit et comme

ébranlé par la solennité de ces paroles. Le père Bénédict vint se jeter à ses pieds.

— Monseigneur, dit-il, je vous en conjure, épargnez cet homme juste, si toutefois ce n'est qu'un homme; souvenez-vous...

— Laissez-moi, dit le baron durement : c'est vous, avec vos vieilles histoires, vos folies d'astres et d'étoiles, qui m'avez mis en tête ces décevantes chimères dont la ruine me cause tant d'ennuis... Mais je m'assurerai bientôt s'il ne me reste pas encore des traîtres à punir.

Puis il s'élança hors de la chambre, et on entendit retentir son cri de guerre au milieu du bruit toujours croissant du combat.

IV

La Dame Châtelaine.

L'alerte ne fut pas de longue durée ; ce n'était qu'une de ces escarmouches que les assiégeants engageaient souvent la nuit pour s'assurer si les gens du château étaient sur leurs gardes. Les trouvant tout

prêts pour la résistance, ils n'avaient pas tardé à se retirer. Aux premières lueurs du jour, le calme le plus profond régnait dans le château et dans le camp.

Tout faisait présumer qu'après cette alarme, l'attaque ne se renouvellerait pas de si tôt; aussi, sauf la garde ordinaire, la plupart des défenseurs de Châtillon étaient-ils allés se livrer au repos. Le baron et Gauthier, épuisés eux-mêmes par une nuit de veille et de combats, étaient rentrés dans leur appartement, laissant le commandement du château à un vieux capitaine anglais dont ils connaissaient la vigilance et l'intrépidité.

Cependant Marguerite ne dormait pas; retirée dans son oratoire, petite pièce sombre et voûtée, où personne ne pouvait pé-

nétrer sans y être appelé, elle s'entretenait confidentiellement avec le père Bénédict. La noble dame, assise sur un siége en tapisserie, aux armes de sa famille, écoutait attentivement le moine qui, debout devant elle, la tête couverte de son capuchon, lui racontait quelles circonstances extraordinaires avaient marqué l'arrivée du fauconnier. Quand ce récit fut fini, Marguerite se signa.

— Et vous dites, mon père, reprit-elle avec émotion, que l'écuyer Archibald a parfaitement reconnu son ancien camarade ?

— Parfaitement, dame ; le fauconnier est en tout semblable à ce qu'il était au moment de sa mort, il y a dix ans ; ce sont les mêmes traits, le même costume ; si

bien que le pauvre Archibald, en l'apercevant, est tombé à la renverse, et ce matin encore il a l'esprit tout troublé de cette inconcevable résurrection.

Marguerite réfléchit un moment. Elle reprit bientôt d'une voix sourde :

— Ainsi donc, mon père, vous croyez que Geoffroi est un.... être surnaturel ?

— Comment ne pas se rendre à tant de preuves ? Vous-même, dame, n'avez-vous pas été avertie de sa venue par un songe prophétique ? Quant à moi, bien que j'ose à peine parler de cette circonstance, j'ai aperçu la nuit dernière, dans le ciel, des signes miraculeux....

— Parlez-moi nettement, bon père, interrompit Marguerite avec agitation ; pensez-vous que ce Geoffroi soit vraiment

l'âme de Bernard le Gaucher qui revient, selon les promesses de la légende, pour protéger ses descendants en péril ?

Le moine hésitait à répondre.

— Ma fille, dit-il enfin, qui pourrait se prononcer avec certitude sur un pareil sujet? et pourtant, à mon avis (Dieu me pardonne si je dis mal!), c'est bien le chef de l'illustre maison de Châtillon qui nous est apparu sous la figure du fauconnier Geoffroi.

Et l'un et l'autre se signèrent de nouveau.

— Bon père, reprit la jeune Anglaise, toute pensive, dans le pays où je suis née, de pareilles apparitions ne sont ni inconnues ni rares. La plupart des grandes familles d'Angleterre ou d'Écosse ont ainsi

quelque génie familier, tantôt bon, tantôt méchant, qui intervient dans leurs affaires. La maison d'York a son *Bhan-Geist*, la maison de Douglas son *esprit noir*, et la plupart des familles milésiennes, en Irlande, ont leur *banshie* ; il n'y aurait donc rien d'étonnant que la famille de Châtillon eût aussi son protecteur dans le monde invisible. Mais en Angleterre, ces êtres mystérieux jouissent d'un pouvoir bien supérieur à celui des hommes, et il n'en est pas ainsi de l'esprit de Châtillon, puisqu'il a pu se laisser enfermer par un de ses descendants.

— Dame, souvenez-vous à quelles conditions, d'après la légende, le saint patriarche de Jérusalem accorda la demande de Bernard le Gaucher. Le chef de la mai-

son de Châtillon ne peut employer que des moyens humains pour opérer le salut de sa famille. Une autre circonstance m'a frappé. La nuit dernière, quand on l'emmena prisonnier, Geoffroi dit à monseigneur que s'il laissait passer trois jours et trois nuits sans se repentir, la soumission viendrait ensuite trop tard pour être efficace; or, n'oubliez pas que, précisément, l'ombre de Bernard le Gaucher ne doit pas, à chacune de ses visites sur terre, rester plus de trois jours parmi les hommes.

— Vous auriez donc, reprit-elle, la confiance la plus aveugle dans les promesses et les conseils de cet être merveilleux?

— Oui, sur ma foi de chrétien! car il

est bon, sage, pieux, et il ne peut venir que du ciel.

Marguerite se promena dans la chambre d'un air égaré.

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle en élevant les mains au-dessus de sa tête, soyez-moi en aide et inspirez-moi.

Elle s'agenouilla devant une niche pratiquée dans l'épaisseur de la muraille et éclairée par une petite lampe. Cette niche contenait un de ces reliquaires d'or émaillé, en forme de bahut, appelés alors *coffri lemovicenses*, parce qu'ils se fabriquaient à Limoges. Celui-ci renfermait des reliques dans lesquelles la jeune châtelaine avait une grande dévotion, et elle demeura longtemps prosternée. Enfin elle se leva.

— Dieu le veut! reprit-elle avec résolution. Révérend père, vous connaissez la tour de l'Ermite, où le soi-disant fauconnier a été enfermé? vous allez m'y conduire sur-le-champ.

— Dame, prenez garde; monseigneur et messire Gauthier ont défendu, sous les peines les plus sévères, d'approcher de la prison.

— Cette défense ne peut être ni pour vous ni pour moi, mon père. Et cependant, si Gauthier savait... Mon Dieu! mon Dieu! que dira-t-il? Il s'irritera contre moi, il me haïra peut-être!

Elle versa quelques larmes; mais bientôt elle surmonta sa faiblesse et essuya ses yeux; puis, après avoir invité le moine

à l'attendre, elle entra sur la pointe du pied dans une pièce voisine.

Au bout d'un instant elle reparut. Son visage était plus blanc que la fourrure d'hermine qui ornait sa robe, et elle cachait, dans l'escarcelle brodée suspendue à sa ceinture, un objet de petit volume que le chapelain ne put reconnaître.

— Il dort, dit-elle d'une voix à peine distincte ; partons..... Il faut que tout soit fini avant son réveil, ou je ne répondrai pas de moi.

Ils parcoururent un labyrinthe compliqué de passages et de corridors pour se rendre à la tour de l'Ermite. Sauf quelques gens de service, qui les saluaient respectueusement, ils ne rencontraient ni gardes ni sentinelles. Le père Bénédict

voulut profiter de cette solitude pour demander quelques explications à dame Marguerite ; mais elle continuait d'avancer avec rapidité et elle ne répondait pas aux questions du vieux moine, comme si le projet qu'elle avait en tête l'eût elle-même frappée de terreur.

Ils arrivèrent ainsi devant une porte basse, d'aspect lugubre, que gardait un homme armé d'une lance. A la vue de la dame de Châtillon, la sentinelle lui fit le salut militaire, mais parut vouloir s'opposer à son passage. Marguerite lui dit quelques mots bas et lui montra un objet qu'elle tira de son escarcelle. L'homme d'armes s'inclina respectueusement et s'empressa d'ouvrir la prison.

C'était un cachot voûté, noir et hu-

mide, sans meubles d'aucune espèce. Une meurtrière en forme de croix, percée à la retombée de la voûte, laissait seule pénétrer un peu d'air et de lumière dans ce triste lieu. Quand les yeux de Marguerite et du père Bénédict se furent habitués à l'obscurité, les visiteurs aperçurent le fauconnier Geoffroi assis par terre dans l'attitude de la méditation.

Le prisonnier se leva et s'avança vers Marguerite.

— Dame, dit-il de sa voix pénétrante, soyez la bien-venue, car je vous attendais.

— Quoi ! répliqua la jeune femme toute frémissante, vous saviez déjà...

— Je sais que vous avez conçu un généreux et hardi projet..... C'est par vous que la maison de Châtillon a été conduite

bien près de sa ruine; vous voulez que par vous elle soit relevée, dussiez-vous mourir à la peine !

Cette ouverture sembla vaincre les irrésolutions de Marguerite Talbot.

— Eh bien, oui, dit-elle, je crois en vous, être inconcevable ; je crois en vous jusqu'à remettre absolument entre vos mains la destinée de ma maison et la mienne.

Le fauconnier sourit doucement ; mais il ne répondit pas.

— En ce qui me regarde, reprit Marguerite, je dois oublier que je suis née Anglaise, pour suivre la fortune de ma nouvelle famille. La mort de mon oncle bien-aimé (ici ses yeux se remplirent de larmes) a rompu les liens qui m'attachaient encore

au sol natal. Désormais aucun préjugé de nation ne me sépare plus de la France, et j'obéirai sans regret à ceux qui ont droit à l'obéissance des seigneurs de Châtillon. Je suis donc prête à invoquer la clémence du prince justement irrité qui assiége ce château, et j'emploierai tous mes efforts pour détourner sa colère de ceux que j'aime. Bien plus, comme mon père et mon cher Gauthier refusent, par orgueil et par obstination, de faire ce qu'il faut pour être sauvés, je prétends les sauver en dépit d'eux-mêmes.

— Pour Dieu! dame Marguerite, dit le père Bénédict alarmé, quel est donc votre projet?

— Ne m'avez-vous pas assuré, révérend père, que vous aviez confiance entière

dans celui qui est devant nous ? Je veux donc remettre entre ses mains notre honneur et notre existence, sûre que ce dépôt ne saurait être mieux placé... Fauconnier Geoffroi, ou quel que soit votre titre et votre nom, j'ai le pouvoir de vous rendre la liberté et de livrer au roi le château de Châtillon. Consentez-vous à vous charger du message dont vous parliez la nuit dernière ?

— Par grâce, madame, interrompit Bénédict, je vous prie de réfléchir...

Geoffroi attacha sur lui un regard sévère.

— Laissez-la parler, dit-il avec un peu de colère; elle est mieux inspirée par sa foi naïve que par votre prudence.

Alors la dame de Châtillon exposa ra-

pidement le plan qu'elle avait conçu. Le capitaine Davidson, vieux chevalier anglais, qui jouissait dans la garnison d'une grande autorité, était entièrement à sa dévotion; les hommes d'armes anglais, chargés comme étant les plus aguerris, de garder les avant-postes et les barrières, obéiraient aveuglément à Marguerite. Il lui serait donc facile de remettre la forteresse entre les mains des Français, pourvu que le baron et Gauthier ne vinssent pas se jeter à la traverse.

— J'imagine, bon fauconnier, poursuivit-elle, que vous avez le pouvoir de sortir du château et d'y rentrer sans être vu de personne?

— En effet, dame; que l'on me conduise à la chapelle et avant une heure

d'ici je serai en présence du roi Charles, au couvent de Sainte-Épine.

— Je ne vous demande pas, fauconnier, comment vous accomplirez ce prodige ; il suffit de dire que j'y crois et qu'il me confirme dans mon espoir... Quant aux conditions à faire pour la reddition de la place, ce sont celles que vous avez crues possibles... Mais vous vous souviendrez, vous, que vous avez promis de sauver la vie de mon père et de mon époux, ajouta-t-elle avec plus de véhémence ; oh ! vous les sauverez promettez–le moi ?

— Dame, répondit Geoffroi tristement, je ne veux pas vous tromper. Je m'efforcerai de préserver les seigneurs de Châtillon du sort affreux qu'ils ont mérité ; mais je dois l'avouer, mes projets sont

faibles et périssables comme toutes les combinaisons humaines; nul ne peut savoir ce que la Providence a décidé de ces chevaliers ingrats qui ne se sont pas encore purifiés par le repentir!

Marguerite soupira.

— Il faut me contenter de cette réponse, reprit-elle, puisque aussi bien, en laissant aux événements leur marche inévitable, aucun espoir ne nous reste de sauver l'honneur et la vie de ces personnes chères... Mais c'est assez; ce que nous devons faire, messire, nous devons le faire à l'instant. Vous allez partir, et je vous conjure de vous hâter... Mais comme le roi pourrait douter de votre parole, voici les *enseignes* de monseigneur que vous montrerez au besoin.

En même temps, elle lui remit l'objet qu'elle avait caché dans l'aumônière suspendue à sa ceinture: c'était un lourd anneau d'or, garni de deux chatons; l'un représentant les armoiries de Châtillon, était le sceau de la baronnie; l'autre, plus petit, servait de signature au noble chevalier qui, selon l'usage du temps, ne savait pas écrire. Ce double cachet constituait ce qu'on appelait alors les *enseignes* du sire de Châtillon, et son empreinte apposée sur les actes, leur donnait une complète authenticité.

— Le seigneur mon père, dit Marguerite d'une voix altérée, avait confié son anneau à Gauthier, et pendant le sommeil de mon mari, j'ai pris sur la table... ah! fauconnier, fauconnier, comme je serais

coupable si vous ne pouviez pas les sauver l'un et l'autre!

On s'entendit encore sur divers points de détails, et tout étant convenu, la jeune dame poussa elle-même la lourde porte de la prison avec une vigueur fébrile. La sentinelle était toujours à son poste, appuyée sur sa lance.

— Retirez-vous dans votre quartier, lui dit Marguerite, nous pouvons être attaqués de nouveau, et il faut que vous soyez frais et dispos pour faire votre devoir sur les murailles.

Le soudoyer n'hésita pas à obéir; il tombait de fatigue et de sommeil; d'ailleurs, comment résister à la dame du château qui venait de lui montrer les insignes si connus de la puissance seigneuriale?

Il se retira donc sans défiance et disparut à l'extrémité d'un corridor obscur.

Aussitôt on se mit en marche pour gagner la chapelle qui, du reste, n'était pas éloignée. La moindre circonstance, la rencontre d'un page du baron, une porte close, un cri inconsidéré, pouvait compromettre le succès de l'entreprise. Heureusement on ne rencontra personne dans le trajet et on atteignit sans encombre la chapelle. Marguerite allait entrer quand Geoffroi l'arrêta:

— C'est assez, dame, dit-il avec douceur; nul ne doit me suivre ici. Retournez donc pour accomplir votre noble et hardi projet. Le danger s'éloigne des autres, mais il grandit incessamment pour vous...

Courage pourtant ! et mettez votre confiance en Dieu !

Il lui adressa un sourire plein d'ineffable espérance, et entra dans l'église dont il referma la porte sur lui.

Marguerite et le chapelain écoutèrent, mais ils n'entendirent rien.

— Il est parti, dit la jeune femme, et nous, ne perdons pas de temps... Père Bénédict, le sire de Châtillon et son fils peuvent se réveiller d'un moment à l'autre ; il ne faut pas qu'ils descendent sur les remparts avant l'heure convenue ou tout serait perdu... Pour moi, je vais aller trouver le capitaine Davidson et ses gens ; peut-être aussi devrais-je mettre dans notre confidence l'écuyer Archibald, qui a le commandement des vasseaux de la ba-

ronnie ; Archibald est plein de dévoûment pour ses maîtres, et il me sera facile de lui faire entendre raison. Une fois libre de ces soins importants, je retournerai auprès de Gauthier, et ma tâche sera de le retenir. De votre côté, chargez-vous du baron. Installez-vous dans son antichambre, et dès qu'il s'éveillera, tenez-vous près de lui. Ne le quittez pour aucun motif jusqu'à ce que l'heure soit passée ; occupez-le comme vous pourrez, parlez-lui des hauts faits de sa famille, expliquez-lui les mystères de votre astrologie, dont il est si curieux ; enfin tâchez, par tous les moyens possibles, qu'il ne sorte pas de son appartement...

— Dame, s'écria le pauvre moine, qu'exigez-vous de moi ? Je n'aurai jamais

la force et le courage de remplir cette mission... Monseigneur est déjà fort irrité contre moi; je ne saurais supporter le poids de sa colère. Les pensées me manqueront, ma voix s'arrêtera dans ma gorge, mon trouble me trahira...

— Il le faut, mon père, dussiez-vous mourir à la peine! Le jour est venu où tous ceux qui ont contracté des obligations envers la famille de Châtillon, tous ceux qui l'aiment, tous ceux qui ne veulent pas voir s'éteindre son illustre nom doivent s'exposer pour elle... Depuis près de deux siècles le couvent auquel vous appartenez reçoit les bienfaits des sires de Châtillon; vous-même, depuis bientôt trente ans vous êtes leur commensal et leur ami; sachez acquitter la dette de vos

frères et la vôtre, sachez donner votre vie pour eux au moment du danger !

En même temps, l'enthousiaste châtelaine le quitta pour aller conférer avec les gens de guerre de son plan audacieux, et Bénédict resta seul, en proie à des hésitations et à des terreurs inexprimables.

V

Le Roi.

Nous allons maintenant introduire le lecteur dans le monastère de Sainte-Épine, où le roi s'était logé pendant le siége de Châtillon. Ce couvent, situé à un mille environ du château, dans une situation

riante, était un bel édifice gothique dont les agrandissements successifs attestaient l'opulence toujours croissante. L'église était un peu exiguë, et la bibliothèque assez pauvre; en revanche les cloîtres étaient magnifiques, les caves et les celliers pouvaient contenir les dîmes de toute la récolte du pays, à trois lieues à la ronde. D'ailleurs cette maison religieuse, protégée contre les pillards qui infestaient le pays par le voisinage d'une puissante forteresse, n'avait aucunement souffert dans la sanglante période qui allait se clore, et tout y respirait l'abondance, le bien-être et la paix.

Tandis que les événements que nous venons de raconter se passaient dans le château assiégé, l'hôte illustre du prieuré

de Sainte-Épine achevait son repas du matin dans sa chambre à coucher. Cette pièce toute lambrissée en chêne, était l'ancienne salle du chapitre. Soit que le prieur n'eût pas trouvé sa propre chambre digne d'être offerte au roi de France, soit que le bon religieux, qui sans doute avait ses habitudes, n'eût pas jugé à propos de se déranger, on avait transporté à la hâte dans cette salle un lit et quelques meubles pour le royal voyageur. Les meubles ne paraissaient pas somptueux, et le lit, quoique lit monacal, ne payait pas de mine ; mais sur ce point Charles VII ne se montrait pas difficile. « Jamais, comme dit Anquetil, cour ne fut plus ambulante que la sienne, » et jamais aussi roi ne fut plus nomade que lui. Depuis vingt-cinq

ans qu'il régnait, peut-être n'avait-il pas passé quinze jours consécutifs dans le même lieu. Habitué, dans ses continuelles expéditions militaires, à prendre les gîtes comme il les trouvait, il ne s'en inquiétait guère plus que ne fit un de ses successeurs, Henri IV, qui, comme lui, dut reconquérir son royaume à la pointe de l'épée.

Néanmoins, dans la matinée dont nous parlons, Charles-le-Victorieux paraissait triste et ennuyé. Il mangeait du bout des dents, sans s'inquiéter des invitations réitérées du père prieur qui, debout derrière son siége, croyait devoir lui faire les honneurs du repas. Quoique naturellement affable et poli, il écoutait à peine les seigneurs qui l'entouraient, et dont la con-

versation avait pour but de le distraire. Enfin il se trouvait évidemment dans un de ces moments où, soit malaise physique, soit contrariété morale, les princes ne sont pas bons à approcher.

Charles VII avait alors quarante-huit ans environ, et à cet âge, encore peu avancé, il offrait l'aspect d'un vieillard. Il était maigre et pâle; sa barbe grisonnait et son front était dégarni de cheveux; ses traits étirés, son visage sillonné de rides, trahissaient à la fois et l'abus des plaisirs et des souffrances intérieures. C'est qu'en effet, outre les fatigues et les dangers qu'il lui fallait braver chaque jour pour expulser les Anglais du royaume, les chagrins ne lui manquaient pas. Les intrigues et les exigences de ses favoris le désolaient

sans cesse; il y avait peu de temps qu'il avait perdu sa chère Agnès Sorel, « que tant il aimait, » et les faciles amours qui avait remplacé celui-là n'en effaçaient pas le souvenir. Enfin et surtout les complots de son fils Louis, qui s'était retiré dans ses apanages en Dauphiné, l'affligeaient mortellement, bien qu'il parlât rarement de ce fils rebelle. Toutes ces causes avaient contribué à lui donner une vieillesse précoce, et le succès constant de ses armes, depuis quelques années, n'était pas une compensation suffisante à ses peines secrètes.

Du reste, Charles essayait de dissimuler par le luxe extérieur les ravages que le chagrin et l'âge avaient faits dans sa personne. Autant Louis XI, son succes-

seur, était mesquin, sordide même dans ses vêtements, autant Charles se montrait magnifique. Malgré l'heure matinale, ses cheveux et sa barbe étaient déjà dans le plus grand ordre et soigneusement parfumés. Il portait une de ces grandes robes qu'il avait inventées, dit-on, contrairement à la mode suivie du temps de son père Charles VI, pour dissimuler ses jambes trop courtes. Cette robe était en splendide brocart d'or, à grandes fleurs de velours. Le collier de la Toison-d'Or, que le duc de Bourgogne, Jean-le-Bon, venait d'instituer, brillait sur sa poitrine. Dans ce riche costume, il avait un air majestueux qui commandait le respect.

Les seigneurs et les chevaliers qui assistaient ce jour-là au déjeûner du

roi, ne pouvaient s'expliquer son humeur sombre, et se communiquaient à voix basse leurs suppositions à ce sujet.

— Aurait-on reçu depuis peu quelque nouvelle du Dauphiné ? demanda un vieux courtisan à un officier du service intime.

— Non pas que je sache, messire ; aucun message n'est arrivé depuis celui du comte de Dunois qui est venu apporter la nouvelle de la défaite de Talbot.

— Alors il faut qu'une dame rebelle...

L'officier mit un doigt sur sa bouche, comme pour rappeler le danger d'un pareil sujet de conversation. On se tut, mais des regards et des sourires furent échangés ; on s'était compris.

Cependant le repas finit, et selon l'usage du temps, deux pages parurent avec

un aiguière d'or et un linge pour que le roi pût se laver les mains. Cette cérémonie terminée, Charles se leva et congédia les assistants. Il retint seulement près de lui un seigneur à mine hautaine, couvert d'une armure complète, qu'il avait entretenu plus particulièrement que les autres pendant le repas. Ce seigneur était Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, grand maître de France. Avant de s'attacher à la cause royale, Chabannes avait été capitaine d'une bande de ces pillards féroces qu'on appelait alors des *Écorcheurs*, et il lui était resté de son ancien métier un air dur et farouche qui ne prévenait pas en sa faveur.

— Eh bien, comte, demanda le roi languissamment dès qu'ils furent seuls, où

en est ce maudit siége que Dieu confonde? Votre attaque de la nuit dernière n'a pas réussi, ce me semble; combien de temps resterons-nous encore devant cette malheureuse bicoque dont je ferais volontiers part à Satan?

— Amen de tout mon cœur, sire, répondit Chabannes; mais il n'y a pas moyen de surprendre ce damné baron. Il sait qu'il y va de sa tête, et il ne dort que d'un œil... Mais nous l'aurons, sire, je vous garantis que nous l'aurons!

— Amen à mon tour, mais quand?

— Aucun moyen de donner l'assaut avant qu'on ait ouvert une bonne brèche au murailles. Or, les *engigneurs* (1) qui sont en train de creuser la mine, ne croient

(1) Ingénieurs

pas, en raison de la dureté du roc, pouvoir pratiquer une brèche convenable avant quinze jours d'ici.

— Quinze jours? dit le roi avec une vive expression de dépit, par saint Denis! nous perdrons la raison et la patience. Nous n'aimons pas à séjourner longtemps au même lieu : et puis, cette résidence dans un couvent de moines rigoristes ne nous agrée pas. On ne saurait recevoir la visite d'une gentille dame ou d'une joyeux ménestrel, sans que la sainte congrégation ne crie à la profanation et au scandale. D'un autre côté, vous savez combien notre présence serait nécessaire en Guyenne; Dunois m'écrit que notre arrivée pourrait seule couper court aux velléités de résistance de certains seigneurs

turbulents... Quinze jours! par sainte Geneviève! nous n'aurons jamais le courage d'attendre jusque-là.

— Dans ce cas, sire, pourquoi n'allez-vous pas où vous appellent les intérêts de votre couronne et ne me laissez-vous pas ici avec une centaine de lances et les deux bombardes? Je vous rendrais bon compte du fort et de ce qui est dedans!

— Oui, oui, dit le roi en hochant la tête, je sais, Chabannes, que vous haïssez le baron et qu'on peut s'en rapporter à vous pour la satisfaction de votre haine... Mais, moi aussi, j'ai juré de me venger de ces traîtres, et je veux en avoir raison, dussé-je mourir d'ennui devant cette masure!

Les traits pâles du roi s'étaient légère-

ment colorés au souvenir de ses griefs contre le sire de Châtillon. Dammartin se rapprocha et dit d'un ton confidentiel en souriant :

— Je croyais, sire, qu'en dépit du rigorisme des bons pères, Votre Majesté avait trouvé quelques distractions dans ce pays... Vous auriez bien mauvaise opinion de ma vigilance, si vous pensiez que j'ignore vos visites nocturnes là-bas dans une maison du bourg de Châtillon. On m'a parlé d'une litière fermée qui était arrivée récemment de Poitiers, sous l'escorte de deux archers de la garde écossaise, et qui s'était arrêtée devant ce logis. Depuis ce temps, on a vu plusieurs fois le soir Votre Majesté se glisser, seule et sans suite, vers la maison dont l'entrée est close à

tous les gens de l'armée; et la nuit dernière encore...

Cette fois Charles devint cramoisi. Bien que par faiblesse de caractère et par nécessité il tolérât habituellement la familiarité de ses favoris, un éclair d'indignation brilla dans ses yeux.

— Silence! comte, s'écria-t-il; par la croix de saint Lô! il n'appartient à personne d'épier ainsi nos actions!

Chabannes rougit à son tour.

— Sire, dit-il avec une humilité un peu hautaine, Votre Majesté ne m'a pas compris sans doute... Loin de moi la pensée de contrôler vilainement les paroles ou les actes de mon souverain. Si j'ai été assez hardi pour remarquer ses visites secrètes à la maison du bourg, c'est que

dans ma vive sollicitude pour sa sûreté, je redoutais des entreprises coupables...

— Eh! que pouvons-nous craindre? morbleu! nous ne sommes pas une jeune fille, et il nous est bien permis de nous promener le soir, dans notre camp, sans traîner toujours derrière nous des archers et des gens d'armes?

— Sire, votre vie est aussi précieuse à la France qu'à vos serviteurs particuliers; et si votre courage vous fait braver le danger, notre devoir à nous est de protéger Votre Majesté en dépit d'elle-même. Il pourrait, en effet, se trouver sur votre chemin des gens que votre mort arrangerait assez pour les décider à plonger la France dans le deuil.

Le roi le regarda fixement.

— Parlez clairement, comte de Dammartin, dit-il avec fermeté; que craignez-vous et qui craignez-vous?

— Au risque de vous déplaire, je dois répondre sans hésiter à de pareilles questions... Eh bien, sire, il se trouve dans cette armée certains aventuriers que je crois capable de tout. Aucun crime ne les arrêterait si le crime devait leur rapporter le moindre profit, et Votre Majesté sait, comme moi, que l'argent peut aisément venir du Dauphiné au lieu où nous sommes...

— Taisez-vous! s'écria le roi avec énergie; comte, c'est trop d'insolence!... sortez.

Et il se mit à se promener avec un trouble inexprimable.

Chabannes, au contraire, restait immo-

bile, les bras croisés sur sa poitrine d'un air d'obstination.

Pour comprendre cette scène, il faut se souvenir que Chabannes était l'ennemi personnel du dauphin, depuis le jour où Louis avait voulu le faire entrer dans un complot contre son père. Chabannes avait tout révélé au roi, d'où était résulté une rupture complète entre le père et le fils. A partir de cette époque, le dauphin, retiré dans son apanage, menaçait le comte de ses vengeances, et l'on sait combien plus tard Chabannes eut de peine à se soustraire à la terrible animosité de Louis XI.

Le roi, après quelques tours dans la chambre, parut dompter les sentiments tumultueux qui remplissaient son âme.

— Chabannes, dit-il d'un ton triste, tu

es sans pitié pour un malheureux père...
Mais je te pardonne, car ton affection pour moi et ta mauvaise opinion d'une autre personne te font croire des choses monstrueuses et impossibles. Toutefois n'y reviens pas ou je te jure...

— Sire!

— Tais-toi... brisons là, je le veux... Et surtout ne t'avise pas d'épier mes actions... En vérité, continua le pauvre roi d'un air d'accablement, nos serviteurs ont tant d'amitié pour nous qu'ils veulent nous tenir en tutelle.

Il y eut un moment de silence pénible.

— Me voilà encore plus morose que tout à l'heure, dit Charles avec une sorte de désespoir; eh! morbleu, continua-t-il en se redressant brusquement, j'userai de

la seule distraction qui me soit laissée... Je veux voir si ces gens de Châtillon sont aussi valeureux que vous le dites, comte; nous allons, pour passer le temps, aller escarmoucher aux barrières... Dites à mon service de venir m'armer sur-le-champ.

— Quoi ! sire, vous voulez vous-même!... Oh ! ce sera une grande joie pour votre noblesse de vous voir à cheval et revêtu de votre armure !

Il appela l'officier des pages et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu. A la nouvelle que le roi allait en personne assaillir le fort, tout fut en émoi dans le prieuré et bientôt dans le camp. Charles VII, en effet, malgré le surnom de *Victorieux* qu'on lui donne, prenait rarement part aux innombrables combats dont son règne est

rempli. Il était naturellement très brave et quand une fois il avait mis l'épée à la main, il ne le cédait à aucun de ses capitaines en vaillance et en énergie ; mais habituellement son indolence le tenait éloigné des batailles que ses lieutenants gagnaient pour lui, et c'était seulement par boutades qu'il combattait en personne.

Sa résolution était donc presque un événement pour l'armée. Ses pages arrivèrent avec empressement, portant chacun une pièce de la brillante armure du roi ; mais au moment où l'on allait l'en revêtir, le capitaine de la garde écossaise entra dans la salle.

— Sire, dit-il, un envoyé de ces gens de Châtillon demande à être admis en présence de Votre Majesté.

— Ah! ah! viendraient-ils enfin à merci? s'écria Charles avec une satisfaction évidente.

Et il repoussa les gentilshommes qui voulaient l'armer.

— Un envoyé de Châtillon! s'écria Chabannes pâle de rage; qui l'a laissé passer? Je saurai bien qui a transgressé mes ordres exprès!

— Comte, dit le roi sévèrement, vous oubliez, je crois, devant qui vous êtes?

— Eh! sire, Votre Majesté n'avait-elle pas annoncé qu'elle ferait pendre tout messager venant de Châtillon? demanda Chabannes avec un peu de confusion.

— Oui, à moins que ce messager n'apportât la soumission complète du château

rebelle. C'est peut-être cette soumission qu'on apporte ; qui sait ?

Chabannes se mordit les lèvres. Le roi se retourna vers le capitaine écossais :

— Qu'il entre, dit-il.

L'officier disparut. Chabannes, qui connaissait la faiblesse de caractère de son maître, se rapprocha de lui.

— Sire, dit-il, pour Dieu ! souvenez-vous combien ces maudits Châtillon vous ont cruellement offensé, et prenez garde de vous laisser émouvoir par leurs prières. Tout acte de clémence serait une faute et vous devez à la majesté du trône de venger sans pitié vos injures...

— Et les vôtres en même temps, n'est-il pas vrai, comte ? dit le roi avec un peu de

dédain; mais restez près de moi et vous verrez si je fléchis.

En ce moment le fauconnier Geoffroi fut introduit par le capitaine de la garde écossaise. Son sac de velours avait disparu; sa robe noire de pèlerin faisait ressortir la blancheur de sa barbe et de ses cheveux. Il avait la tête nue et ses traits vénérables exprimaient une douce sérénité. Il se dirigea lentement vers le roi et s'agenouilla, les yeux baissés, attendant en silence qu'on lui adressât la parole.

L'influence inexplicable exercée par cet homme extraordinaire sur tous ceux qui l'approchaient ne manqua pas d'agir sur les assistants. Le comte de Dammartin, qui se tenait derrière le roi, parut perdre un peu de sa raideur hautaine. Charles

lui-même éprouva un sentiment de contrainte qui lui était inconnu. Au lieu de recevoir le messager du baron avec des paroles insultantes, il se mit à l'examiner avec curiosité.

— Vassal, dit-il enfin sans l'engager à se relever, qui es-tu ? et que nous veux-tu?

— Mon très redouté sire et souverain seigneur, répondit Geoffroi, je viens au nom de ceux de Châtillon vous supplier humblement de les recevoir en vos bonnes grâces.

— Fort bien ; mais comment pouvons-nous savoir si nous devons avoir créance en toi?

Geoffroi tira de son sein l'anneau que lui avait remis Marguerite Talbot.

Chabannes le prit pour le présenter au roi.

— Nous ne pouvons connaître toutes les armoiries de notre royaume, dit Charles avec impatience ; qu'est-ce ceci?... Appelez un héraut.

— C'est inutile ; dit le comte qui avait rapidement examiné le cachet ; je reconnais les enseignes du sire de Châtillon.

— En ce cas, parle, vassal, dit le roi : dois-je entendre que ton maître, après avoir si traîtreusement résisté à nos armes, s'est enfin décidé à rendre le château pour que nous en fassions à notre fantaisie?

— Sire, aujourd'hui même, à l'heure

de none (1), le château et tout ce qu'il contient viendra en votre obéissance, si vous le voulez.

— Notre-Dame! si je le veux! s'écria Charles en laissant éclater sa joie; mais voyons... tu parais avoir quelques conditions à me proposer, l'ami. Explique-toi donc, puisqu'il faut que tu accomplisses ta mission.

— Cher sire et noble roi, dit Geoffroi en s'inclinant plus bas encore, il n'appartient pas à des sujets de dicter des conditions à leur souverain, à des coupables de discuter avec leur juge. Mais je suis chargé de vous représenter en toute soumission que les vassaux de la baronnie et les gens d'armes anglais qui défendent

(1 Heure de midi

les murs de Châtillon ne peuvent vous avoir offensé, puisqu'ils n'ont fait qu'obéir à leur seigneur. En conséquence ils vous supplient à mains jointes de les laisser aller la vie sauve, avec leurs armes, aussitôt que le fort vous aura été rendu.

— Je crois que nous pouvons accorder cela, répondit le roi en se tournant vers Chabannes; qu'en dites-vous, comte? La garnison ne peut être responsable des fautes de ses chefs et nous lui accorderons merci.

Chabannes haussa les épaules avec insouciance.

— C'est convenu, dit le roi; les vassaux de la baronnie pourront tranquillement retourner dans leurs maisons, et les gens d'armes anglais seront libres de

s'embarquer pour l'Angleterre... Est-ce tout?

— Non, sire; Votre Majesté est clémente et magnanime; aussi oserai-je maintenant implorer sa compassion pour les vrais coupables, je veux dire le baron de Châtillon et son noble fils.

— Ne me parlez pas de ces traîtres, dit le roi avec emportement; les sires de Châtillon sont des félons qui, après m'avoir juré foi et hommage, ce sont honteusement tournés Anglais. Ils ont couru sus à mes hommes, pillé mes biens, versé le sang des Français; ils ont souillé leur blason et manqué à leur honneur... Ils seront punis d'une mort infâme. Ce n'est pas nous, c'est la religion, c'est la justice, c'est la France qui les condamne!

— A la bonne heure! murmura Chabannes, qui avait craint que son maître ne mollît dans ce moment décisif.

Cependant le messager ne paraissait nullement déconcerté par ce transport de la colère royale; il sembla même qu'il relevât imperceptiblement la tête.

— Sire, reprit-il avec une grande modestie, je vous supplie de me pardonner, si j'ose élever des plaintes contre un aussi puissant prince que Votre Majesté; cependant je dois à la vérité de vous rappeler que vos serviteurs et vos conseillers ont peut-être aussi quelques torts envers mon seigneur de Châtillon... Mondit seigneur n'a-t-il pas combattu loyalement pendant près de vingt ans pour votre cause, au péril de son héritage et de sa vie? N'a-t-il

pas versé son sang en mille rencontres? N'a-t-il pas été criblé de blessures au service de Votre Majesté? Et quand après avoir blanchi dans les batailles, après avoir employé ses vassaux et son épargne à soutenir la guerre contre l'Anglais, il est venu réclamer ce qui lui était légitimement dû, n'a-t-il pas été repoussé avec dures paroles et outrages, par quoi il a pu tomber dans le désespoir et se laisser aller à la rébellion?

Le roi demeura interdit.

— Tu es hardi, vassal! dit-il avec embarras; mais il pourrait bien y avoir quelque fondement, je l'avoue, à tes plaintes audacieuses. J'ai souvenir qu'en effet certains de mes serviteurs n'en agirent pas fort généreusement envers ton

maître, et on retrouverait peut-être sans peine ceux qui firent repousser ses justes demandes !

En même temps, il jeta un regard oblique sur Chabannes, dont le sourcil se fronça.

— Sire, dit le comte impétueusement, Votre Majesté sait mieux que personne dans quelle pénurie s'est longtemps trouvé et se trouve encore le trésor royal. Votre argentier ne peut souvent satisfaire aux réclamations des capitaines qui guerroient contre l'Anglais ; il faut que la noblesse et la chevalerie sachent se résigner au malheur des temps. Où en serions-nous, bon Dieu! si tous les gens d'armes à qui est dû un arrière de solde, tous les seigneurs qui se sont ruinés pour dé-

fendre la cause de leur souverain, se croyaient en droit de passer à l'ennemi ?

— C'est vrai, reprit le faible Charles en se tournant vers Geoffroi ; par notre saint patron ! nous ne renions pas nos dettes, et nous nous en souviendrons certainement dans des temps plus tranquilles... Mais il suffit, l'ami ; tu n'obtiendras rien pour tes déloyaux seigneurs..... Ils ont mal agi, ils en porteront la peine.

— Eh bien ! sire, reprit Geoffroi avec un accent et un geste dont rien ne saurait rendre l'irrésistible pouvoir, puisqu'ils sont condamnés, puisque votre inexorable justice veut qu'ils meurent, du moins ne les déshonorez pas..... Sire, nos griefs contre vos conseillers ne nous excusent pas, mais ils expliquent notre faute et la

rendent plus digne d'indulgence. D'ailleurs, l'amour d'une femme a été la cause de ce funeste entraînement, et Votre Majesté sait mieux que personne, peut-être, que la femme est cause de tout bien et de tout mal en ce monde ! Enfin, songez que cet écusson que vous allez briser, ce nom que vous allez flétrir, ce sont les armes et le nom de vaillants et loyaux chevaliers qui, pendant deux siècles ont versé leur sang pour vos augustes ancêtres ! Ce sont les armes et le nom de Bernard le Gaucher, l'ami de votre aïeul saint Louis, les armes et le nom d'Archibald III de Châtillon, le compagnon d'armes de Duguesclin ! Oh ! je vous en conjure, pour la faute d'un seul, ne notez pas d'infamie cette longue suite de serviteurs fidèles, n'effacez pas

cette longue liste de bons et signalés services..... O mon maître et mon roi, soyez miséricordieux, comme vous voudrez que Dieu le soit pour vous quand vous comparaîtrez devant lui!

Il s'était redressé insensiblement, et quoique toujours agenouillé, il regardait en face le roi et le conseiller. Ce regard, voilé jusqu'ici, avait ce rayonnement miraculeux dont si peu de personnes pouvaient soutenir l'éclat. Charles se détourna un peu, et dit à Chabannes d'une voix émue :

— Il a raison, sur ma foi! et ce vassal a bien parlé pour sa cause... Ces Châtillon étaient de braves gens, et nous aurons égard à leurs anciens services.

Puis s'adressant à Geoffroi :

— Je t'accorde ta demande. L'écu de tes maîtres ne sera pas déshonoré, leurs noms ne seront pas effacés du livre de la noblesse, ils mourront avec leur ceinture et leurs éperons... Mais il est bien entendu que les gens de Châtillon, en quittant le fort, nous les livreront pieds et poings liés pour en faire à notre volonté?

— Sire, répliqua Geoffroi, je supplie Votre Majesté de considérer que les vassaux et soudoyers de Châtillon n'oseraient lever la main sur leurs seigneurs, dont ils ont mangé le pain; ce serait donner un mauvais exemple d'exiger d'eux pareille chose contre leur droit et leur conscience. C'est à Votre Majesté d'exercer sa justice comme elle le pourra contre ceux qui

l'ont offensée. Quant aux sire de Châtillon, vous ne devez pas être surpris qu'après avoir baissé les armes et renoncé à leur rebellion, ils s'efforcent autant qu'il sera en eux de se soustraire à votre vengeance... La fourmi elle-même, si faible et humble qu'elle soit, cherche à éviter la mort !

Le roi avait été touché, plus qu'il ne voulait le paraître, des doléances du fauconnier.

— Je comprends, dit-il avec un sourire ; tes bons compagnons de seigneurs comptent bien s'échapper à la faveur du désordre qui accompagnera la prise de possession. Mais nous y veillerons, et voici le comte de Dammartin qui se chargera volontiers de cette besogne ; il n'y

aura ni déguisements ni issues secrètes qui puissent le tromper.

Chabannes ne répondit que par un sourire sinistre. Alors Geoffroi se releva, et on convint des mesures à prendre pour que Châtillon tombât aux mains des Français à l'heure indignée. Sous prétexte qu'une partie de la garnison ne serait pas prévenue de la reddition de la place, les troupes assiégeantes devaient envahir rapidement les fortifications dès que la poterne leur aurait été ouverte. Elles devaient surtout se tenir prêtes, quand on verrait un drapeau blanc flotter au sommet d'une tour.

— Je conclus de toutes ces précautions, dit le roi, qui ne pouvait dissimuler sa joie, que vous ne vous entendez pas bien là-

haut ; c'est bon, nous serons sur nos gardes... Songez seulement à tenir vos promesses, comme nous tiendrons les nôtres. Et maintenant, vassal, je te dois cette justice que tu as bien servi ton maître... Qui es-tu ?

— Rien, presque rien, sire. Un faible instrument dont Dieu veut peut-être se servir pour accomplir une œuvre de salut .. Mais il faut que je retourne au château... Que le ciel accorde à Votre Majesté de longs jours et de grandes prospérités !

En même temps, il s'inclina profondément, et sortit d'un pas rapide. Après le départ de Geoffroi, le roi rêva un moment.

— C'est un homme incompréhensible, dit-il enfin ; il y a dans sa voix, dans son

geste, dans son regard, quelque chose d'inexplicable. En vérité, nous qui ne passons pas pour timide, nous éprouvions en sa présence un embarras, un malaise...

— Aussi Votre Majesté n'a-t-elle rien refusé de ce que demandait ce beau parleur d'écuyer, dit Chabannes d'un ton bourru.

— Bah! n'avons-nous pas le principal, le château d'abord, puis la vie de ces félons chevaliers? Que pouvions-nous exiger de plus?... Enfin, poursuivit Charles, en se frottant les mains, nous allons quitter ce maudit pays où nous éprouvons tant d'ennui! Oui, par le ciel! nous partirons dès demain, car ce soir il nous faudra dire adieu à certaine personne... Eh bien! en attendant, nous prendrons plaisir à faire

notre entrée dans ce fort de Châtillon, à cheval et la lance au poing... Vous entendez, messires?

Tout le monde s'inclina; le comte, voyant la bonne humeur du roi, s'approcha d'un air patelin :

— Votre Majesté, demanda-t-il, n'a pas dit encore à qui elle donnait ce beau fief de Châtillon?

— Nous n'avons rien décidé sur ce point, répliqua Charles distraitement.

— En ce cas, sire, poursuivit Chabannes, vous voudrez bien, je l'espère, avoir égard aux grandes pertes que j'ai faites ces derniers temps, et vous daignerez m'accorder cette baronnie en compensation des maux que j'ai soufferts.

Malgré le respect de la forme, le courti-

san avait un ton d'assurance qui semblait ne pas admettre la possibilité d'un refus. Mais l'indolent Charles, par un caprice, n'était pas disposé à céder cette fois.

— Comte, dit-il sèchement, vous n'avez pas enlevé le château de force puisqu'il est venu à composition, et vous n'avez aucun droit sur lui. D'ailleurs nous vous avons rendu assez riche, ce nous semble, en terres et en châteaux. Ce n'est pas vous qui avez trouvé la bourse de notre argentier à sec pour payer vos soudoyers et vos garnisons, ce n'est pas vous qui avez été forcé de vous faire Anglais pour vivre... Laissons cela; nous aviserons plus tard... D'ailleurs, continua le roi dont la gaîté reprenait le dessus, il ne faut pas donner ce qu'on ne tient pas encore; ces sires de

Châtillon doivent avoir machiné quelque ruse pour s'évader, et l'homme qui était là tout à l'heure me paraît très capable de les y aider, si tu n'y mets ordre, mon pauvre Chabannes!

— Oh! pour cela, je l'en défie, dit le comte en s'abandonnant à une colère dont la cause n'était pas impénétrable; par la mort Dieu! je prendrai mes mesures de si près que pas une créature humaine ne sortira du manoir sans que j'aie signé son passe-port.

— A votre aise, comte, dit le roi, mais il n'y a pas loin d'ici à l'heure de none et ayez soin que tout soit prêt au moment où le signal se montrera sur la tour.

Dammartin salua et sortit la rage dans le cœur.

— Il m'a refusé, murmura-t-il en serrant les poings ; auquel de ses favoris réserve-t-il ce riche présent? Ce sera donc pour rien que j'aurai si longtemps bataillé contre cet insolent baron ? Un autre profitera de ses dépouilles !

Il était sorti du prieuré et marchait à grands pas vers le camp.

— Allons ! dit-il, je ne me donne pas pour battu... Le roi ne sait pas résister quand on demande avec instance... L'important maintenant est de ne pas laisser fuir ces damnés sires de Châtillon, et dussé-je démolir le château sur leurs têtes, puisqu'aussi bien il n'est pas à moi... Nous verrons ! nous verrons ! J'aurais dû faire suivre ce pèlerin ; il n'est pas sorti par la

poterne, car nos gens l'eussent certainement arrêté et ils l'eussent conduit devant moi, suivant mes ordres. Sans doute le château a quelque passage souterrain ou *croûte* par lequel on peut entrer et sortir secrètement comme autrefois dans les châteaux du sire de Passac.

Il s'approcha d'une des sentinelles qui formaient un vaste cordon autour de la place assiégée et lui demanda si elle n'avait pas vu passer un personnage qu'il dépeignit minutieusement. La sentinelle l'avait vu en effet, mais au lieu de se diriger vers le château, il était descendu vers le bourg de Châtillon.

— Il suffit, murmura Chabannes en continuant sa route; nous établirons une

rigoureuse surveillance de ce côté et ils seront bien fins s'ils m'échappent... Ce serait un déshonneur pour moi !

VI

La catastrophe.

Cependant Marguerite profitait de l'absence du baron et de Gauthier pour préparer la prochaine reddition de la place. Elle allait de poste en poste, prenant à part les hommes d'armes qu'elle connais-

sait et dont elle avait éprouvé le dévoûment. Une pareille conduite n'avait alors rien de choquant; à cette époque de guerres sanglantes et continuelles, les dames châtelaines n'étaient pas tenues à la réserve qui est aujourd'hui l'apanage de leur sexe. Dans leurs manoirs elles se mêlaient hardiment aux vassaux et aux soldats dont elles excitaient le courage avant le combat, dont elles pansaient elles-mêmes les blessures après l'action. Nous savons déjà que la courageuse Marguerite Talbot ne négligeait aucun de ces devoirs; aussi était-elle adorée de tous les défenseurs de Châtillon; et bien peu parmi eux, surtout parmi ses compatriotes anglais, eussent pu résister à un mot, à un sourire de sa bouche charmante.

Après s'être ainsi assurée de plusieurs bas officiers dont elle connaissait l'influence sur leurs camarades, Marguerite monta sur le rempart. Là elle trouva les deux chefs principaux de la garnison, ceux qu'elle devait absolument se concilier, sous peine de voir avorter tous ses projets. L'un était le capitaine Davidson, dur et farouche soudard, à l'intelligence passablement obtuse. Comme nous l'avons dit, il était chargé avec ses Anglais de la garde de la barbacane et des autres ouvrages extérieurs. Armé de toutes pièces, il écoutait, appuyé sur sa pesante et longue épée, les instructions de Marguerite; pas un muscle de son visage bronzé, sillonné de cicatrices, ne trahissait sa résolution future. L'autre chef, vieillard à figure douce

et paisible, commandait les vassaux de la baronnie auxquels on avait confié la défense des murailles; il n'avait pour armes défensives qu'un casque de fer et un jaque de mailles; il tenait un arc à la main afin d'être prêt à répondre aux attaques de l'ennemi. C'était Archibald, le premier écuyer du baron, celui-là même qui avait été frappé d'une si grande terreur, la veille, à la vue de son ancien compagnon le fauconnier. La proposition de la dame châtelaine paraissait l'embarrasser mortellement. Son visage, pâle encore de l'émotion de la nuit précédente, exprimait une vive anxiété.

Quand Marguerite eut cessé de parler, les deux hommes d'armes se turent un moment.

— Cornebœuf! dit enfin l'Anglais d'une voix rauque, je ne comprends rien à tout ceci... Mais il est clair que nous ne pouvons tenir longtemps à cause du manque de vivres, et si l'on nous accorde bonne composition, nos braves yeomen retourneront volontiers dans la joyeuse Angleterre. D'ailleurs, dame, je ne connais que vous dans ce manoir; je suis né sur les terres de votre honoré père et j'étais son homme lige. Aussi quoique vous ordonniez, j'obéirai aveuglément... et au diable le reste.

— C'est à merveille, capitaine Davidson, répliqua Marguerite avec un léger sourire; je n'attendais pas moins de vous. Soyez donc prêt, dès que le signal paraîtra sur la tour, à ouvrir la barbacane aux Fran-

çais... Et vous, Archibald, continua-t-elle en se tournant vers l'écuyer, puis-je aussi compter sur votre obéissance ?

Le pauvre Archibald passa douloureusement la main sur son front.

— Dame, dit-il enfin, je vous aime et vous respecte autant que faire se peut. Mais en vérité, depuis bientôt soixante ans que j'habite ce château, je n'y vis jamais rien de pareil à ce que j'y vois depuis quelques heures... Des gens qui ont péri sous mes yeux il y a plus de dix ans, me sont apparus cette nuit avec un corps palpable, aussi robustes et aussi dispos que si l'âge et la mort ne les eussent jamais touchés. Je ne sais ce qu'annoncent de semblables signes ; mais voici qu'au milieu des grands périls qui menacent mes sei-

gneurs légitimes, on m'ordonne de livrer le fort aux plus terribles ennemis du nom de Châtillon ; et qui m'apporte cet ordre ? une dame noble, et sage, et bonne, je le sais, mais toute jeune encore et d'une origine étrangère...

— Insolent ! prétendriez-vous...

— Je ne prétends rien, dame, dit le vieil écuyer qui s'enhardissait à mesure qu'il parlait ; mais quand il s'agit de l'honneur et de la vie de mes maîtres, il m'est bien permis de consulter ma conscience, surtout au moment où les morts sortent de leur tombe pour nous donner des avertissements. Monseigneur le baron m'a confié le poste où je suis ; monseigneur doit m'en relever. Il est là, dans sa chambre du donjon ; qu'il dise un mot, qu'il fasse un

signe, et je me soumettrai humblement à ses volontés... Mais lui, lui seul a le droit de me donner un pareil ordre, sinon je me croirais traître et parjure de l'exécuter.

Cette obstination inattendue consternait autant qu'elle irritait la fière Marguerite. Cependant elle reprit avec douceur :

— Je loue vos scrupules, bon Archibald; mais ne vous ai-je pas dit qu'il s'agissait justement de préserver vos maîtres de l'effroyable danger qui les menace ? croyez-vous que moi, la fille de l'un et l'épouse de l'autre, je puisse méditer une trahison ?... Écoutez, Archibald, poursuivit-elle en baiseant la voix, vous avez été frappé de la préseuce inattendue, presque miraculeuse du fauconnier Geoffroi ; et ce

n'est pas sansraison, car ce personnage ne paraît pas soumis aux lois ordinaires de ce monde. Mais sa venue n'annonce rien de funeste à la famille de Châtillon ; tout fait supposer au contraire qu'il a reçu de Dieu mission de la sauver. Or c'est lui qui nous ordonne de rendre le château, et si, comme j'ai lieu de le penser, le prétendu Geoffroi n'est autre chose que l'âme du pieux Bernard le Gaucher, le fondateur de la famille...

— Serait-il vrai ? balbutia l'écuyer.

Mais comme Marguerite allait donner des explications, une de ses suivantes, grande et svelte Anglaise, aux cheveux d'un blond ardent, accourut sur le rempart.

— Dame, dit-elle d'une voix haletante,

messire Gauthier est debout et il se fait armer pour aller visiter les postes.

— Il suffit, Betty, répliqua Marguerite fort troublée par l'imminence de ce nouveau péril; remontez à ma chambre et dites à mon cher Gauthier...

Mais la pétulante camériste ne pouvait plus entendre sa maîtresse; craignant d'être aperçue à travers les créneaux par quelque archer peu galant qui eût trouvé plaisant de la saluer d'une flèche, elle s'était hâtée de s'enfuir avec toute l'agilité de ses longues jambes. Marguerite elle-même comprenait la nécessité d'aller sans retard rejoindre son mari dont la présence eût dérangé tous ses plans.

— Archibald, reprit-elle avec une sorte de désespoir, il faut que vous mettiez en

moi une confiance absolue, car le temps me manque pour essayer de vous convaincre. Sachez-le seulement, votre résistance à mes désirs peut causer les plus grands malheurs, l'extermination de la famille de Châtillon peut-être... Si ce désastre arrivait par votre faute, vous auriez à en répondre dans cette vie et dans l'autre. Adieu.

En même temps elle s'éloigna d'un pas rapide, laissant le pauvre écuyer dans un état de trouble et d'anxiété dont il serait impossible de donner une idée.

La dame de Châtillon s'empressa de regagner la partie du château qu'elle habitait. Comme elle parcourait une vieille et sombre galerie ornée de trophées d'armes, une de ces panoplies parut se dé-

tacher de la muraille et vint se placer sur son passage. Elle eut peine à retenir un cri de frayeur ; mais elle se remit aussitôt en reconnaissant le fauconnier Geoffroi qui avait remplacé sa robe de pèlerin par une armure complète et un casque à visière.

— Dame, lui dit-il, ma mission est remplie ; j'ai vu le roi Charles, et il accepte vos conditions.

— Grâces vous soient rendues, protecteur généreux d'une maison chancelante! dit Marguerite avec égarement ; mais je n'ose espérer de pouvoir mener à bien mon audacieux projet ; plus le moment approche, plus les difficultés et les périls se multiplient autour de moi... Venez à

mon secours, car les forces m'abandonnent.

Geoffroi ne répondit que par un sourire d'encouragement ; mais comme un bruit de pas s'élevait à l'extrémité de la galerie, il fit signe à Marguerite pour lui recommander le silence ; puis il alla se ranger de nouveau parmi les panoplies avec lesquelles il se confondait dans l'ombre.

C'était encore la grande Betty qui accourait au-devant de sa maîtresse.

— Dame, dit-elle, messire Gauthier n'a pu vous attendre. Il vient de se rendre auprès de monseigneur le baron, et vous le trouverez sans doute dans la chambre d'honneur.

— J'y cours, dit Marguerite éperdue. Cependant, Betty, ma fille, écoute-moi....

Tu vas monter sur la tour du nord, et tu te hâteras de faire flotter au sommet un drapeau blanc. N'y manque pas, sur ta vie! va vite... si tu m'aimes!

Et Marguerite se dirigea vers la chambre d'honneur. La caméristе, surprise de l'étrangeté de cet ordre, suivait sa maîtresse du regard, et ne se pressait pas d'obéir, quand les armures de la galerie s'entrechoquèrent d'une manière sinistre. Aussitôt la pauvre fille, qui avait toutes les superstitions de son temps et de son pays, poussa un cri de terreur et partit avec la légèreté d'Atalante.

La dame de Châtillon, en approchant de la chambre de son beau-père, entendit la voix forte du baron qui se mêlait à la voix non moins sonore de Gauthier. Elle s'ar-

rêta pour respirer dans l'antichambre alors déserte.

— De par les griffes de Lucifer! disait le baron d'un ton moitié plaisant moitié fâché, ce mien château-là semble être depuis ce matin le manoir des Sept-Dormants. On y dort à qui mieux mieux, comme si nous n'avions pas cinq cents bonnes lances et la bannière royale devant nos pauvres murailles.... Et quand je m'éveille enfin pour songer à mes affaires, voici un fainéant de moine qui vient me rompre la tête avec une justification dont je m'inquiète peu, au sujet de reproches que j'ai déjà oubliés. Je veux couper court au sermon, alors il se met à me parler de spectres, d'apparitions, d'influences de planètes, que sais-je? puis de théologie,

puis d'art militaire, puis de fauconnerie, tantôt en latin, tantôt en anglais, voire en notre patois poitevin.... Je ne sais pas comment je ne me suis pas rendormi jusqu'au jugement dernier.

Une personne qui se trouvait dans la chambre essaya de s'excuser.

— Allons, allons! interrompit le baron, n'en parlons plus. Ce n'est pas votre faute, révérend père, si j'ai bu hier au soir un gobelet d'hypocras de plus qu'il ne fallait; telle est sans doute la véritable cause de ce long sommeil.... Mais vous, Gauthier, n'auriez-vous pas dû, en voyant votre père s'oublier sur le duvet, vous assurer si nos coquins faisaient bonne garde?

— Par ma foi de chevalier! cher père, vous me voyez tout confus. Si à votre ré-

veil vous avez dû entendre les sermons du révérend père, moi j'ai été assourdi des sornettes d'une drôlesse à longues jambes, qui rendrait des points pour la volubilité de sa langue à tous les prédicateurs de la chrétienté... Mais ce qu'il y a de plus honteux, c'est que, pendant notre sommeil, ma belle et vaillante Marguerite visitait les postes et réconfortait nos gens.

— En vérité, Gauthier, depuis cette fameuse pucelle que les Anglais brûlèrent à Rouen, les femmes nous donnent des leçons de courage.... Mais si nous montions d'abord sur le donjon pour voir l'ordonnance de ces Français ; qu'en dites-vous, beau fils? Ils ont peut-être exécuté de nouveaux travaux depuis hier au soir.

— Comme il vous plaira, cher seigneur et père ; j'attends votre bon plaisir.

— Tête-Dieu ! ces coquins de pages ne finissent pas de m'armer ! holà ! Jean, ne saurais-tu achever de lacer mon heaume ?... Pourquoi m'a-t-on mis cette cuirasse de Milan, au lieu de mon léger haubert ?... c'est à cause des flèches qui pleuvent sur le rempart, dites-vous ? Bon, bon... pourquoi crier comme des corneilles ? Donnez-moi ma dague et mon épée.... C'est fini, grâce à mon saint patron.... Et maintenant, mon fils Gauthier, nous pouvons partir.

La dame entendit résonner les éperons d'or, aucun retard n'était plus possible ; aussi, surmontant son émotion, s'élança-t-elle dans la chambre.

Le père et le fils étaient armés de toutes pièces, la visière levée. Trois ou quatre pages affairés mettaient en place les vêtements que leur maître venait de quitter. Dans un coin, le pauvre Bénédict semblait épuisé de fatigue ; son visage rouge et bouffi, son front baigné de sueur témoignaient des efforts inouïs qu'il avait dû faire, selon les instructions de la châtelaine, pour occuper un peu de temps l'irascible baron.

Les deux chevaliers accueillirent Marguerite avec affection, tandis que Bénédict levait les mains au ciel d'un air de soulagement.

— Ah ! dame, dit Gauthier avec un accent de reproche en la baisant au front, était-ce bien à vous de profiter de mon

sommeil pour monter sur les remparts, au risque de recevoir une flèche ou un carreau ? est-ce ainsi, chère Marguerite, que vous tenez compte de ma tendresse?

— Morbleu ! dit le baron avec un gros rire, un de ces matins dame Marguerite endossera notre harnois de guerre et ira inspecter les gens d'armes, tandis que Gauthier et moi nous nous pavanerons sur les balcons en grandes jupes et en coiffes montantes.... Toutefois, belle fille, c'est notre tour d'aller voir comment les choses se passent là-bas, et vous nous pardonnerez de vous quitter si vite.

— A quoi bon, mes chers seigneurs? dit Marguerite en affectant de la gaîté. Pas une sagette n'a été tirée contre les gardes des murailles; nous n'avons pas entendu

un seul coup de bombarde, et l'on n'aperçoit pas un ennemi à portée du trait.

— C'est vrai, dit Gauthier, qui avait passé son bras couvert d'acier autour de la taille svelte de sa femme ; jamais ces Français n'ont été aussi sages que ce matin !

— Et voilà justement ce qui me met en défiance, dit le baron en hochant la tête ; ce silence ne présage rien de bon ; il doit se machiner quelque chose... Je vais donc monter sur le donjon, et si tout est en règle, je rendrai visite à certain prisonnier que je veux enfin connaître à fond. Vous pouvez rester ici avec votre mignonne, mon fils Gauthier, ajouta-t-il en souriant ; vous êtes encore à cet âge où Vénus passe

avant Bellone, comme dirait notre savant chapelain.

— Non pas, mon père, je vous suis, dit Gauthier.

Il embrassa de nouveau Marguerite et voulut la congédier.

— Non pas, reprit-elle avec une mutinerie joyeuse, je vous accompagnerai.

— Venez donc, belle fille, dit le baron.

Et il lui prit la main.

— Quoi ! ma chère, vous tremblez?

— C'est la fraîcheur du matin, balbutia-t-elle.

Puis, en passant près du vieux moine qui la regardait d'un air effaré, elle lui dit bien bas :

« A tout hasard, mon père, priez pour moi. »

Et elle suivit les deux chevaliers qui montaient l'escalier du donjon. La tête lui tournait, son cœur battait avec violence, elle avait le vertige. Heureusement, le père et le fils, qui s'entretenaient des événements de la veille, ne remarquèrent pas son émotion.

Enfin on atteignit la plate-forme de la tour, d'où l'on dominait tout le pays, à plusieurs lieues à la ronde. Un magnifique soleil éclairait maintenant cette riante campagne que nous avons entrevue à la clarté de la lune. La rivière brillait comme un ruban d'argent entre ses rives d'un vert d'émeraude; les forêts, les hauteurs voisines, étaient enveloppées de ce brouillard transparent qui caractérise les chaudes journées d'été. Une chose pourtant

frappait dans ce plantureux paysage; quoiqu'on fût dans la saison favorable, les champs n'étalaient pas aux regards ces moissons d'un jaune d'or qui attestent le travail du laboureur et promettent l'abondance; bien des arbres avaient été coupés par le pied, les chevaux avaient foulé en plus d'un endroit l'herbe des prairies. Parmi ces habitations éparpillées dans la plaine, les unes étaient privées de leur toit, d'autres à demi consumées par l'incendie; aucune cheminée ne lançait au ciel ces joyeux flocons de fumée qui annoncent un intérieur paisible et une famille heureuse. C'est qu'en effet la guerre avait étendu là ses ravages. Ni ce soleil éblouissant, ni la vigueur de la végétation, ni cette belle rivière aux eaux fécondantes,

ne pouvaient effacer entièrement les traces de la méchanceté des hommes.

Mais ce ne fut pas d'abord vers la terre que se tournèrent les yeux des deux chevaliers. Au sommet d'une tour voisine flottait un drapeau blanc dont la présence en ce lieu les étonna fort.

— Ventre de loup! qu'est-ceci? demanda le baron dont les sourcils se froncèrent. Que signifie cette loque blanche en pareil endroit?

Marguerite tressaillit de joie.

— Merci, Betty, bonne fille! pensa-t-elle en poussant un soupir de soulagement.

— En effet, dit Gauthier non moins surpris que son père, on dirait d'un signal!

— Bah! bah! reprit Marguerite en affec-

tant l'indifférence, vous verrez que quelqu'une des laveuses du château aura mis là ce drap pour sécher. A moins qu'un page espiègle...

— Si je savais qu'un page eût commis une semblable sottise, interrompit Gauthier, je le ferais fouetter jusqu'au sang... Mais par le ciel, mon père! continua-t-il en désignant la plaine du geste, voici qui n'est plus une espiéglerie... Regardez! les Français viennent à nous et c'est une attaque sérieuse qui se prépare.

— Bon! bon! croyez-vous que je ne le voie pas? dit le baron d'un ton bref en se penchant entre deux créneaux.

Marguerite s'avança palpitante à son tour.

Un mouvement extraordinaire s'opérait

en effet parmi les assiégeants. On voyait les archers se ranger en bataille devant les pavillons de toile et de feuillage qui formaient le camp; les bombardiers, placés sur une hauteur en face du donjon, s'occupaient de charger et de pointer leurs canons sans affût. Du côté du village qu'habitaient les hommes d'armes et les chefs de l'armée, l'agitation était plus remarquable encore. Des lanciers galopaient sur leurs chevaux bardés de fer pour rejoindre les pennons de leurs capitaines. Dans cette foule animée, les seigneurs se reconnaissaient à leurs armes plus brillantes, à leurs panaches flottants et aux couronnes dorées qui surmontaient leurs casques. De la prodigieuse hauteur où l'on se trouvait, on ne pouvait entendre nette-

ment les hennissements des chevaux et le son de la trompette ; mais il était évident que l'armée des Français tout entière était sur pied et se préparait à quelque grand événement. En même temps, on apercevait du côté du prieuré de Sainte-Épine, à travers les arbres verts de l'avenue, une petite troupe de cavaliers, éclatante d'or et d'étoffes précieuses, qui se dirigeait en belle ordonnance vers le gros de l'armée assiégeante. En tête s'avançait seul, monté sur un cheval fougueux, *fleur de coursier*, comme dit Froissart, un personnage majestueux qui portait sur ses armes un manteau bleu à fleurs de lis d'or. Dans le groupe qui le suivait, on distinguait vingt ou trente bannières de diverses couleurs que surmontait l'étendart royal de France.

— Que Notre-Dame nous protége! dit Gauthier; nous allons être attaqués par le roi en personne. Mon cher seigneur, il est temps de descendre, car je crois que nous aurons une rude journée.

— Rien ne presse, mon fils, répondit le baron d'un air pensif; ils n'entreront pas dans ce bon château comme on entre dans l'église à l'heure de la messe, peut-être! En vérité, je ne sais ce qui se passe, mais tout cela n'a pas l'aspect d'une attaque régulière... Je crains quelque machination, quelque piége, et il nous importe de surveiller leurs mouvements afin de deviner leurs projets.

L'un et l'autre se turent pour se livrer avec plus d'attention à cet important examen.

— Oui, c'est bien le roi lui-même qui marche contre nous! reprit enfin le baron de plus en plus sombre; c'est la première fois depuis le commencement de ce siége; jusqu'ici nous n'avions eu affaire qu'à ce misérable capitaine d'écorcheurs, cet orgueilleux Chabannes que je hais plus que la mort... Ah! Gauthier, Gauthier! poursuivit-il d'une voix altérée en détournant la tête, qui m'eût dit, il y a seulement trois années, que cet étendart royal que j'ai suivi si longtemps, que j'ai défendu tant de fois au prix de mon sang, se lèverait un jour contre moi!

Gauthier éprouvait sans doute des sentiments analogues, car il ne répondit à l'observation de son père que par un sou-

pir. Mais les regrets du baron ne furent pas de longue durée.

— Maugrebleu ! à quoi pensent donc là-bas ces idiots ? s'écria-t-il en fureur ; voici les archers français à portée du trait, et il n'y a pas un homme aux barrières, pas un homme sur les remparts pour les repousser !... Ce maudit capitaine anglais serait-il subitement devenu sourd et aveugle ? Je jure Dieu que je le ferai pendre aux créneaux comme un chien...

Puis, se penchant vers la cour, il s'écria d'une voix tonnante :

— Aux armes ! Châtillon ! aux armes ! c'est l'ennemi !

— Aux armes ! répéta Gauthier avec non moins d'énergie.

Mais leurs voix furent couvertes par un

effroyable vacarme qui s'éleva des avant-postes. C'étaient des sons de trompettes et de clairons, mille clameurs confuses parmi lesquelles on distinguait les cris suivants :

— Montjoie Saint-Denis !... ville gagnée !... Damartin à la rescousse !

Aussitôt les barrières furent inondées d'archers français, et la bannière baronniale qui s'élevait sur la barbacane fut brusquement abattue.

— Trahison ! s'écria le baron ; ce misérable Anglais nous a vendus.... La première enceinte est au pouvoir des troupes royales.... A moi, Gauthier ! c'est maintenant qu'il faut mourir avec ton père, pour défendre ton honneur et ton héritage !

— Descendons, mon père, nous n'avons que trop tardé !

Et tous les deux s'élancèrent vers la porte de l'escalier. Marguerite éperdue vint se jeter au-devant d'eux.

— Monseigneur! Gauthier.... restez, de grâce! s'écria-t-elle; vous n'avez rien à craindre.... par pitié pour vous-mêmes, ne me quittez pas!

Elle était si belle dans son désespoir, que son mari s'arrêta pour l'embrasser une dernière fois. Mais le baron dit avec une brusque impatience :

— Gauthier de Châtillon, est-ce le moment de s'inquiéter des larmes d'une femme?

Le jeune chevalier écarta Marguerite et rejoignit son père qui essayait d'ouvrir la porte de l'escalier; mais cette porte, sans qu'on sût comment, se trouvait fer-

mée en dedans. Le baron fit entendre un effroyable blasphème.

— Trahison! répéta-t-il en grinçant des dents; nous sommes entourés de traîtres! Qui a pu fermer cette porte?

— Mais.... le vent peut-être! balbutia la pauvre Marguerite.

Le père et le fils ne l'écoutaient plus; ils revinrent aux créneaux, et, se penchant sur le parapet, ils crièrent de toute leur force:

— A nous! vassaux et soudoyers de Châtillon, à nous!

Leurs voix se perdirent dans le vague de l'air, et le tumulte épouvantable qui régnait dans les fortifications empêcha de les entendre. D'ailleurs ils furent bien-

tôt frappés de stupeur à la vue du drame qui se déroulait au-dessous d'eux.

Les Français se trouvaient maîtres maintenant de la barbacane ou corps-de-garde avancé et des ouvrages extérieurs; toutefois un fossé profond les séparait encore de la place, et le pont-levis demeurait obstinément levé. Les assaillants paraissaient sommer avec menaces les défenseurs de la seconde enceinte de leur livrer passage; mais personne, comme nous l'avons dit, ne se montrait sur les remparts. Seulement, à l'entrée de la voûte qui conduisait au pont-levis, un homme demeurait debout et immobile : c'était Archibald.

— Le mal pourrait se réparer encore si nous étions libres, dit le baron ; je ne de-

manderais qu'un instant pour débusquer les Français du poste que leur a livré la trahison.... Tiens ferme, mon vieil Archibald ! cria-t-il comme si l'unique défenseur du château eût pu l'entendre. Tiens ferme.... nous venons.

Et il courut de nouveau vers la porte de l'escalier, oubliant peut-être qu'aucune force humaine n'eût pu l'ébranler sans de longs et pénibles travaux. Gauthier restait en observation sur le parapet, tandis que Marguerite murmurait à l'écart :

— Malheur ! malheur ! le dévoûment de ce serviteur imbécille va tout perdre !.. Ma sainte patronne, protégez-nous !

En ce moment il se passa une chose étrange, et dont Marguerite seule put comprendre la cause. Comme Archibald

continuait de garder l'entrée de la voûte dont la herse était baissée, un personnage, couvert d'une armure de couleur sombre, s'avança vers le vieil écuyer et lui dit quelques mots. Cependant Archibald restait immobile, d'un air opiniâtre, quand tout à coup l'inconnu leva sa visière. Aussitôt l'écuyer parut être pris de vertige ; il tourna deux ou trois fois sur lui-même et s'enfonça en courant dans l'obscurité de la voûte, tandis que l'inconnu revenait tranquillement sur ses pas. Une minute après, la herse était levée, on entendait le pont tomber avec fracas, et les Français se précipitaient tumultueusement dans la première cour.

— Plus d'espoir ! s'écria Gauthier en se couvrant les yeux, le château est à eux.

— Tu mens, de par tous les démons de l'enfer! tu mens! s'écria le sire de Châtillon, qui bondit de nouveau vers le parapet.

Il n'eut besoin que d'un coup d'œil pour s'assurer du fait. Vassaux et soudoyers de la baronnie avaient entièrement disparu, et s'étaient retirés dans leurs quartiers, afin sans doute de ne pas se trouver, pendant le premier moment d'exaltation, sur le chemin des vainqueurs. En revanche, la foule des Français s'accroissait continuellement; archers, chevaliers, hommes d'armes franchissaient le pont en désordre, et déjà on apercevait devant la porte principale le brillant cortége du roi, qui se disposait à faire son entrée dans la place.

Le baron eut un élan de désespoir navrant.

— Gloire de mes pères, dit-il en étendant le bras vers le ciel, beau nom de Châtillon, puissance de mes nobles ancêtres, adieu!... le ciel l'a voulu!

Et de grosses larmes roulèrent sur ses joues livides. Gauthier, non moins ému, le prit dans ses bras :

— Mon seigneur et mon père, s'écria-t-il, dans notre chute une consolation nous reste, c'est que la trahison seule a pu nous vaincre.... Voyez, les lâches! pas un arc ne s'est tendu, pas une épée ne s'est tirée pour nous défendre.

— Tu as raison, Gauthier, dit le baron en serrant les poings, oui, la trahison seule pouvait triompher de nous. Oh!

pour connaître le nom de l'infâme créature qui nous a vendus, je donnerais mes chances de paradis!

— Frappez-la donc, monseigneur, frappez-la, Gauthier, dit une voix douce et vibrante, car elle est en votre pouvoir.

Les deux chevaliers se retournèrent; ils virent Marguerite à genoux, le front baissé.

— A quoi pensez-vous, chère dame? dit Gauthier en courant pour la relever; revenez à vous, ma bien-aimée, je suis encore là pour vous protéger!

— La frayeur vous a-t-elle rendue folle? reprit le baron durement.

— Laissez-moi, Gauthier, dit Marguerite qui maintenant semblait retrouver tout

son courage ; monseigneur, vous pouvez encore vous venger.... c'est moi qui ai livré Châtillon au roi de France.

Et elle exposa rapidement comment elle avait exécuté son projet.

En écoutant ce récit, le père et le fils étaient en proie à la plus violente colère. Cependant, à regarder la belle jeune femme ainsi prosternée, l'œil de Gauthier perdit un peu de son expression menaçante ; celui du baron, au contraire, étincelait comme l'œil fauve d'un lion irrité.

— As-tu fait cela ? mauvaise et traîtresse femme, s'écria le châtelain dans le délire de la rage. Eh bien, que ton ami le spectre vienne te sauver s'il le peut, car tu vas mourir.

Et il tira sa dague. Marguerite attendit

le coup fatal en recommandant son âme à Dieu.

Mais la vue de ce fer suspendu sur la tête de son épouse chérie, changea brusquement Gauthier. Sa fureur tomba tout à coup, et il vint se jeter entre son père et Marguerite, en s'écriant :

— Ne la touchez pas... elle est ma femme.

— Quoi donc! serais-tu complice de son crime? Tu ne la sauveras pas.

— Je la défendrai.

Et Gauthier tira son épée.

— Mon père!... mon cher seigneur!... s'écria la pauvre Marguerite hors d'elle-même, en se traînant à leurs pieds.

Mais on ne l'écoutait pas.

— Misérable! dit le baron à Gauthier, oses-tu menacer ton père?

Ils se mesurèrent du regard, prêts à en venir aux mains.

— Voilà les effets de la rébellion, dit une voix pénétrante derrière eux ; sire de Châtillon, vous vous êtes révolté contre votre maître, et maintenant Dieu suscite contre vous vos serviteurs, vos filles et vos fils !

Les deux Châtillon se retournèrent aussitôt. La porte, si longtemps fermée venait de s'ouvrir, et Geoffroi s'avança lentement sur la plate-forme de la tour. Sa présence fit rentrer Gauthier en lui-même; il laissa tomber son épée et se couvrit le visage avec confusion. En reconnaissant le fauconnier, le baron, au contraire, fut pris d'une véritable frénésie :

— Homme ou démon, rugit-il, c'est toi qui as tout conduit!

Et il le frappa violemment avec la dague qu'il tenait à la main ; mais la dague se brisa comme du verre sur la cuirasse de Geoffroi.

— Sire de Châtillon, dit le Fauconnier sans s'émouvoir, réservez vos armes pour vous défendre contre vos ennemis, qui sont nombreux et redoutables... et si vous ne voulez tomber entre leurs mains, hâtez-vous de me suivre.

Il leur montra du geste ce qui se passait au-dessous d'eux. Le roi Charles VII faisait en ce moment son entrée au château. On voyait les panaches et les bannières s'incliner devant lui ; les trompettes sonnaient haut et clair ; les soudoyers et

les vassaux de la baronnie, mêlés aux Français, poussaient de joyeuses acclamations; les casques polis, frappés par les rayons du soleil, renvoyaient des éclairs éblouissants. Mais tandis que la cour d'honneur servait de théâtre à cette scène triomphale, on remarquait dans une cour latérale un chevalier à pied, accompagné d'une douzaine d'archers à figures sinistres, qui semblait chercher quelqu'un ou quelque chose dans ce vaste manoir. Les Châtillon reconnurent en frémissant leur mortel ennemi, le comte de Chabannes.

Geoffroi savait que ce tableau en dirait plus que des paroles, si éloquentes qu'elles fussent. Aussi, après avoir laissé au père et au fils le temps de comprendre la gran-

deur du péril, il se dirigea vers la porte de l'escalier.

On prétend que les animaux les plus féroces, se voyant pris au piége, perdent leurs instincts sauvages, et qu'une espèce d'hébétement remplace leur fureur habituelle. Il en fut ainsi du baron, quand les premiers transports furent passés; il s'approcha de Geoffroi presque avec timidité, et demanda en balbutiant :

— Vous pouvez donc encore nous sauver?

— Dieu le peut... l'homme doit le tenter... Partons!

Le vieux chevalier allait le suivre, quand il sentit qu'on le retenait doucement; il se retourna; son fils et Marguerite étaient

agenouillés, le visage inondé de larmes.

— Mon père, dit Gauthier, grâce pour moi... grâce pour elle... si nous devons mourir, que nous ne mourions pas du moins chargés de votre haine et de votre malédiction!

— Que tout soit oublié... que tout soit oublié! répéta le baron précipitamment; je ne suis pas moins coupable que vous, peut-être... Mais que parlez-vous de mourir? cette jeune femme peut nous quitter, elle trouvera protection dans ce château; quant à nous, mon fils, nous allons nous confier à ce bon fauconnier qui nous sauvera... N'avez-vous pas entendu qu'il promettait de nous sauver?

— Et moi, monseigneur, dit Marguerite avec chaleur, je vous supplie de me per-

mettre de rester avec vous. Mon Gauthier, par pitié ne me repoussez pas... Je suis la cause de vos malheurs, laissez-moi partager votre sort, quel qu'il puisse être !

Les deux Châtillon regardèrent le fauconnier, comme pour lui demander ce qu'il pensait de cette proposition. Geoffroi se contenta de sourire avec indulgence; cependant Gauthier voulait résister, mais la jeune femme se suspendit à son cou et étouffa ses objections dans un baiser.

On se mit à descendre l'obscure et interminable escalier du donjon. Plusieurs fois, pendant le trajet, on entendit les bruyantes acclamations qui partaient de la cour. Au moment où l'on passa devant une porte intérieure, elle était ébranlée par des coups violents.

— Messire de Chabannes voudrait nous couper la retraite, dit paisiblement Geoffroi; mais la porte est solide et elle résistera jusqu'à ce que nous ayons gagné la chapelle.

— Marchons! marchons plus vite! dit le baron.

Le baron avait peur; cet homme audacieux, qui avait bravé la mort en cent combats, qui avait osé résister aux armes de son puissant souverain, tremblait à la pensée de Chabannes et de cette poignée de bourreaux qui le cherchaient.

Quand on arriva dans la cour de la chapelle, les coups devinrent plus distincts; la porte semblait devoir fléchir à chaque instant : les fugitifs crurent même entendre de l'autre côté la voix de Cha-

bannes qui animait ses satellites. Ils hâtèrent le pas et entrèrent dans l'église.

Il y régnait le calme le plus profond; on eût dit que les passions humaines n'osaient faire entendre leurs clameurs désordonnées dans ce lieu sanctifié. Les bruits du dehors n'arrivaient que comme un faible murmure sous les sombres arceaux gothiques; la lampe qui brûlait nuit et jour devant l'autel, semblait être un signe d'espérance pour ceux qui venaient chercher un refuge dans la maison du Seigneur.

— Est-ce là, bon fauconnier, l'asile que vous nous avez promis? demanda le baron de Châtillon avec inquiétude; au temps où nous vivons, le droit d'asile des

couvents et des églises n'est pas très respecté ; je doute que Chabannes et ses écorcheurs nous laissent ici en paix.

Geoffroi, sans répondre, prit sur l'autel un cierge qu'il alluma ; puis, se dirigeant vers un gros pilier engagé dans la muraille, il toucha un ressort secret. Aussitôt une large dalle, si soigneusement ajustée, qu'aucune fente n'apparaissait au dehors, tourna sur elle-même et laissa voir un escalier.

— Sire de Châtillon, dit le fauconnier, puisque les vivants vous repoussent, les morts vous offrent un refuge.

Le vieux chevalier, d'abord surpris, entra résolûment dans le souterrain ; Marguerite, au moment de le suivre, parut hésiter.

— Ma bien-aimée, dit Gauthier avec empressement, si cette lugubre retraite vous inspire de l'effroi, restez ici... vous n'avez rien à craindre dans cette église; vous êtes sous la sauvegarde du roi Charles. Vous pourrez vous retirer dans un couvent, et si Dieu nous faisait la grâce d'échapper à la mort...

— Gauthier, interrompit vivement la jeune femme, je vous ai dit que je partagerais votre sort, quel qu'il fut; mon parti est pris, nous vivrons ou nous mourrons ensemble... Seulement, je vous l'avouerai, je suis mortellement inquiète au sujet de mes pauvres suivantes, que j'ai laissées là-haut dans ce château envahi par les gens de guerre.

— Rassurez-vous, ma fille, dit Geoffroi

avec bienveillance, le père Bénédict, le chapelain, s'est engagé à les protéger, et grâce au crédit du prieur de son couvent qui accompagne le roi, il aura l'autorité suffisante pour cela.

Marguerite le remercia d'un signe de tête et se glissa dans le souterrain.

On descendit une trentaine de marches taillées dans le roc. Sans doute ce lieu recevait de l'air par quelque ouverture cachée, car on y respirait facilement, et il n'y régnait pas l'odeur méphitique, nauséabonde des cavaux de ce genre. Bientôt on atteignit une espèce de petite chapelle, qui devait se trouver à peu près sous le chœur de l'église du château. L'aspect en était simple, fruste, presque grossier. La voûte, sans ornements avait pour soutiens

de lourds piliers ménagés dans la masse ; au centre de ce réduit de forme circulaire, s'élevait un tombeau de pierre auquel on montait par une double marche. Ce tombeau était fruste comme tout le reste ; cependant, sur la dalle qui le fermait, on voyait couchée une statue de pierre blanche représentant un chevalier armé de toutes pièces, son écu et son épée posés sur sa poitrine. Aucune inscription ne trahissait le nom du personnage qui reposait dans ce monument ; mais les armes de Châtillon, encore très visibles sur l'écu, annonçaient que le tombeau renfermait un membre de cette noble famille.

Le silence morne qui régnait dans ce lieu, la faible lueur que projetait le cierge et qui détachait la statue blanche sur un

fond noir, les dangers de la situation, tout contribuait à inspirer une terreur religieuse aux assistants. Ils regardaient, timides et muets ce mausolée dont aucun d'eux n'avait jamais soupçonné l'existence.

— Sire de Châtillon, dit Geoffroi d'un ton qui résonna d'une manière funèbre sous cette voûte sépulcrale, vous voyez le tombeau de Bernard le Gaucher, premier seigneur de Châtillon, le chef de votre race. C'est votre aïeul qui vous offre un asile, à vous et à vos enfants, quand proscrits, persécutés, en butte à la haine et à la colère des hommes, vous êtes obligés de fuir la lumière du jour. Ce caveau contient maintenant toute l'histoire d'une illustre famille... le commencement et la fin... un simple et glorieux tombeau d'une

part, de l'autre des chevaliers avilis, sans honneur et sans puissance!

Les deux Châtillon se courbèrent devant cette expression énergique d'une réprobation méritée. Il leur semblait que cette voix sortait du tombeau, que c'était leur sage aïeul lui-même qui leur reprochait leurs fautes. Ils tombèrent à genoux et versèrent d'abondantes larmes.

— Vaillant Bernard, disait le baron avec sa rudesse habituelle, pardonne-moi... J'ai méconnu les traditions de loyauté que tu voulais perpétuer dans ton lignage; mais tu sais quelle fut mon excuse, et tu vois comment j'en suis puni. Pardonne-moi d'avoir souillé ton nom, d'avoir perdu en un jour les biens, les dignités que toi et tes descendants

vous aviez légués à vos héritiers... Et si quelqu'un doit porter la peine de ces méfaits, épargne ces pauvres enfants, l'espoir de l'avenir; que ta colère retombe sur moi seul.

— Mon père, mon père! s'écria Gauthier avec désespoir, pouvez-vous parler ainsi? c'est moi qui suis coupable; c'est mon fatal amour...

— Non, c'est moi qui ai tout fait; interrompit Marguerite qui s'était agenouillée derrière eux; âme de Châtillon, c'est moi, misérable étrangère, qui ai mérité ta vengeance!

Geoffroi écoutait attentivement ces deux fiers chevaliers et cette pauvre femme s'offrant comme victimes expiatrices au mânes du chef de leur famille, invisible

mais terrible juge du tombeau. Sa voix s'était adoucie considérablement quand il leur dit, après un moment de silence :

— Dame, et vous messires, relevez-vous. Dieu est miséricordieux, et Bernard vous tiendra compte de votre repentir... Courage donc ! et mettez votre confiance dans celui qui élève les humbles et abaisse les superbes.

Le baron et ses enfants parurent grandement soulagés par ces consolantes paroles. Ils s'embrassèrent avec effusion, comme pour effacer tout souvenir de haine et établir entre eux une ligue contre le malheur. Le vieux chevalier se tourna vers le fauconnier lui-même :

— Geoffroi, dit-il, hier, quand j'étais puissant, je me suis montré cruel envers

vous. J'aurais dû écouter vos conseils ou tout au moins traiter avec indulgence un homme juste qui croyait me dire la vérité. Ami fauconnier, si toutefois vous êtes bien l'ami de mon enfance, me pardonnez-vous?

— Sire baron, répliqua Geoffroi avec sérénité, puissent ceux qui vous persécutent vous pardonner aussi sincèrement que moi... mais, ajouta-t-il aussitôt d'un ton différent, il est des limites aux forces humaines, et tant d'émotions ont dû vous épuiser; reposez-vous, je vous en conjure.

Ils obéirent et vinrent se grouper sur les marches du tombeau. Ils demeurèrent silencieux, domptés par la fatigue et la souffrance. Le baron était plongé dans

une sombre méditation, la tête cachée dans ses mains, tandis que Marguerite s'appuyait mourante sur l'épaule de son mari. Geoffroi, soit qu'il craignît de troubler leurs épanchements, soit qu'il voulut prier en liberté, s'était retiré de l'autre côté du monument et on ne le voyait plus.

Ce repos profond, en laissant aux passions le temps de se rasseoir, fit grand bien aux deux chevaliers. Marguerite, épuisée, s'endormit paisiblement dans les bras de Gauthier. Après une longue pause, le baron demanda :

— Sire fauconnier, ne sortirons-nous pas bientôt d'ici ?

— Il ne faut pas y songer de sitôt, répondit-on ; vous ne pourriez mettre le pied hors de ce caveau sans rencontrer des en-

nemis acharnés à votre perte... Je saurai reconnaître quand le moment sera venu.

— Soit, bon Geoffroi... Mais je désire bien ardemment savoir ce que font là-haut ceux qui se sont emparés de mon manoir.

— Il n'est pas difficile de le deviner : les Français pillent le château et Chabannes vous cherche pour vous tuer.

Le baron poussa un sourd gémissement et retomba dans ses rêveries.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Gauthier avait fini par s'endormir lui-même à côté de Marguerite. Seul, grâce à son organisation de fer, le seigneur de Châtillon résistait sans faiblir à toutes les épreuves. Il continuait à rêver, quand tout à coup un fracas sourd mais épouvantable retentit au-dessus de sa tête. Le bruit semblait ve-

nir de la surface du sol et ressemblait au grondement du tonnerre. Le baron tressaillit.

— Bon fauconnier, demanda-t-il avec terreur, de grâce, qu'est-ce ceci?

— Le pillage est fini, répondit une voix qui semblait sortir du tombeau; Chabannes fait sauter les tours et les murailles du fort, espérant vous écraser sous les débris.

— Mon château! la noble et glorieuse habitation de mes ancêtres! s'écria le vieux Châtillon, dont cette nouvelle réveilla les passions tumultueuses; oh! maudit soit l'implacable ennemi...

— Paix! interrompit la voix; humilie-toi devant la main qui te frappe, homme superbe, et ne maudis personne.

Le baron se tut. Le bruit majestueux et terrible se renouvelait à longs intervalles, et chaque fois la voûte de la chapelle souterraine tremblait comme si elle eût dû s'abîmer.

— Bon fauconnier, dit enfin le sire de Châtillon, les projets cruels de mon persécuteur ne pourraient-ils se réaliser, et n'est-il pas à craindre que nous soyions écrasés sous les débris du château de mes pères ?

— Dieu y pourvoira, mon fils ! répondit la voix d'un ton solennel.

VI

Le guet-à pens.

Les malheureux enfermés dans la chapelle souterraine de Châtillon n'avaient aucun moyen de mesurer le temps, mais il leur semblait qu'une journée entière se fût écoulée depuis qu'ils étaient entrés

dans ce lugubre lieu. Le bruit redoutable des écroulements avait cessé; sans doute la nuit avait interrompu l'œuvre de la dévastation du manoir. Les deux chevaliers et Marguerite formaient toujours un groupe plein de tristesse sur les marches du tombeau. Le baron se tenait seul à l'écart, dans une attitude d'accablement; à peine si, à longs intervalles, le cliquetis de son armure trahissait un faible mouvement. La jeune femme ne dormait plus, mais elle était en proie à une fièvre ardente qui par moments lui arrachait des paroles entrecoupées. Le cierge qui éclairait le caveau tirait à sa fin.

Tout à coup Geoffroi sortit de l'angle obscur où il s'était retiré.

— Allons, sus! dit-il de sa voix sonore, partons... L'heure est venue.

Ils se levèrent avec empressement, même la pauvre Marguerite, qui suppléait par son courage à l'anéantissement de ses forces physiques. Cependant aucun d'eux n'osa demander à leur protecteur où il voulait les conduire; ils subissaient passivement sa bizarre influence. Geoffroi prit le flambeau, mais avant de se mettre en marche, il dit d'un ton solennel :

— Enfants de Châtillon, saluez la dernière demeure de votre aïeul, et quoi qu'il arrive de vous, n'oubliez jamais les quelques heures que vous venez de passer auprès de ce tombeau!

Puis, au lieu de se diriger vers l'escalier qui conduisait à l'église du château, il

s'avança vers l'autre extrémité du souterrain. Là, derrière un pilier qui la masquait en partie, se trouvait une entrée basse, taillée dans le roc, et un escalier semblable au premier, qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

En effet, la descente fut longue, et Geoffroi dut s'arrêter fréquemment pour laisser à ceux qu'il guidait le temps de reprendre haleine. Quand, après une dernière station, ils atteignirent enfin une galerie plane et droite, ils purent calculer que cet escalier avait au moins deux fois plus de degrés que celui de la grande tour de Châtillon, renommée cependant pour son élévation prodigieuse. En cet endroit, leur marche devint plus prompte et moins pénible ; il semblait aussi que l'air fût plus

frais, plus respirable. Au bout de la galerie, un nouvel escalier se présenta; mais celui-là ne fut pas long à gravir. Il se composait seulement de quelques marches et une large dalle le fermait brusquement.

— Nous sommes arrivés, dit Geoffroi en rompant le silence qu'il avait gardé pendant le trajet; prudence, maintenant, car vous allez être entourés de dangers!

— Un mot seulement, bon fauconnier, reprit le baron; comment connaissez-vous si bien ce passage secret, quand moi, seigneur de Châtillon, je n'en ai jamais soupçonné l'existence?

Geoffroi n'eut pas l'air de l'avoir entendu et poussa la dalle qui s'ouvrit avec facilité comme une trappe. Il s'empressa

de sortir; dès que ses compagnons eurent franchi la dernière marche, il referma la dalle et éteignit son flambeau dont l'éclat pouvait les trahir.

Ils se trouvaient dans un vieux bâtiment qui avait l'aspect d'une grange. Quelques poignées de paille étaient encore jetées dans un coin; du reste on n'y voyait aucune espèce de meubles. Une fenêtre gothique, assez élevée, laissait pénétrer les pâles rayons de la lune à travers ses vitres brisées. Quelques éclats de voix venant du dehors annonçaient que des êtres humains se trouvaient dans le voisinage. Malgré les recommandations du guide, le baron ne put modérer sa curiosité.

— Par Dieu! où sommes-nous donc? demanda-t-il.

— Dans le bourg de Châtillon. Ce bâtiment, qui fait partie de la maison de votre collecteur, sert à contenir habituellement les redevances en blés et en fourrages de vos vassaux... Mais silence! car il y a près d'ici des personnages qui seraient fort mal intentionnés pour vous.

— Il doit être facile de sortir de ce logis reprit le baron; à la faveur de la nuit nous pourrions aisément gagner la campagne, et nous nous réfugierions chez quelque vassal fidèle.

— Il ne faut pas songer à ce moyen; répliqua le fauconnier; le roi et les troupes royales ne partiront que demain. Si vous parveniez à tromper la vigilance des sentinelles que le sire de Dammartin a dû poster autour du manoir, vous ne pour-

riez faire dix pas dans le pays sans rencontrer des gens de guerre dont vous n'auriez rien à attendre de bon. Croyez moi et ne bougez d'ici. Cette salle n'est pas fréquentée; il est douteux que les gens de Chabannes nous cherchent de ce côté, d'autant moins qu'ils sont ivres de vin et fatigués de pillage. Reposez-vous donc, et comptez sur moi pour achever votre salut quand le moment sera venu... En attendant j'ai prévenu vos besoins; mangez et buvez, afin de recouvrer des forces et d'accomplir les volontés de Dieu.

Il alla chercher dans un coin de la salle un pain et un pot de vin qu'il posa devant les chevaliers, à la clarté de la lune. Ce secours arrivait bien à propos; depuis

dix-huit heures ni le père ni le fils n'avaient pris aucune nourriture; ils étaient exténués de soif et de faim. Marguerite elle-même avala quelques gouttes de vin qui la ranimèrent. Mais quand les Châtillons engagèrent Geoffroi à les imiter, il répondit seulement par un sourire, et s'éloigna de quelques pas, comme pour leur laisser la liberté de satisfaire leur appétit.

Pendant qu'ils achevaient ce repas frugal, le bruit de voix qu'ils avaient entendu déjà devint plus distinct; on eût dit d'une conversation animée ou même d'une querelle dans le voisinage de la grange. Geoffroi ouvrit doucement une porte basse, et se glissa dans une petite cour remplie d'orties et d'autres mauvaises herbes. Au

bout de quelques instants, il revint et engagea les deux chevaliers à le suivre avec précaution. Marguerite voulait les accompagner ; mais le fauconnier lui dit que son père et son mari ne seraient absents qu'un moment et elle consentit à se reposer en attendant leur retour.

Le baron et Gauthier traversèrent la cour à pas lents. Leurs chaussures d'acier eussent produit un cliquetis dangereux sur le sol battu, si les herbes parasites n'en eussent amorti le bruit. Toutefois, ils prenaient soin que les pièces de leur armure ne pussent s'entrechoquer; ils ne parlaient plus et retenaient leur haleine.

Ces précautions n'étaient pas inutiles. De l'autre côté de la cour s'élevait une

construction délabrée qui semblait avoir été l'habitation du collecteur des redevances; au rez-de-chaussée de ce bâtiment, par une fenêtre entr'ouverte, on voyait une pièce enfumée, éclairée par une torche de résine, où buvaient et causaient dix ou douze hommes à moitié ivres. Ils avaient tous des morions de fer et des jaques de mailles, avec des dagues à la ceinture; contre la muraille étaient appuyées leurs grandes épées et leurs écus. C'était à peu près le costume des hommes d'armes de France; mais rien ne saurait rendre l'expression féroce de leurs figures barbues. La plupart portaient sur leur visage des balafres et des cicatrices, et leur chef était borgne. Ils appartenaient à différentes nations; cependant ils par-

laient un mauvais français au moyen duquel ils pouvaient à la rigueur s'entendre. Ces gens étaient assis autour d'une table crasseuse chargée de pots et de gobelets; devant chaque homme on remarquait plusieurs pièces d'or que le borgne était en train de leur distribuer; mais sans doute on ne trouvait pas la répartition équitable ou suffisante, car elle suscitait de bruyantes réclamations, et la plupart des réclamants semblaient tout disposés à appuyer leurs protestations avec leurs poignards.

— *Saprément terteifle!* disait un Allemand d'un ton nasillard, je le dis, Riquet le Borgne, que tu nous fais tort au moins de moitié. Six florins d'or à chacun de nous pour une pareille besogne! Il n'y a

pas de quoi acheter assez de vin et de bière pour se laver la conscience après le coup.

— Eh! *corpo di Bacho*, dit un Italien, mon confesseur me demandera plus que cela pour me donner l'absolution... car *poveretto!* l'absolution est bien chère par le temps qui court!

— Oui, oui, *Goddam!* s'écria un Anglais en frappant sur la table; ce maudit borgne nous triche, et je veux être pendu (comme je le serai certainement tôt ou tard), s'il nous donne seulement le quart de ce qu'il a reçu. Six florins pour mettre à l'ombre un... personnage de cette importance! Mais nous devrions recevoir chacun autant de pièces d'or qu'il a de cheveux sur la tête; un mari qui voudrait

se débarrasser d'un galant de sa femme payerait plus généreusement des braves comme nous!

Riquet le Borgne écoutait en ricanant ces doléances.

— Allons, mes chers compagnons, répondit-il d'un ton patelin avec un accent gascon des plus prononcés; les temps sont durs, l'argent est rare, et, s'il faut le dire, celui qui nous emploie n'est pas fort généreux. D'ailleurs ne sais-je pas bien, mes jolis mignons du diable, que pour la moitié de cette somme chacun de vous étranglerait son père, sa mère et ses enfants, s'il les connaissait?... Sandis! il ne faut pas être des juifs sans conscience; six florins pour un coup de dague, c'est un prix magnifique; et d'ailleurs je compte-

rai pareille somme à chacun de vous quand la besogne sera faite... Mais comment sera-t-elle faite cette besogne? voilà la grande question. Tenez, mes chers petits gibiers de potence, je vais vous proposer quelque chose : celui qui portera le plus beau coup recevra quatre florins d'or, outre la part convenue... Hein! j'espère que je suis accommodant! Et par ma foi de gentilhomme! je rognerai cet argent sur ma propre part. Mais il faut se montrer bon vivant, et ne pas gruger ceux qui vous donnent de l'ouvrage, car cela gâterait le métier.

Cette proposition parut adoucir un peu les esprits, chacun se promettant bien de gagner la prime accordée au meilleur

coup. Cependant l'Italien paraissait moins satisfait que les autres :

— Vous direz ce que vous voudrez, reprit-il, on n'a pas d'eau à boire dans un pareil marché... Et puis, *santa Madona!* où nous réfugierons-nous quand nous aurons gagné notre argent? Tout le pays maintenant appartient au roi. Dès que l'affaire sera connue, on nous poursuivra sans relâche, et nous serons écartelés avant le temps de réciter *un Pater*.

— Bah! bah! mes agneaux, répliqua le borgne en clignant son œil unique; on vous protégera mieux que vous ne pensez....Si vous étiez serrés de trop près, sauvez-vous dans les domaines de M. le dauphin du Viennois, et je vous garantis que vous y trouverez un asile!

— Un asile? oui, dans la terre, ou bien au bout d'une corde, dit l'Allemand avec un sourire sinistre. Du diable si j'irais confier mon col à ce méchant seigneur qui commande là-bas, eussions-nous travaillé dix fois pour lui, comme on veut le donner à croire! J'étais près de lui à la terrible bataille de Saint-Jacques, où le sang coulait comme de l'eau, eh bien! il riait lui, il se frottait les mains, il flairait l'odeur du carnage, et il regardait les corps morts comme un loup qui jeûne depuis huit jours en temps de neige.... Non, non, je ne me réfugierai pas en Dauphiné, à moins que je ne sois las de la vie.

— Ah! çà, compagnons, demanda l'Anglais, est-ce que véritablement M. le dauphin du Viennois....

— Paix! paix! interrompit Riquet le Borgne avec fermeté; si l'un de vous, sandis! prononce encore ce nom, je l'étranglerai avec la corde d'un arc. Vous verrez que vos bavardages finiront par attirer ici monseigneur de Chabannes, qui, je ne sais pourquoi, est encore sur pied.... Nous nous sommes bien connus autrefois, M. de Chabannes et moi, quand il était capitaine d'écorcheurs; je portais la lance dans sa compagnie, et il n'y avait pas de bon coup sans moi... Mais laissons cela; il est temps d'aller nous mettre en embuscade dans le chemin creux qui mène au couvent. Celui que nous attendons ne peut manquer d'y passer bientôt, quand il sortira de chez sa belle, et je suis surpris que le Bascot de Montravers, qui est en senti-

nelle à la porte, ne nous ait pas encore donné l'alarme.

Tous se levèrent alors en chancelant, et les deux chevaliers se rejetèrent vivement en arrière pour ne pas être aperçus. Comme ces gens allaient sortir, on entendit le Borgne qui disait :

— Ah! çà, compagnons, il faut avoir l'œil sûr et la main ferme. N'allez pas besogner couardement parce qu'il s'agit d'un personnage de cette volée ; traitez-le comme s'il n'avait dans les veines que le bourbier rouge d'un manant ou d'un chétif vassal.... Et puis n'oubliez pas qu'il peut être cuirassé sous ses habits, et prenez garde de briser vos dagues contre sa poitrine ; frappez au col et au visage, on voit mieux ce qu'on fait... Maintenant partons ;

et *cap de saint Cristoli!* si l'un de vous s'avise de desserrer les dents jusqu'à ce que tout soit venu à bien, je promets de lui arracher la langue pour en régaler les chiens du village!

Aussitôt la torche s'éteignit et les brigands quittèrent la maison en silence.

Les deux Châtillon demeuraient stupéfaits, sans oser bouger. Après une pause, pour laisser aux scélérats le temps de s'éloigner, Geoffroi se rapprocha du père et du fils :

— Messeigneurs, demanda-t-il à voix basse, avez-vous compris de quoi il s'agissait?

— D'une méchante action sûrement, répliqua le baron ; d'un guet-à-pens, d'un assassinat peut-être.

— Vous avez deviné. Mais savez-vous quelle est la personne qu'on veut assassiner ?

— Ce doit être un puissant personnage.

— C'est Charles septième, roi de France.

Les deux chevaliers tressaillirent.

— Le roi ! reprit le baron, vous voulez vous gausser de nous sans doute, bon fauconnier? Comment le roi courrait-il les champs, seul et à pied, à pareille heure de nuit ?

— Rien n'est plus vrai pourtant ; le roi est en ce moment dans une maison du bourg de Châtillon, non loin d'ici. Songez à ses goûts de galanterie si funestes à sa gloire, et vous vous expliquerez comment il peut se trouver en pareil lieu. Tout à l'heure il va retourner au prieuré, et il

prendra la route où ces gens doivent l'attendre. Ils sont déterminés, ils ont le mot de passe de l'armée, ce qui leur permet d'aller et de venir sans être inquiétés; selon toute apparence, leur entreprise réussira.... Ainsi Dieu veut peut-être, monseigneur, punir le roi de son inexorable sévérité envers vous et votre race!

Le visage du fauconnier était dans l'ombre, et on ne pouvait voir l'expression de ses traits pendant qu'il parlait ainsi.

— Eh! qu'importent moi et ma race? dit le baron avec chaleur; que sommes-nous tous quand il s'agit d'une aussi grande existence? Meurent moi et ma race plutôt qu'un pareil crime s'accomplisse!... Parlez-moi, Gauthier, mon fils, laisserons-nous le roi, notre seigneur légitime, que nous

avons tant offensé, tomber sous les coups de ces coquins?

— Par la croix! cher sire, s'écria Gauthier avec non moins d'ardeur, nous allons, si vous le voulez, charger cette ribaudaille, et, avec l'aide de Notre-Dame, nous en viendrons bien à bout!

— Prenez garde, messeigneurs, reprit Geoffroi; ces gens sont au moins une douzaine, aguerris, bien armés, et, malgré votre courage, vous pourriez ne pas vous trouver les plus forts. D'ailleurs cette lutte fera du bruit; les hommes du comte de Chabannes, qui battent l'estrade autour de nous, accourront; vos intentions pourront être méconnues, même du roi.... et ce beau mouvement aura peut-être pour résultat de précipiter la catastrophe que

nous cherchons à éviter au prix de tant d'efforts !

— Soit donc, dit le baron ; car j'ai honte déjà de me cacher sous terre, dans les ténèbres, comme une bête de proie. Je remplirai mon devoir envers mon souverain ; et si je péris à la peine, Dieu, qui sait tout, me récompensera dans l'autre vie.

— Bien dit, cher père, ajouta Gauthier ; ainsi ferai-je comme vous.

Geoffroi se taisait ; cependant il reprit bientôt :

— Messeigneurs, songez aux torts de notre sire le roi envers vous, et aux grands dommages dont il est cause à votre endroit. Vos biens sont perdus, vos vassaux ruinés et dispersés ; quant à ce noble manoir de vos ancêtres, dont vous étiez si

justement fiers, regardez ce qu'il est devenu !...

Et il étendait le bras vers le sommet des rochers qui dominaient le bourg. On pouvait voir, à la blanche lueur de la lune, les bâtiments grandioses du château se dessiner vivement sur le ciel bleuâtre. Mais l'œil des deux chevaliers, habitué à la symétrie de ces magnifiques constructions, reconnut bien vite les funestes changements qui s'étaient opérés depuis quelques heures. Plusieurs tours avaient disparu ; la ligne majestueuse de murs crénelés présentait de larges échancrures. Cependant le donjon, la chapelle et quelques autres bâtiments de moindre importance étaient encore intacts ; mais sans doute le temps avait manqué aux démolisseurs, secondés

par l'action terrible de la poudre, pour les renverser, et, selon toute apparence, le soleil du lendemain devait voir leur destruction complète.

On peut se faire une idée de ce qu'un tel tableau avait de douloureux pour les sires de Châtillon. Des larmes coulèrent sur les joues de Gauthier; quant au baron, il se détourna brusquement :

— Fauconnier, dit-il d'un ton farouche, j'avais cru jusqu'ici que tu venais de Dieu, mais je commence à croire maintenant que tu viens du diable. Pourquoi me tenter ainsi? un aïeul du roi Charles avait donné ces biens à l'un de mes aïeux pour le récompenser de ses bons services ; le roi Charles me les retire pour me punir de mes méfaits; me convient-il de me

plaindre?... Mais je ne veux plus penser à cela. Une occasion se présente de racheter mes torts envers mon souverain; je ne la laisserai pas échapper. Plus nous sommes tombés bas, moins nous devons craindre d'exposer notre vie dans une pareille entreprise... Mon fils Gauthier, êtes-vous prêt?

— Je vous suis, mon père, et de bon cœur.

Geoffroi laissait éclater sur son visage une joie pure et sereine.

— Que Dieu soit béni! dit-il à haute voix : Châtillon, ton sang est encore généreux, quoique trop ardent peut-être!... Cette race d'hommes justes et vaillants ne peut être condamnée.

Puis, se tournant vers les chevaliers :

— Vous avez bien subi l'épreuve, continua-t-il d'un ton affectueux, et je crois maintenant que le châtiment du ciel, en épurant votre âme, vous a rendus meilleurs. Je ne m'oppose pas à ce que vous risquiez votre vie dans cette périlleuse entreprise ; j'ignore si elle pourra tourner à votre profit ou à votre confusion ; mais dussiez-vous y périr, ce sera une mort grande et digne de vous !... Venez donc, chers seigneurs, et hâtons-nous, car le temps presse.

On rentra dans la grange ; Gauthier, en retrouvant Marguerite qu'il lui fallait laisser seule et sans protection dans cette masure, parut éprouver quelque hésitation. La jeune femme, succombant à la

fièvre et à la fatigue, s'était rendormie sur la paille qui lui servait de couche.

— Le ciel favorise notre dessein, dit Geoffroi à voix basse; les terreurs et les plaintes de cette dame eussent affaibli votre résolution, amolli votre courage... Ne troublons pas son repos et partons... Peut-être serons-nous de retour avant son réveil!

— Mais, messire, balbutia Gauthier avec une émotion à peine contenue, si... si nous ne revenions plus?

— Je reviendrai, moi, et je vous promets de veiller sur elle.

Cette promesse était faite d'un ton d'assurance passablement extraordinaire; cependant Gauthier balançait encore quand son père et Geoffroi l'entraînèrent,

sans même lui permettre de déposer un baiser sur le front de Marguerite.

Ils sortirent par une porte qui donnait sur la rue principale du bourg. Cette rue était déserte; les constructions abandonnées qui la bordaient projetaient une ombre épaisse sur la voie publique. Les trois hommes se glissèrent avec des précautions infinies le long des maisons. Arrivés devant une habitation plus apparente que les autres, où des lumières brillaient aux fenêtres, le fauconnier murmura bien bas :

— Il n'est pas trop tard... Le roi n'est pas encore sorti.

A quelques pas d'eux, sous un arbre dont le feuillage surplombait la route, se tenait un homme immobile que leur pré-

sence paraissait inquiéter; ils passèrent sans paraître l'avoir aperçu.

— C'est sans doute une sentinelle? demanda le baron quand ils furent à quelque distance.

— Oui, une sentinelle des assassins... Il s'agit maintenant de nous poster de manière à pouvoir secourir le roi au premier appel ; venez.

Ils gagnèrent à travers des enclos et des terrains vagues, le chemin latéral qui conduisait au prieuré ; ce chemin, creux et bordé de talus élevés que surmontaient des buissons, paraissait disposé tout exprès pour un guet-à-pens. Il y régnait une obscurité profonde ; le crime semblait devoir s'accomplir aisément, avec toutes les chances possibles d'impunité. Le faucon-

nier, du haut d'un tertre, examina soigneusement les localités environnantes.

— Ils sont là, dit-il enfin, en désignant du doigt la partie la plus déclive du chemin.

Il se glissa presque en rampant parmi les broussailles et ses compagnons l'imitèrent.

A la sortie du village se trouvait une chaumière en ruine. Elle eût été bien placée pour une embuscade, car elle dominait la route; mais sans doute les assassins avaient trouvé qu'elle était trop voisine des habitations, où logeaient encore plusieurs compagnies de l'armée française, et ils avaient préféré se poster plus loin. Les deux chevaliers et leur guide at-

teignirent heureusement ces ruines sans éveillèr l'attention.

Ils attendaient depuis quelques-minutes, quand un léger coup de sifflet s'éleva du côté du village; presque aussitôt ils entendirent un pas rapide. On passa comme une ombre devant la chaumière et on s'avança vers le chemin creux.

— Le roi est vêtu d'une robe de brocart et d'un chaperon de velours, dit Geoffroi tout bas; tandis que les autres ont des corselets et des casques de fer; n'oubliez pas cette remarque.

Il baissa la visière de son heaume et ses compagnons en firent autant; puis tous les trois se précipitèrent à leur tour dans le chemin creux, l'épée à la main.

Malgré l'épaisseur des buissons qui

bordaient la route, il se trouvait de loin en loin des éclaircies où pénétraient les rayons de la lune; aussi les chevaliers voyaient-ils la personne qui les précédait paraître et disparaître tour à tour. Si les assassins avaient eu la patience d'attendre sans changer de place que le roi fût au milieu d'eux, il eût été difficile de le secourir à temps. Mais dans leur affreuse émulation de porter le premier coup, ils se pressèrent trop de se montrer dans un endroit découvert. En les apercevant, Charles s'arrêta et tira une petite épée qui ne le quittait jamais.

— Arrière, croquants, dit-il d'une voix qui ne trahissait aucune frayeur; vous vous trompez sans doute... je suis le roi.

— C'est vous que nous cherchons, dit une voix rauque.

Et la bande se rua sur lui. Charles soutint courageusement le choc, en brandissant sa petite épée. Mais que pouvait-il contre tant d'ennemis? Comme il allait être entouré, il entendit que l'on disait derrière lui :

— Tenez ferme, sire... nous venons.

Au même instant, trois hommes couverts d'acier se jetèrent entre lui et les agresseurs. Ceux-ci toutefois étaient trop acharnés pour reculer devant des adversaires bien inférieurs en nombre. Il y eut une lutte courte; pendant que l'un des nouveaux venus couvrait le roi de son corps, les autres chargeaient les brigands avec une vigueur extraordinaire. Mille

étincelles jaillissaient de leurs épées; on entendait comme des coups de hache sur les morions. Deux ou trois des brigands tombèrent; les autres commencèrent à lâcher pied.

— Malédiction! dit enfin l'un d'eux, ce sont des chevaliers!

Et il s'enfuit; le reste de la troupe l'imita. Au bout de quelques secondes, on ne voyait plus sur le champ de bataille que les morts et les blessés. Ni le baron ni son fils ne songèrent à poursuivre les fuyards, de peur qu'en leur absence le roi ne fût exposé à de nouvelles attaques.

— Par saint Denis! mes compagnons, dit Charles à peine remis de sa surprise, vous êtes arrivés fort à propos et vous avez gaillardement besogné... Mais ne faisons

pas de bruit; il importe de connaître ces scélérats.

Le baron et son fils traînèrent à la lumière deux bandits qui avaient succombé dans le combat; l'un d'eux se trouvait être précisément le Gascon borgne, chef de l'expédition. A peine le roi l'eût-il envisagé qu'il poussa un gémissement douloureux :

— Je m'en doutais, dit-il; je sais à qui appartient ce brigand, je sais qui lui a mis la dague à la main..... O mon Dieu! de quel crime suis-je donc coupable pour que vous me punissiez ainsi ?

Il se cacha le visage dans ses mains. Ses libérateurs n'osaient parler, pleins de respect pour une douleur dont peut-être ils soupçonnaient la cause. Tout à coup

on entendit un galop de chevaux du côté du bourg; sans doute le cliquetis des épées avait donné l'alarme aux postes voisins et les hommes d'armes arrivaient en toute hâte. Le roi tressaillit et regarda curieusement ses défenseurs; mais leurs visières étaient baissées.

— Qui êtes-vous? demanda Charles précipitamment; appartenez-vous à M. de Chabannes?

— Non, sire, répliqua le baron, nous sommes vôtres.

— J'aime mieux cela, dit le roi; écoutez, nul ne doit jamais soupçonner ce qui vient de se passer ici. Vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez pas rencontré, vous ne m'avez pas sauvé de ce guet-à-pens. Si l'on vous interroge, vous répondrez

qu'une rixe fortuite..... vous m'entendez! Souvenez-vous de mes ordres.

Comme le bruit de la cavalerie devenait plus distinct, le roi s'éloignait déj[illegible] ne pas être aperçu : t[illegible] coup il revint sur ses p[illegible]

— Un service tel que le vôtre, mes braves compagnons, ne peut rester sans récompense, reprit-il; venez me voir demain matin au prieuré, avant mon départ, et afin de vous faire reconnaître, vous montrerez ceci.

Il tira de son doigt un anneau d'or et le remit au baron; puis, après avoir encore une fois recommandé le secret à ses libérateurs, il reprit avec rapidité le chemin du couvent.

De leur côté, Geoffroy et les deux Châtillon se hâtèrent de se jeter dans les plantations voisines pour éviter la cavalerie qui approchait. Ils réussirent dans leur dessein, et de leur cachette ils entendirent les exclamations des gens d'armes, qui s'étaient arrêtés devant les corps morts et se perdaient en suppositions sur la cause de cette alerte.

Quand la route fut redevenue libre, ils regagnèrent tout joyeux la grange où les attendait Marguerite. Le baron avait pu jeter un coup d'œil sur le bijou qui lui avait été remis en signe de reconnaissance, et il disait à ses compagnons :

— N'est-ce pas un heureux présage que le roi, dans sa précipitation, m'ait préci-

sément rendu mon propre cachet? Sans doute que le hasard..

— Il n'y a pas de hasard, monseigneur, interrompit Geoffroi sévèrement ; rien n'arrive que par la volonté de Dieu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des chapitres du premier volume.

PROLOGUE.

Légende de Bernard le Gaucher.

			Pages
Chap.	I.	Comment Bernard le Gaucher partit pour la Palestine.	3
—	II.	De ce qui arriva à Bernard le Gaucher en Palestine.	17
—	III.	De ce qui fut promis à Bernard au nom de Dieu et de la mort du bon chevalier	33

PREMIÈRE PARTIE.

La félonie.

Chap.	I.	La veillée du baron.	53
—	II.	Les présages.	83
—	III.	Le Fauconnier.	119
—	IV.	La Dame Châtelaine.	161
—	V.	Le Roi.	190
—	VI.	La catastrophe.	235
—	VII.	Le guet-à-pens	299

Fin de la table du premier volume.

Fontainebleau. —Imp. de E. Jacquin.



